F N°. 14

2me NUMERO JUILLET 1941

Signal

Belgique 2 fr. / Bohême-Moravie 2.50 Kr. / Bulgarie 8 leva / Danemark 50 ore / Finlande 4.50 mk / France 4 fr. / Grèce 8 drachmes / Iran 3 rials / Italie 2 Lire / Luxembourg 25 Fr. / Norvège 45 ore / Pays-Bas 20 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 16 lei / Suède 53 öre / Suisse 45 centimes / Slovaquie 2.50 cour. / Espagne 1.50 pes. / Turquie 12 kuruş / Hongrie 36 filler

Le butin d'un avion allemand dans l'Atlantique:

sept navires jusqu'à présent. L'équipage de ce « Ju 88 » peint sur l'empennage de son avion les silhouettes des navires coulés sans oublier d'y marquer les atteintes

Cliché: Krempl (PK)

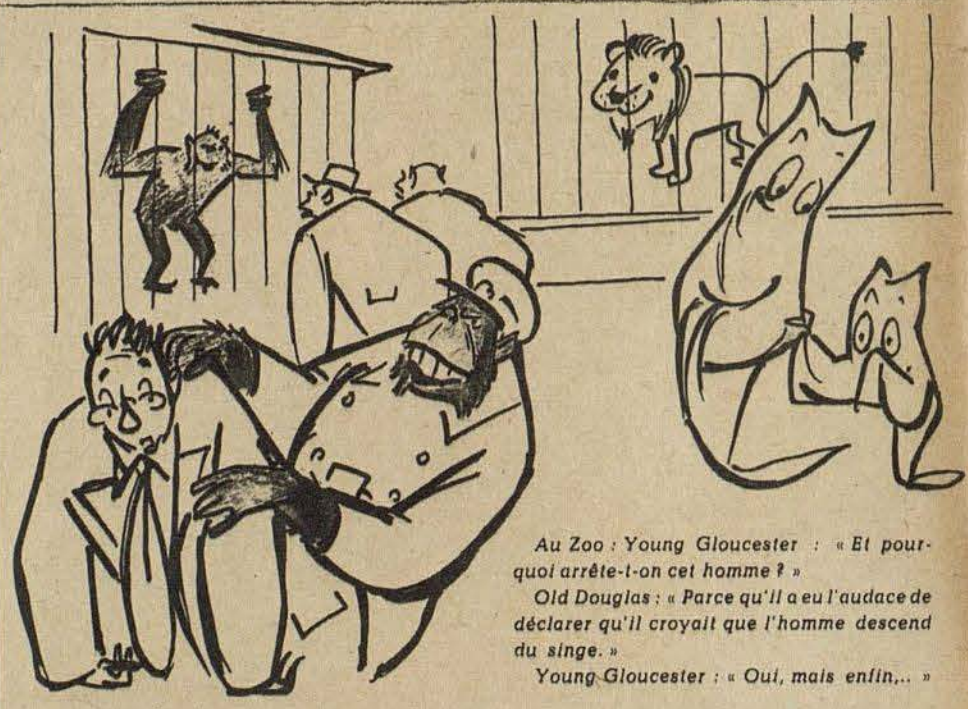
Communiqué de la cinquième colonne

Nos deux fantômes anglais ont, nos lecteurs le savent, émigré en Amérique. Ils sont justement en train de faire une petite balade sur le Broadway de New-York

Le jeune fantôme : « Old Douglas, pourquoi la police arrête-t-elle cet homme ? »

Old Douglas : « Parce qu'il s'est permis d'interpeller une de ces jeunes filles. »

Young Gloucester : « Oui, mais enfin... »



Au Zoo : Young Gloucester : « Et pourquoi arrête-t-on cet homme ? »

Old Douglas : « Parce qu'il a eu l'audace de déclarer qu'il croyait que l'homme descend du singe. »

Young Gloucester : « Oui, mais enfin... »

Young Gloucester : « Et pourquoi cet homme est-il arrêté et lynché ? »

Old Douglas : « Il a osé dire qu'il ne comprenait pas en quoi la guerre européenne touchait les Américains. »

Young Gloucester : « Oui, mais enfin, nous sommes tout de même dans un pays démocratique... »

Old Douglas : « Tiens-toi tranquille et ferme-la. N'oublie pas que tu es un fantôme démocratique. »

Dessins de L.v. Malakowski

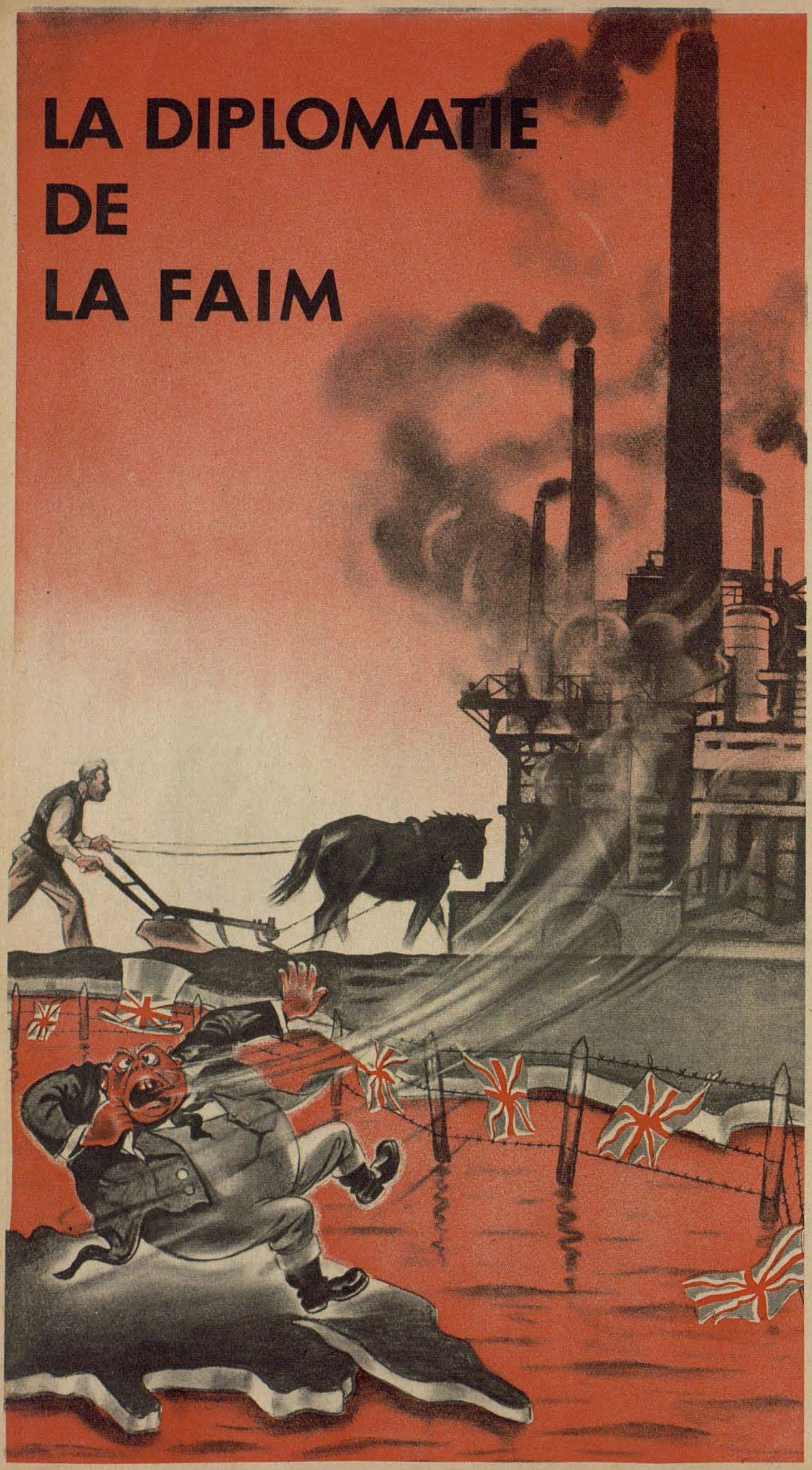
COPYRIGHT 1941 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN

Le nouveau front oriental

CEPENDANT que la guerre contre l'Angleterre se poursuit avec une force non diminuée, l'armée allemande de l'Est a commencé le combat contre la Russie bolchevique. Les potentats moscovites, qui avaient conclu un pacte d'amitié avec l'Allemagne nationale-socialiste, s'étaient livrés à un double jeu. Ils avaient concentré l'armée rouge, soit un effectif de 160 divisions, à la frontière, afin de saisir l'occasion propice pour poignarder l'Allemagne dans le dos. Adolf Hitler a déjoué ces plans. Le 22 juin au matin, les troupes allemandes ont franchi la frontière soviétique: au nord, épaule contre épaule avec les combattants de la liberté finlandaise sous le commandement du maréchal Mannerheim; au sud, en fraternité d'armes avec l'armée roumaine commandée par le général Antonescu. « Signal » publiera des reportages concernant également cette nouvelle campagne, et il le fera avec la conscience et la riche documentation qui sont dans ses habitudes, en paroles comme en images; ses correspondants de guerre sont des hommes de la PK, mêlés à la troupe combattante sur le front qui s'étend, de l'Océan glacial arctique à la mer Noire, sur une longueur de 3.000 kilomètres environ.

Carte: Seeland

LA DIPLOMATIE DE LA FAIM



UN an après la débâcle de la France, l'amiral Darlan a fait connaître au monde entier une liste de pertes assurément unique dans l'histoire : la liste des pertes subies par la France depuis la conclusion de l'armistice. Ces pertes ne proviennent point des actes ou des répercussions d'actes accomplis par son ancien adversaire, mais bien de ceux commis par son « allié ». 157 vaisseaux, soit 792.000 tonnes brutes et une valeur de 120 milliards de francs : voilà les dommages causés à la France par l'Angleterre, en un an, depuis qu'à l'ouest on a déposé les armes. Ces vaisseaux ont été, en partie coulés par l'ex-allié, en partie — et c'est de loin le pourcentage le plus important — confisqués par les Anglais.

Le bilan publié par l'amiral Darlan parle un langage impressionnant, celui de la vérité pure. Cependant, ce bilan ne mentionne pas des chiffres qui, probablement, ne seront jamais publiés : ceux des quantités et des valeurs d'importation indispensables à la France et retenues par l'Angleterre. Il s'agit des milliers et des milliers de tonnes de vivres et d'articles de consommation que la France attendait. Elles ne furent jamais expédiées par crainte du blocus anglais, de ce blocus que la Grande-Bretagne applique également à des États non belligérants, mais que l'Allemagne occupe ou que son armee protège.

Lorsque, le 5 décembre 1939, le gouvernement anglais décréta le « Trading with the Enemy Act », la nouvelle réglementation trouva devant elle un adversaire prévenu, mis en garde contre cette arme du blocus qui ne pouvait plus le blesser. Afin d'assurer l'approvisionnement en matières alimentaires et matières premières destinées à la population civile et aux fabrications d'armement, l'Allemagne avait pris ses précautions. Les livraisons étaient pleinement assurées. La production nationale avait été intensifiée et les voies de transport étaient mises à l'abri du blocus.

Avec l'obstination de gens affolés qui ne trouvent pas d'autre solution, les Anglais gardaient l'espoir que leur blocus amènerait la victoire. A Londres, on continuait infailliblement à se leurrer. Un jour, les avions allemands ne pourraient plus s'élever parce que leurs réservoirs seraient vides, les véhicules automobiles des « troupes rapides », si redoutées, ne pourraient plus rouler, faute de pneus.

Mais les avions allemands continuent à voler; les chars de combat et les autos continuent à rouler comme ils l'ont fait jusqu'alors. Nulle part en Allemagne on ne peut constater un effet du blocus qui soit réellement sérieux, réellement décisif. Pour la première fois, cette arme, efficace jusqu'à présent, s'est révélée ébréchée et inopérante. Les politiciens anglais n'ont pas réussi à toucher, et encore moins à frapper au cœur, un adversaire mis à temps en garde contre leur blocus. Ils veulent, tout au moins, en atteindre la ceinture protectrice, c'est-à-dire les territoires occupés. Ils se bercent de la vague illusion que la détresse de ces territoires pourrait avoir des répercussions en Allemagne. En conséquence, le nouveau plan économique anglais prévoit un blocus par détour ; et c'est pourquoi le gouvernement anglais est

Le blocus

La solidarité économique du continent a brisé l'efficacité de l'arme perfide des Anglais. Impuissants et fous de rage, les Britanniques sont obligés de reconnaître que l'Europe est un champ immense et une seule usine gigantesque; et que de ce fait elle est devenue indépendante des compléments d'importation que contrôlait la Grande-Bretagne Dessin: Girod

L'aide allemande

Immédiatement après la fin des hostilités les soldats allemands furent mis à la disposition des paysans francais pour les aider aux travaux des champs. Ils conduisirent des chars de combat français qui furent utilisés par les fermiers de France comme tracteurs pour les labours. Sans se soucier des limites, ils ont creusé sillon après sillon. Avant tout il faut assurer la récolte de l'Europe Photo: Signal

décidé à affamer et plonger dans la misère la plus profonde ceux qui, hier encore, luttaient pour lui sur le continent. Où peut aboutir ce plan, d'une cruauté sans pareille ? *Le Petit Parisien* a répondu en ces termes : « Ceux qui ont jeté le peuple français dans la guerre et dans la catastrophe s'efforcent aujourd'hui de ravir la paix à la France en remplaçant la diplomatie de la guerre par la diplomatie de la faim. »

On connaît l'aspect que présente, en détail, la « diplomatie de la faim ». L'Angleterre décrète le blocus de la Norvège et du Danemark ; elle coupe les Pays-Bas de leurs relations transocéaniques ; elle refuse à la France et à la Belgique, pays qui viennent de verser leur sang pour elle, les importations indispensables à guérir leurs blessures, ces blessures reçues en combattant pour la Grande-Bretagne. A peine les canons se sont-ils tus, en Serbie, que ce pays est englobé dans le blocus. Le 1er mai, des soldats grecs combattaient encore, jusqu'au dernier, pour l'Angleterre. Ceux d'entre eux qui quittaient leur patrie pour combattre en Egypte se trouvaient en haute mer. Ce même jour, le ministre anglais du Blocus faisait savoir que les « lois relatives au commerce avec l'ennemi » et le blocus seraient appliqués à la Grèce. Pendant la première période de la guerre de famine, dirigée contre les alliés et amis d'hier, Londres s'était imposé quelque réserve, en tout cas quand il s'agissait d'appeler la chose par son nom. On se plaisait à déclarer l'Allemagne responsable de la détresse qui devait découler de cette mesure, et à dépeindre de façon émouvante l'extrême pénurie des vivres dans les territoires occupés. Mais au moment même où la radio anglaise parlait de prétendus « repas collectifs » à Bruxelles et évoquait la « misère » régnant en Hollande, l'ambassadeur anglais communiquait officiellement à Washington — c'était en décembre 1940 — que des envois de vivres dans les territoires occupés semblaient inopportuns, d'autant plus que les rapports concernant leur situation étaient « fortement exagérés ». Entre temps, on est revenu à plus de sincérité. On qualifie purement et simplement de « fausse humanité » les secours éventuels qui viendraient d'outre-mer. Finalement, on a jeté complètement le masque. Aujourd'hui, le blocus anglais est ouvertement dirigé contre l'Europe. Mais qu'en dit le monde ? Que pensent les Etats-Unis de cette façon de faire la guerre aux femmes et aux enfants dans les pays européens qui ne participent plus aux hostilités ? Au commencement, certaines voix, en Amérique, semblaient s'élever contre l'application de méthodes de guerre économique si cruelles. Au début de mars, à New-York, le cas de l'*Exmouth* retint quelque peu l'attention. Ce vapeur, par mandat de la Croix-Rouge américaine, devait apporter aux enfants de France des médicaments et des vivres, spécialement de la farine d'avoine. Mais comme les autorités anglaises du blocus déclarèrent la farine d'avoine « marchandise de contrebande », on dut la décharger, bien que M. Henry-Haye, ambassadeur de France, eut fait appel à la médiation du gouvernement des Etats-Unis.

Nous disions que le cas avait retenu un moment l'attention ; mais bientôt, on sembla s'habituer à la manière anglaise de faire la guerre aux populations civiles de France, de Belgique, des Pays-Bas, du Danemark et de Norvège, et maintenant à celles de Grèce et de Yougoslavie. En tout cas, le 16 mai, les Etats-Unis faisaient annoncer *motu proprio* que d'autres envois de vivres, à destination de l'Afrique du Nord française, seraient retenus jusqu'au moment où le rôle à jouer par les colonies de la France, dans une collaboration franco-allemande plus intime, serait précisé. Peu de jours après, Londres communiqua : « Il semble certain à présent que tous les envois de vivres américains destinés à la France seront suspendus. » Si maintenant les « envois-réclame » (comme les appelle *Le Petit Parisien)* sont eux-mêmes arrêtés, on peut dire que la guerre de la faim a atteint son point culminant.

La capacité défensive du Continent

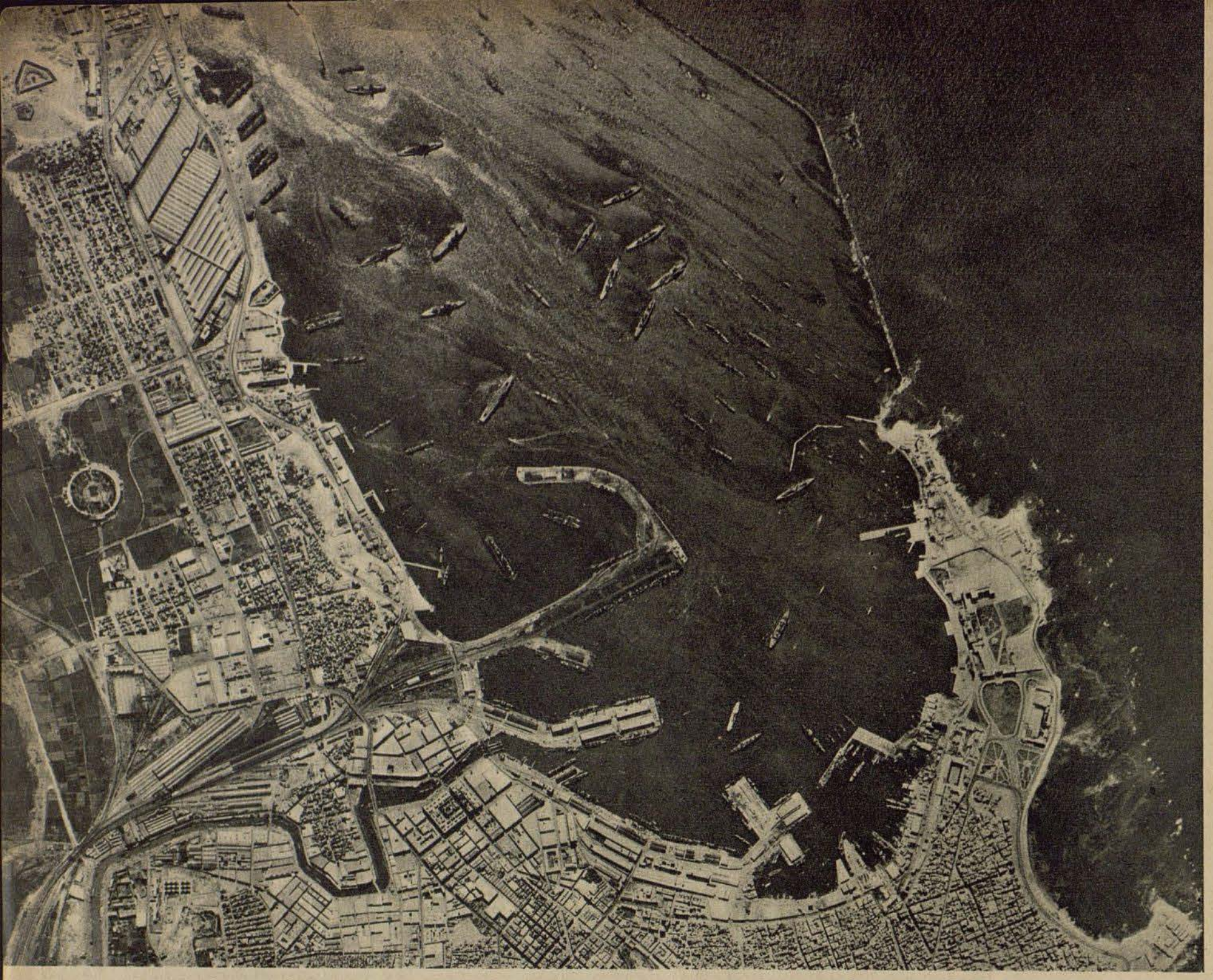
Quelque inhumaine et brutale qu'elle soit par elle-même, cette guerre de la faim dirigée contre l'Europe se comprendrait si elle présentait quelque perspective de succès ; mais cette perspective n'existe nullement et à aucun égard. L'extension du blocus se révèle absurde. Elle constitue l'application inutile et vaine d'une méthode inhumaine de combat dans des domaines où aucun résultat décisif ne peut être obtenu. Les espérances à longue échéance précisément sont dénuées de fondement. L'instinct de conservation mobilise avec plus d'énergie les forces économiques des territoires occupés du continent européen, forces qui se complètent l'une et l'autre. L'efficacité et l'importance des mesures de la guerre économique anglaise diminuent chaque jour, parce qu'on s'organise, dans les territoires occupés, pour neutraliser le blocus, et en Europe pour réaliser un équilibre continental raisonnable. A vrai dire, au commencement du blocus les territoires occupés n'y étaient point préparés. Ils étaient même très vulnérables à cette mesure. La Norvège, le Danemark, la Hollande, la Belgique, et même la France avaient poussé leur production agricole et celle de leurs matières premières sans se préoccuper d'assurer, autant que possible, leur indépendance économique. Au contraire, ils avaient orienté leurs efforts vers la situation du marché mondial c'est-à-dire qu'ils avaient négligé la production indigène au profit de l'importation « à bon marché ». Dans les territoires occupés, le domaine des vivres et des matières premières était, au commencement du blocus, sous la dépendance absolue des importations ; mais celles-ci étaient cependant supérieures aux besoins du pays, car les possibilités intérieures de la production s'avérèrent effectivement beaucoup plus grandes que celles que l'on avait considérées. En d'autres termes, par des procédés appropriés, des innovations dans la production peuvent réduire considérablement la dépendance des différents pays à l'égard des importations. D'autre part, dans le domaine de la consommation, des adaptations peuvent réduire encore le besoin d'articles importés.

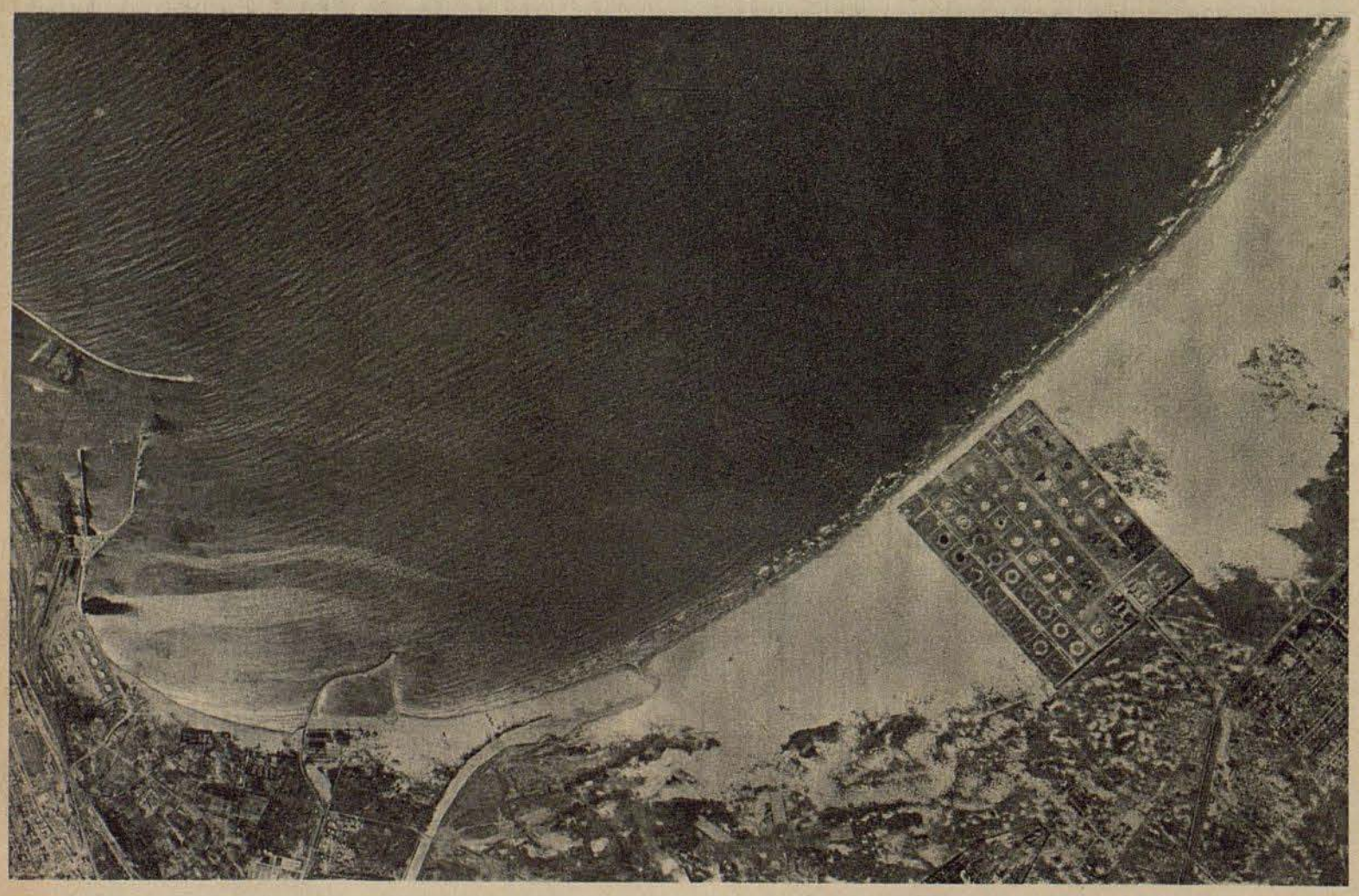
D'après les chiffres d'avant-guerre, chaque pays pouvait, dans le domaine des approvisionnements, se suffire à lui-même dans les proportions suivantes :

Danemark	103 %
France (sans les colonies)	83 %
Hollande (sans les colonies)	67 %
Belgique (sans les colonies)	51 %
Norvège	43 %

Ces chiffres — qui, pour certains pays, la France et la Hollande, par exemple, ne sont pas tellement défavorables — ne constituent pas, nous l'avons déjà dit, des valeurs invariables. Les modifications dès à présent possibles profiteront d'une manière importante et constante aux pays intéressés. La Belgique présente un excellent exemple des réserves que peut offrir la production nationale des pays occupés. La surface des emblavements y

Suite page 34





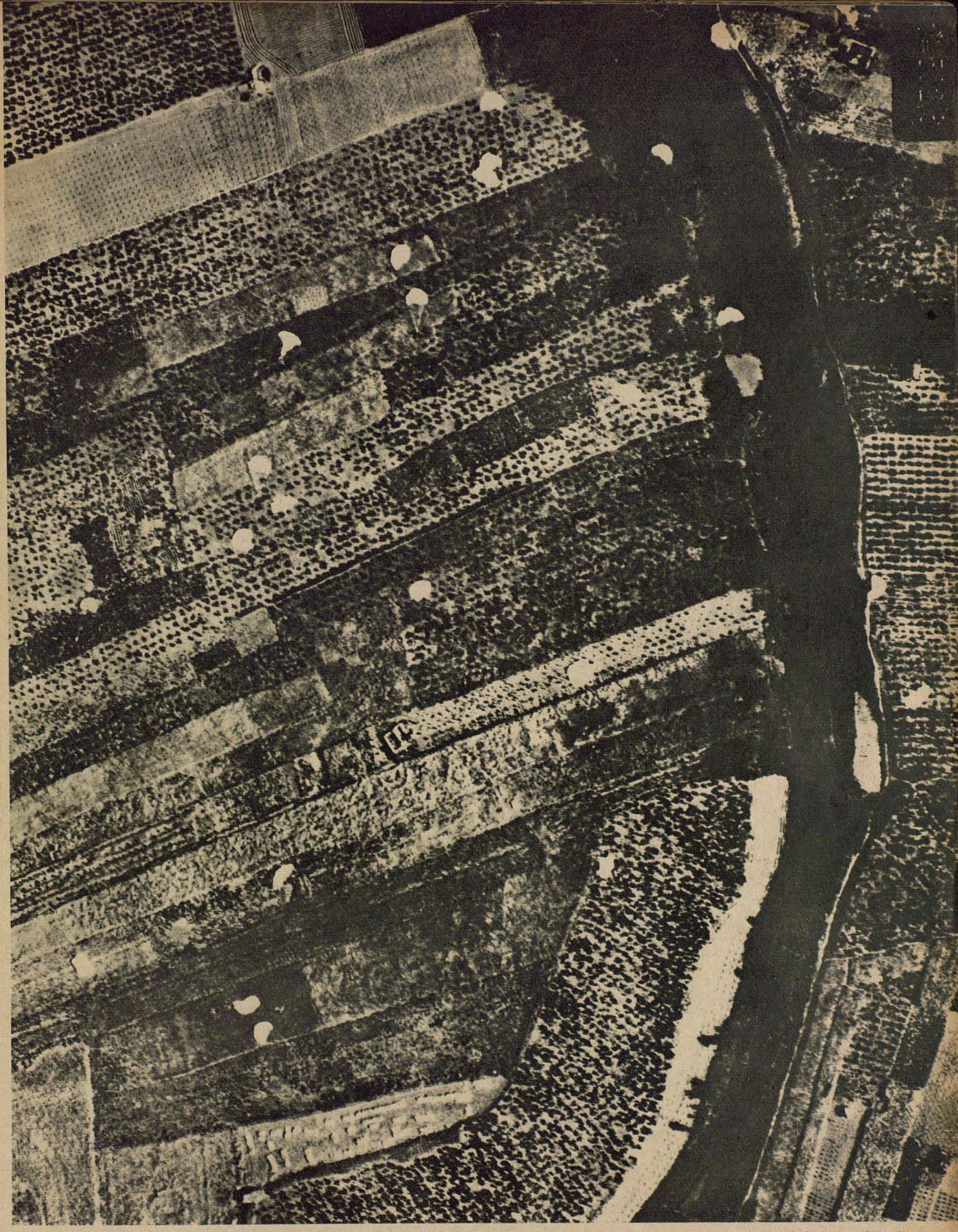
Le port d'Alexandrie, *point d'attache de la flotte anglaise en Méditerranée, un des objectifs de la Luftwaffe. Dans le bassin du port on reconnaît nettement les bateaux auxquels les coups de nos «Stukas» sont destinés*

C'est ici qu'ils furent écrasés !

Trois vues aériennes trois objectifs allemands

PK. Müller

Le pétrole d'Haïfa *est capital pour les opérations de la flotte anglaise en Méditerranée. C'est pour cela que, sans relâche, l'aviation allemande attaque les grands réservoirs des ports de Palestine. A droite de notre photo, on aperçoit un grand entrepôt d'huile*



Les parachutistes au-dessus de la Crète. *Cette remarquable photographie a été prise aux premières heures, le matin du 20 mai, au moment de l'arrivée des troupes allemandes de choc, en Crète. Tout en planant, les parachutistes allemands descendent vers la campagne d'Héraclion où la lutte pour la capitale de l'île va s'engager avec ardeur*

ALFRED GERIGK:

La voie de la Turquie

Le Reich allemand et la Turquie ont conclu, le 16 juin, un traité d'amitié dont la durée est actuellement limitée à dix ans. Le correspondant particulier de «Signal» a parcouru la Turquie peu de temps avant la signature du traité. Il décrit ici ses impressions relatives aux buts de la politique turque et aux raisons qui la motivent

Istanbul, début juin

Il y a quelques semaines, à Istanbul. La grande ville sur le Bosphore a traversé des heures, des journées trépidantes au spectacle des événements politiques : « Capitulation de l'armée yougoslave », « Capitulation de l'armée grecque », « Iles grecques sur la côte de l'Asie Mineure occupées par des troupes allemandes ». Sur les quais de Galata, on voyait, près de l'immense pont qui franchit la Corne d'Or, de grands vapeurs turcs, prêts à transporter en Anatolie une partie de la population d'Istanbul. La guerre dans les Balkans s'était approchée si près des frontières turques que matin, midi et soir, et jusque dans la nuit, les nouvelles des gazettes tenaient la population dans un émoi fiévreux. Arrêt de la vie économique, difficultés de transport. Les communications avec l'Europe par la Grèce étaient interrompues ; de rares bateaux roumains et russes maintenaient à travers la mer Noire des communications,

En dépit de toute cette agitation, de cet état d'esprit fiévreux, des officiers turcs déposèrent une énorme couronne de lauriers sur le tombeau du maréchal von der Goltz. Cela se passait à Thérapia, dans le magnifique parc de l'ambassade d'Allemagne qui s'étend au flanc d'un coteau, au cimetière où reposent les héros allemands tombés en Turquie.

La presse turque trouva cependant le temps et l'espace nécessaires pour glorifier dans ses colonnes les mérites du général von Seeckt.

Ainsi, jusque dans ces journées agitées et sur le sol même d'Istanbul, se manifestaient encore des symptômes qui présageaient la continuité et la consolidation des relations germano-turques.

Entretiens à Ankara

Une nuit passée dans l'express du Taurus, entre Istanbul et Ankara, et la situation apparaît tout autre. Une atmosphère bien différente règne à Ankara, capitale située à près de mille mètres d'altitude, ville entièrement créée par une volonté hardie dans les massifs solitaires de l'Anatolie. Ankara n'offre pas un terrain favorable aux bruits et à l'esprit de panique. Déjà, par son aspect extérieur, la ville impose la clarté de vues. La rue principale, avec ses rangées d'arbres, ses jardins verdoyants, s'allonge sur des kilomètres, montant et descendant les pentes, et donne à la ville un air d'ordre et de calme. Ankara est la ville des diplomates, des ministères, des fonctionnaires, donc une ville où l'on pèse froidement les faits politiques. Le plus grand esprit pratique dans les décisions politiques, un sens vif des réalités, telle a été la caractéristique de la Turquie sous la sage direction de ce véritable homme d'Etat qu'est Ismet Inonu, ce qui a permis au pays de traverser cette guerre.

Quels sont les buts de la politique turque ? On en a beaucoup parlé, ces jours-ci, dans les ambassades, les légations des puissances étrangères, dans les ministères turcs et partout où se rencontraient les habitants et les étrangers qui résident dans cette ville, dans les restaurants et surtout chez Karpic, ce fameux restaurant où venait si souvent Ataturk.

« Les buts de la politique turque ? Toutes les considérations sur ce sujet doivent partir de ce fait : en Turquie vivent 18 millions d'hommes dans le même espace à peu près que celui de l'Allemagne sous sa forme actuelle. Comprenez ce que cela veut dire ! Dans le même espace où l'Allemagne fait vivre à peu près cent millions d'hommes, la Turquie en compte seulement 18 millions. » Voici ce que disait, au cours d'une conversation politique, un des meilleurs connaisseurs de la vie en Turquie et de la politique turque.

L'Anatolie déserte

Lorsqu'on a traversé l'Anatolie, lorsqu'on a vu, pendant des lieues et des lieues, ces immenses étendues marécageuses survolées de nombreux milliers de cigognes ; lorsqu'on a parcouru les vastes contrées montagneuses de l'Anatolie, on comprend ce que signifient les paroles citées ci-dessus.

Le sol, bien cultivé et suffisamment peuplé, pourrait rendre bien davantage. Ses richesses naturelles attendent d'être exploitées. Mais la main-d'œuvre manque, les moyens techniques, les ressources financières et, jusqu'a présent, même le temps, car la Turquie moderne n'existe que depuis 1923. Lentement se forme, çà et là, une aisance qui n'existait pas à l'époque des Ottomans, mais ce sont de petits cercles seulement qui arrivent à cette aisance. L'Etat a des exigences modestes ; mais même pour satisfaire ces modestes exigences, pour couvrir les frais d'une réorganisation qui se poursuit depuis vingt ans, il lui faut taxer même les plus bas revenus de 17 % d'impôts. Le nombre des personnes aisées est, en effet, trop restreint pour fournir à l'Etat les ressources dont il a besoin, et le paysan anatolien qui, souvent, laboure encore la terre avec une charrue au soc de bois, n'a pas d'argent liquide à donner à l'Etat. On ne peut établir régulièrement l'assiette de l'impôt que pour les habitants des villes.

Il résulte de tout ceci que la nouvelle Turquie, résolue à créer un grand idéal national et qui veut préparer au peuple turc un avenir assuré dans l'aisance, doit avoir la paix pour pouvoir se développer. Qui se souvient en Europe que la Turquie a, en somme, été en guerre durant dix ans ? En 1911 d'abord, la guerre au sujet de la Tripolitaine, puis la guerre de libération menée par Ataturk et terminée seulement en 1923. L'immense espace vide et la volonté de le remplir d'hommes et d'y réveiller la vie pèsent sur toutes les décisions.

L'habit civil et l'alphabet

En politique intérieure, les grandes masses du peuple turc doivent d'abord être amenées à pouvoir comprendre l'importance des réformes. Dans chaque bureau, dans chaque maison, on trouve le portrait d'Ataturk. Le général victorieux est presque toujours représenté en civil, le plus souvent portant le frac. C'est avec intention qu'Ataturk a déposé l'uniforme pour donner l'exemple et rendre populaire le vêtement civil européen.

L'idéal que désire réaliser la Turquie moderne exige un peuple éclairé et libéré des superstitions du passé. L'application intégrale d'un système scolaire est une des conditions qui doivent permettre à la Turquie d'atteindre le but indiqué par son gouvernement. Mais l'établissement d'un tel système dans un pays qui a passé, il y a à peine quinze ans, des caractères arabes aux caractères latins, est à lui seul une tâche qui exigera des dizaines d'années.

Pourquoi l'alliance avec l'Angleterre ?

En politique extérieure, le principe fondamental qui doit dicter toutes les mesures du gouvernement est celui d'assurer absolument la paix ; en effet, c'est seulement par une paix assurée que la Turquie peut gagner le temps nécessaire à sa réorganisation. Lorsque la Turquie était le principal Etat et le pivot de l'Union balkanique, elle n'a jamais conçu l'alliance avec la Grèce et la Yougoslavie comme un moyen de poursuivre une politique extérieure agressive ; elle voyait dans cette collaboration avec les deux Etats balkaniques uniquement un moyen de se garantir contre les attaques de l'extérieur. Ce sont des considérations de cette nature qui, à l'origine, l'ont amenée à s'allier également à l'Angleterre. L'alliance avec cette dernière était pour la Turquie un moyen, entre tant d'autres, d'assurer l'existence de son Etat et de garantir ses frontières. On le savait bien à Londres, lorsque l'alliance fut conclue. Ce n'est que plus tard, lorsque la politique anglaise et ses opérations militaires se heurtèrent à des difficultés, que l'Angleterre chercha à donner à l'alliance un autre sens, un sens agressif. Or, comme la politique turque était orientée vers la recherche d'une garantie de la paix, d'une garantie du territoire national, il lui fallut alors trouver un complément à l'alliance anglo-turque, complément qu'elle a trouvé maintenant dans le traité d'amitié avec l'Allemagne, résultat d'un développement tout naturel.

La politique économique de la Turquie, pays à population si clairsemée et où l'aisance fait défaut, doit uniquement s'efforcer d'utiliser toutes les possibilités d'accroître les sources intérieures de revenus et organiser d'une façon aussi profitable que possible la vente à l'extérieur. Sous les Ottomans, la Turquie n'avait point connu le développement industriel, alors qu'autour d'elle les industries se créaient et prospéraient. L'idéal d'un Etat turc tel que le rêvent ses dirigeants embrasse naturellement le projet d'une forte industrie permettant à la Turquie de se suffire à elle-même. Actuellement, elle n'a qu'une seule grande aciérie, celle de Karaluk, établissement créé, il y a quelques années, par les Anglais et qui n'a fonctionné pleinement que depuis peu de temps. De nombreuses histoires courent au sujet de Karaluk et de ses constructeurs anglais ; on parle d'une foule de clauses du contrat qui ne furent pas interprétées en faveur des Turcs par les maisons anglaises.

Un exemple amusant, entre tant d'autres: il était dit dans le contrat que la Turquie s'engagerait à assurer le ravitaillement des employés anglais, mais on n'avait pas songé que le chapitre des boissons exigerait des wagons entiers de whisky, dont l'achat, évidemment, augmentait les dépenses d'une façon extraordinaire.

Mais voici un exemple plus sérieux : le contrat prévoyait que, pour les travaux de construction, on livrerait seulement du sable lavé, ce qui était tout naturel, car il fallait éviter que le salpêtre, ou quelque autre matière nuisible, ne représentât plus tard un danger pour les constructions. Les Turcs livrèrent du sable de mer, auquel, certes, on ne pouvait reprocher de contenir du salpêtre ; cependant, les Anglais exigèrent que le sable fût encore lavé, d'où contestations, procès. Finalement, il fallut construire une laverie, qui coûta des sommes énormes.

Seulement un exemple

Pourquoi avons-nous donné cet exemple des aciéries de Karaluk ? Afin de montrer que les Anglais, même dans le domaine de la politique économique, ont fourni, à diverses reprises, la preuve qu'ils n'avaient pas bien compris le sens de la politique économique turque, qui est d'obtenir les meilleurs résultats par les moyens les plus réduits. D'un autre côté, les possibilités d'exportation en Allemagne, possibilités que la Turquie utilisait et approfondissait, rentraient aussi dans le cadre de la politique économique turque. Certains économistes turcs craignaient qu'en accroissant constamment l'exportation turque en Allemagne on n'amenât peu à peu le pays dans un état de dépendance vis-à-vis de l'Allemagne, car alors la Turquie n'aurait finalement plus d'autre client important et ne serait plus en état de maintenir l'équilibre dans ses relations avec son unique client. Il a fallu surmonter cette méfiance, nourrie par les Anglais, et faire comprendre, dans le domaine politique, que l'Allemagne n'a aucun intérêt à acculer la Turquie à un état de dépendance et qu'au contraire, du point de vue allemand, l'indépendance d'une Turquie forte est un facteur important à l'est de la Méditerranée et en Asie Mineure.

Avec ce réalisme qui est le trait fondamental de la politique turque et après mûr examen des raisons, prudemment exposées, qui parlaient en faveur d'une collaboration germano-turque, le jour devait venir où les Turcs reconnaîtraient la nécessité d'un traité tel que celui qu'ils viennent de conclure. L'alliance anglo-turque subsiste; mais dans le sens d'une véritable indépendance de la Turquie, dans le sens d'une garantie du territoire turc contre les dangers que comporte la guerre au point de vue de la politique extérieure et de la politique économique, un traité avec l'Allemagne devait compléter le système de la politique étrangère turque. En le concluant, la Turquie a fait preuve d'un réalisme sensé qui l'a empêchée de s'engager unilatéralement et de façon dangereuse.

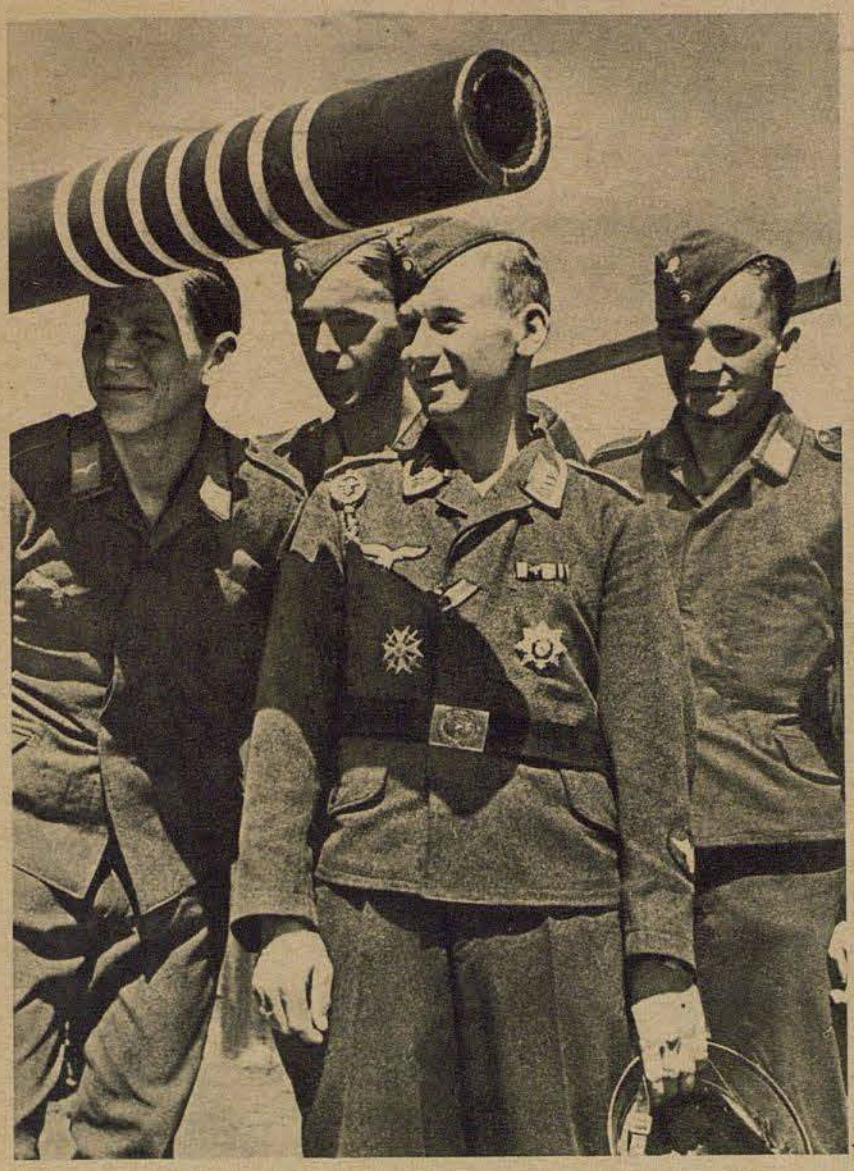
Du soleil, du vent de sable, des scorpions . . .

Un aérodrome allemand, destiné au renforcement en Cyrénaïque. Sous le soleil brûlant, un continuel va-et-vient des grands avions de transport, chargés de pièces de rechange pour armes et appareils, de munitions, de vivres, de matériel sanitaire; mais surtout pourvus d'eau et d'essence pour le front du désert, á l'Est. Le vent de sable dont les trombes rouge rouille atteignent souvent une hauteur de 2.000 mètres est un fait de tous les jours pour les combattants de la Ju 52 qui s'y sont habitués aussi bien qu'à la chaleur torride, aux scorpions, encroûtés dans le sable du désert, et aux chasseurs britanniques qui viennent croiser leur chemin. Sans répit, irrésistible, la chaîne des avions de renfort se déroule au-dessus de la solitude de la mer et du désert... le vol héroïque des aigles d'acier. Cliché: Sturm, de la PK

Camarades

Il n'y a même pas une heure que la chose est arrivée, et déjà un éclaireur allemand a avisé le Centre de Sauvetage : à 50 kilomètres avant l'île de Malte, il a aperçu un avion italien en panne. Un Heinkel He 150 est parti tout de suite; et maintenant on réconforte l'équipage de l'appareil italien. Les hommes sont exténués ; mais sur leurs traits sont peintes la joie et la reconnaissance

Photo: Ruge, de la PK



Un canon glorieux dans la banlieue de Berlin. *Les sept raies signifient que 7 avions ennemis ont été abattus par la pièce en question. Cinq nouveaux cercles s'ajouteront sans doute au palmarès; on attend seulement la confirmation des dernières descentes, quand le commandement allemand aura communiqué celles-ci. Le sous-officier, au premier plan, est le meilleur homme de la batterie. Il a à son actif la campagne espagnole, où son canon a abattu 12 avions. Il est détenteur de l'ordre de la Croix de guerre espagnole*

«**Je voudrais bien voir papa!**» — *Qui est-il, ton papa? — Le commandant de la batterie — Alors tu dois patienter encore une heure; on fait l'exercice toute la matinée*

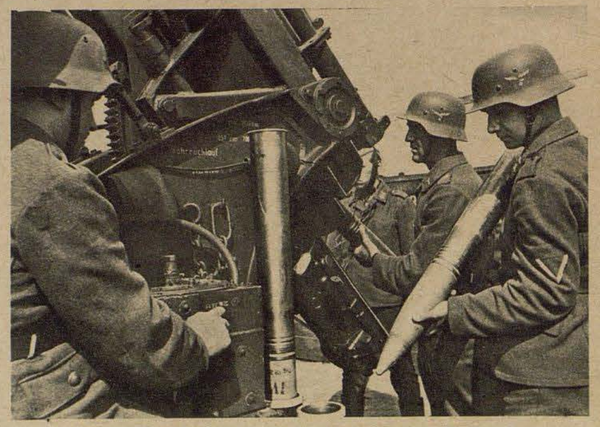
Arrière et front réunis!

L'exercice du matin, d'apparence si anodine, implique des connaissances très poussées en mathématiques et en mécanique; nous autres n'avons guère idée de cela, le fils du commandant de la batterie encore moins. Cette arme si importante pour le front de l'arrière exige des exercices sans cesse renouvelés

« Signal » visite une batterie de D.C.A. à l'entrée de la grand'ville

Deux artilleurs à leur pièce

Le commandant de la batterie, *un lieutenant, est toute précision et toute attention, pendant la durée du service. Les exercices matinaux de la batterie sont une préparation aux alertes de la nuit. Mais ils ne sont pas tout le savoir de notre officier, comme on peut s'en rendre compte après la fin du service . . .*



Le pointeur et le tireur, *à leur pièce, opèrent comme les rouages inséparables d'une machine. Ce qui n'empêche que, leur service terminé, ils reconquièrent pour quelques heures leur vie privée . . .*

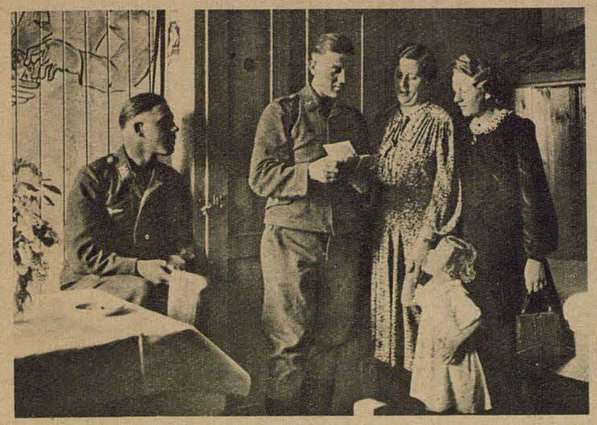
Le sous-lieutenant *n'est pas seulement pour ses hommes un modèle au point de vue intellectuel et moral, il doit encore faire preuve d'une supériorité corporelle. Il participe avec ses hommes à une compétition . . .*

«1 heure 45, fin du service!»

. . . et voici un match de football: pour cet après-midi, le lieutenant — en tenue d'entraînement — est le gardien de but. Mais le reste de son temps libre appartient à sa jeune femme

. . . on le voit tout de suite qui, de la façon la plus dégagée de tous soucis, — en apparence du moins, — accompagne sa jeune femme au cinéma. En revanche, sa décoration de valeur, la Croix de Fer de 1re classe, montre que le jeune officier a déjà reçu le baptême du feu. La D.C.A. de la banlieue berlinoise est à juste titre enviée pour ses congés d'après-midi. Mais on oublie que ces quelques heures constituent la seule liberté de nos hommes, et que seule une partie d'entre eux jouit de ce congé; leurs camarades sont disponibles pour le service

et pendant leur journée de congé



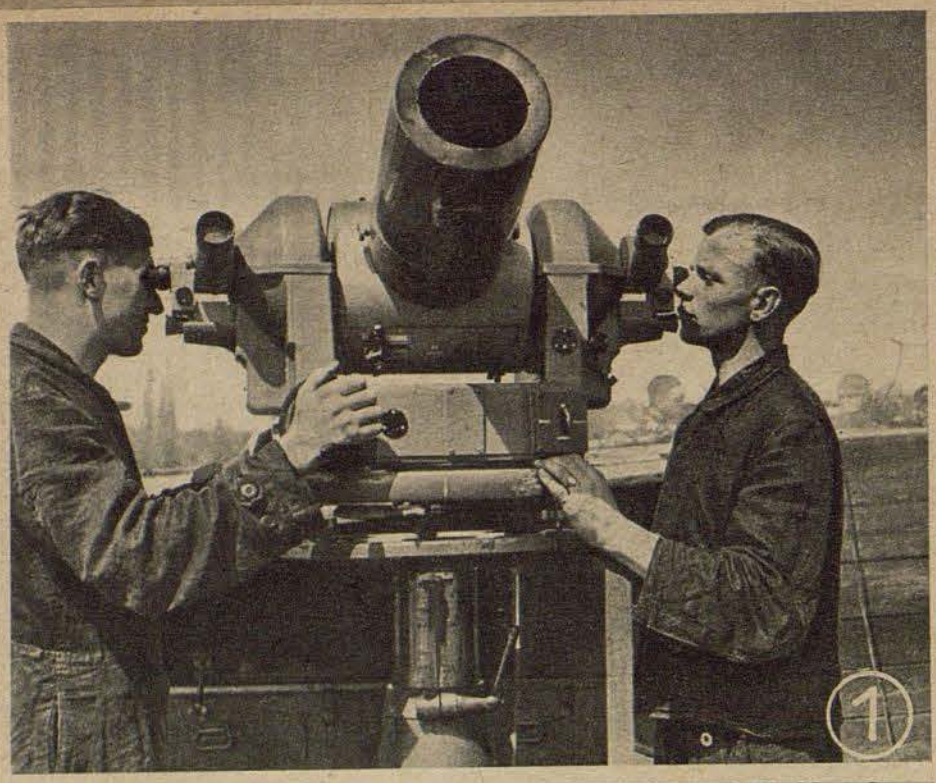
Le pointeur *reste au casernement et reçoit la visite de sa femme, de sa sœur et de son enfant*

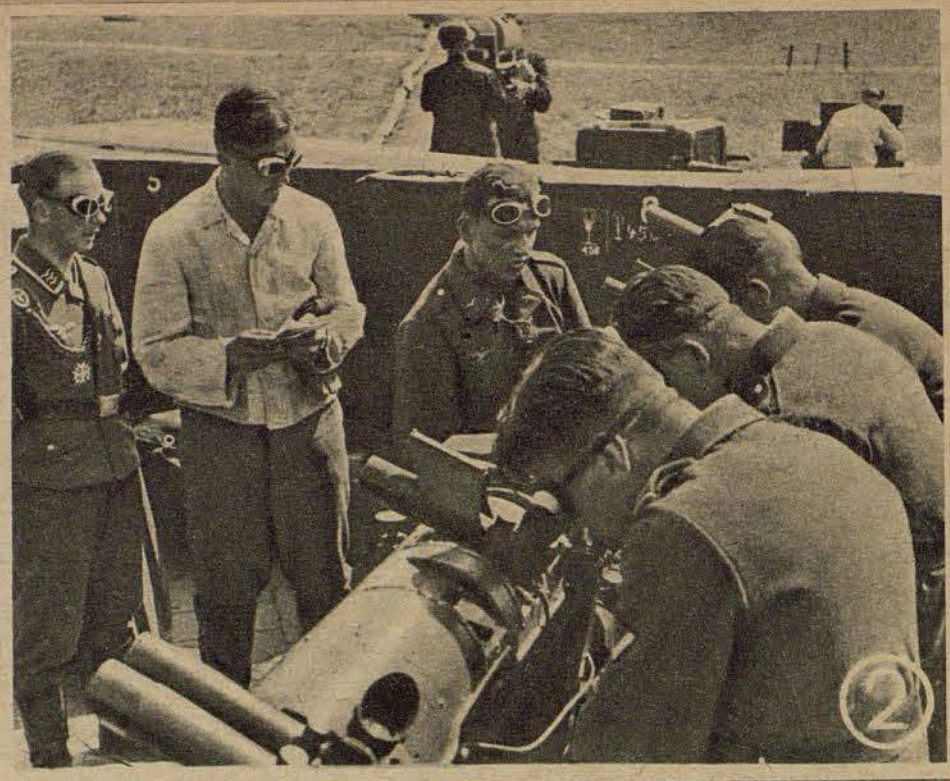
Le tireur *gère une épicerie de Berlin. Pendant ses heures de loisir, il ne manque pas de donner un coup de main à sa femme*

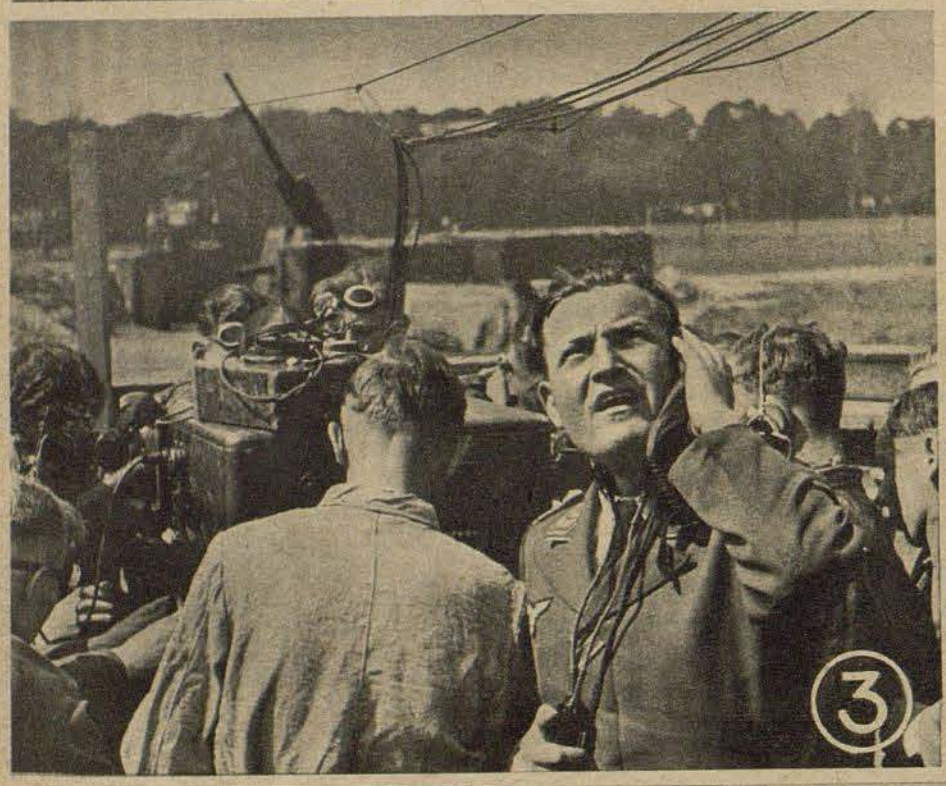
La cantine de la batterie a un jardin; *le fils vient y retrouver son père et lui montre les devoirs qu'il a faits à l'école. C'est ainsi que les hommes de la batterie sont en liaison constante avec leurs familles de Berlin. Ils sont simultanément à l'arrière et au front*

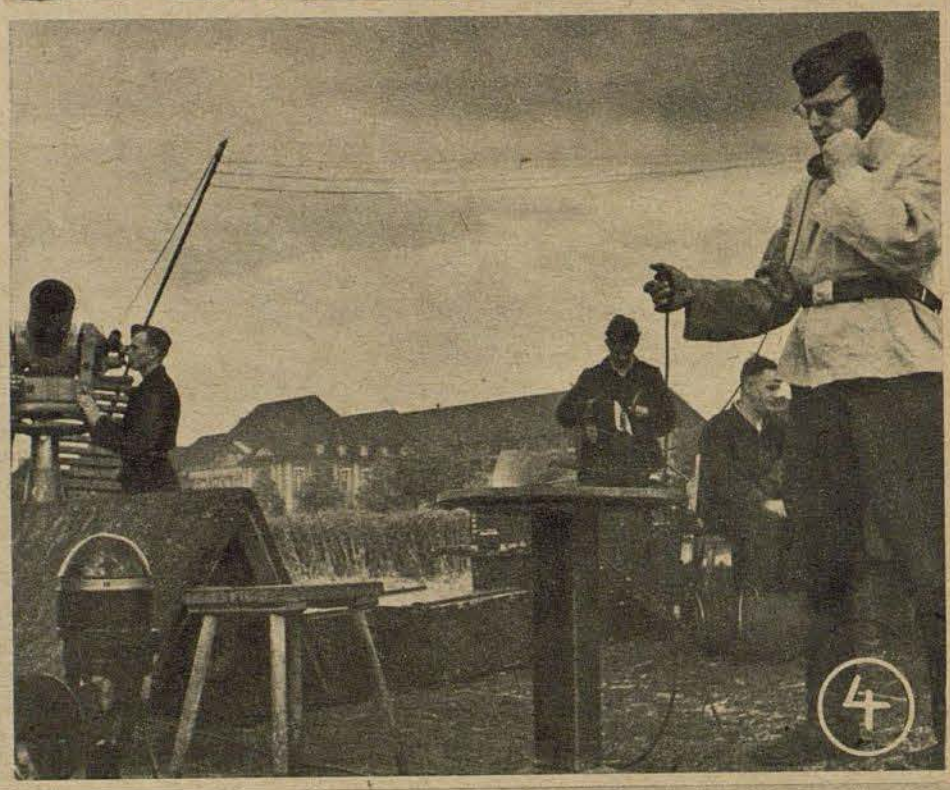
Les artilleurs célibataires *découvrent dans la grande ville une source inépuisable de connaissances nouvelles. On les voit ici au Jardin botanique devant les plantes exotiques qu'ils ne connaissaient jusque-là que par ouï-dire*

«. . . et à présent, au revoir!»







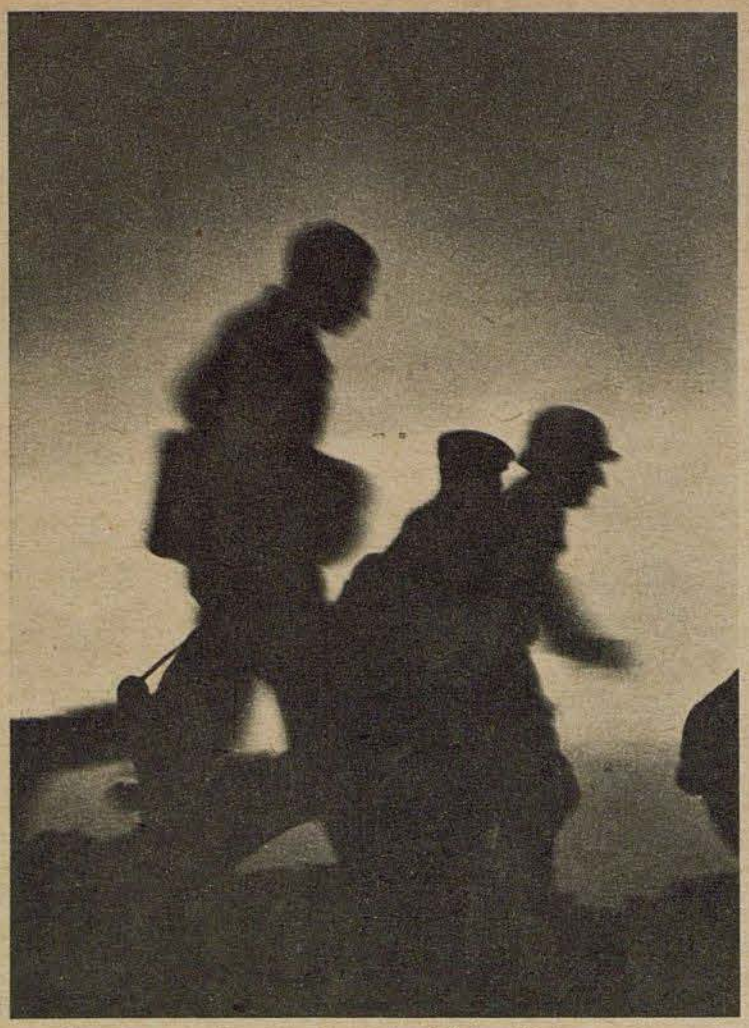


On tire sur l'avion fantôme

La batterie de D. C. A. que «Signal» a visitée dans la banlieue berlinoise pour nos lecteurs passe la matinée à faire une répétition générale du drame de la nuit à venir. Elle tire sur un avion que seuls les hommes voient dans le collimateur. Pour tout dire, cet avion n'existe que sur un film qui se déroule au moyen d'un dispositif électrique (1) du canon. Les tireurs ont mesuré la distance de l' «avion fantôme» et communiquent cette mesure aux camarades de la planchette (2) qui peuvent à présent évaluer avec précision les données du tir. «Pour le premier coup!» commande le chef de pièce (3), et l'observateur marque le coup sur la photo (4). En réalité, aucun tir n'a été effectué, et l'observateur a marqué le coup à l'aide d'une trompe. Ce signal arrête le film et la section de repérage est en mesure de contrôler comment et si le coup a porté sur l'avion fantôme

Exercice diurne...

Les Berlinois s'intéressent à leur D. C. A. *Mais il leur est interdit de pénétrer sur le terrain militaire, et ils ne voient que de loin s'élever et s'abaisser les tubes des pièces de D. C. A.*

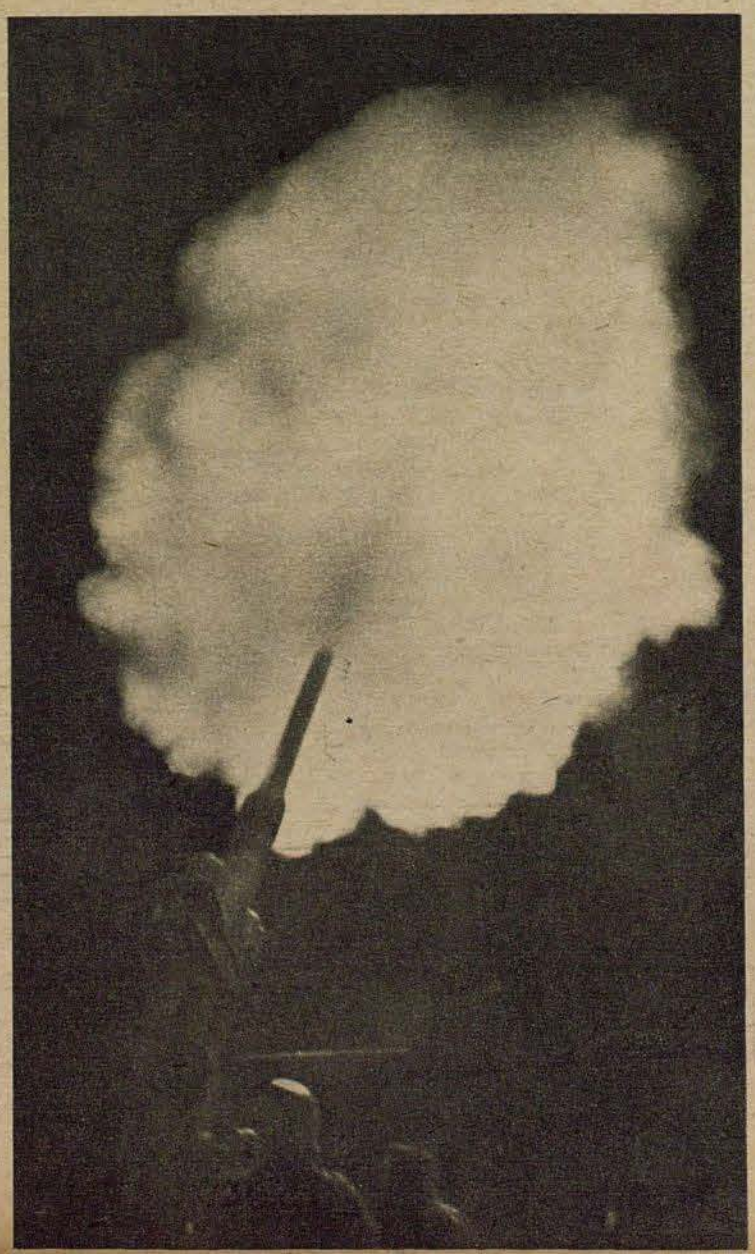


Alerte ! *Dans la pâle lumière de la lune, les hommes se précipitent à leur poste de combat. Ce qui, le matin, n'était que simulé devient la réalité même. Les jeux de lumière commencent*

Tous clichés: Arthur Grimm (PK)

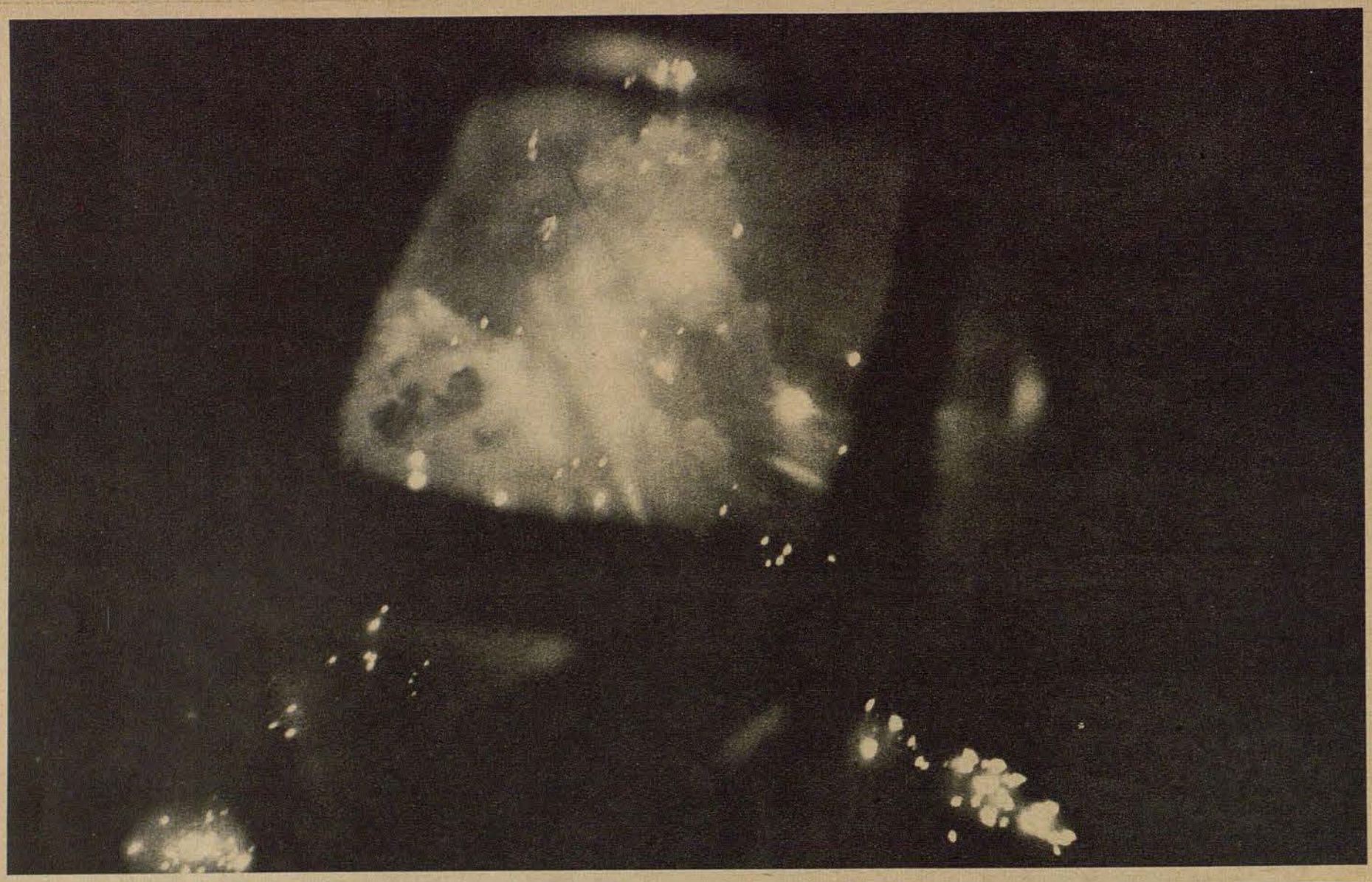
... Alerte en pleine nuit!

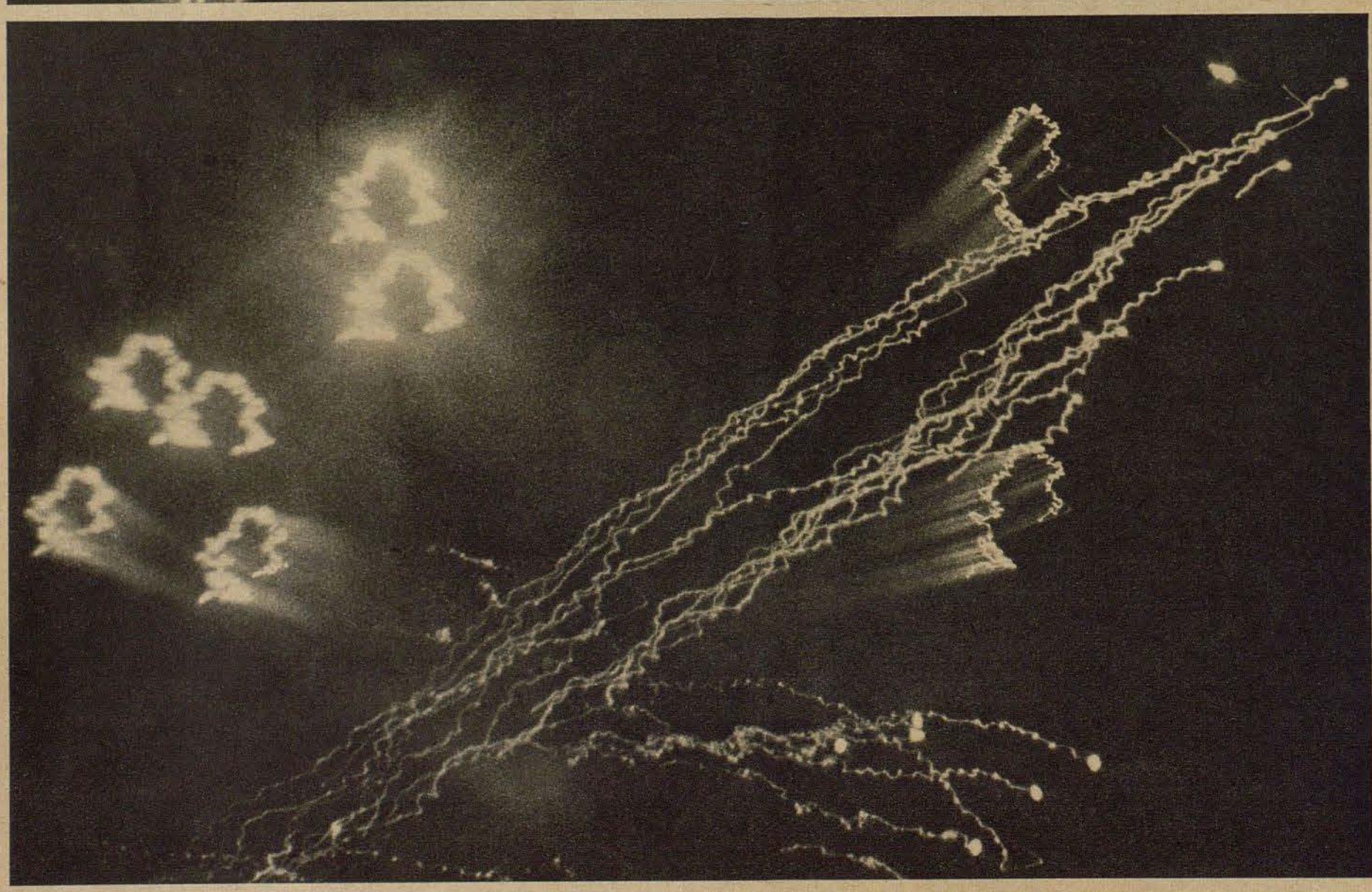
Les feux croisés des projecteurs *enferment l'avion ennemi, les coups de la D.C.A. menacent toujours de plus près, cependant qu'il fait clair comme en plein jour; et voici...*



Le coup décisif. *Le canon de la pièce va bientôt s'orner d'un nouveau cercle*

En sûreté dans la cave, *le petit Axel, le fils du commandant de la batterie, dort du sommeil de l'enfance. Comme la plupart des Berlinois, il n'entend les coups de la D.C.A. que de loin et, comme eux également, il ne sait que peu de chose du service fatigant des artilleurs postés à la fois chez eux et au front*





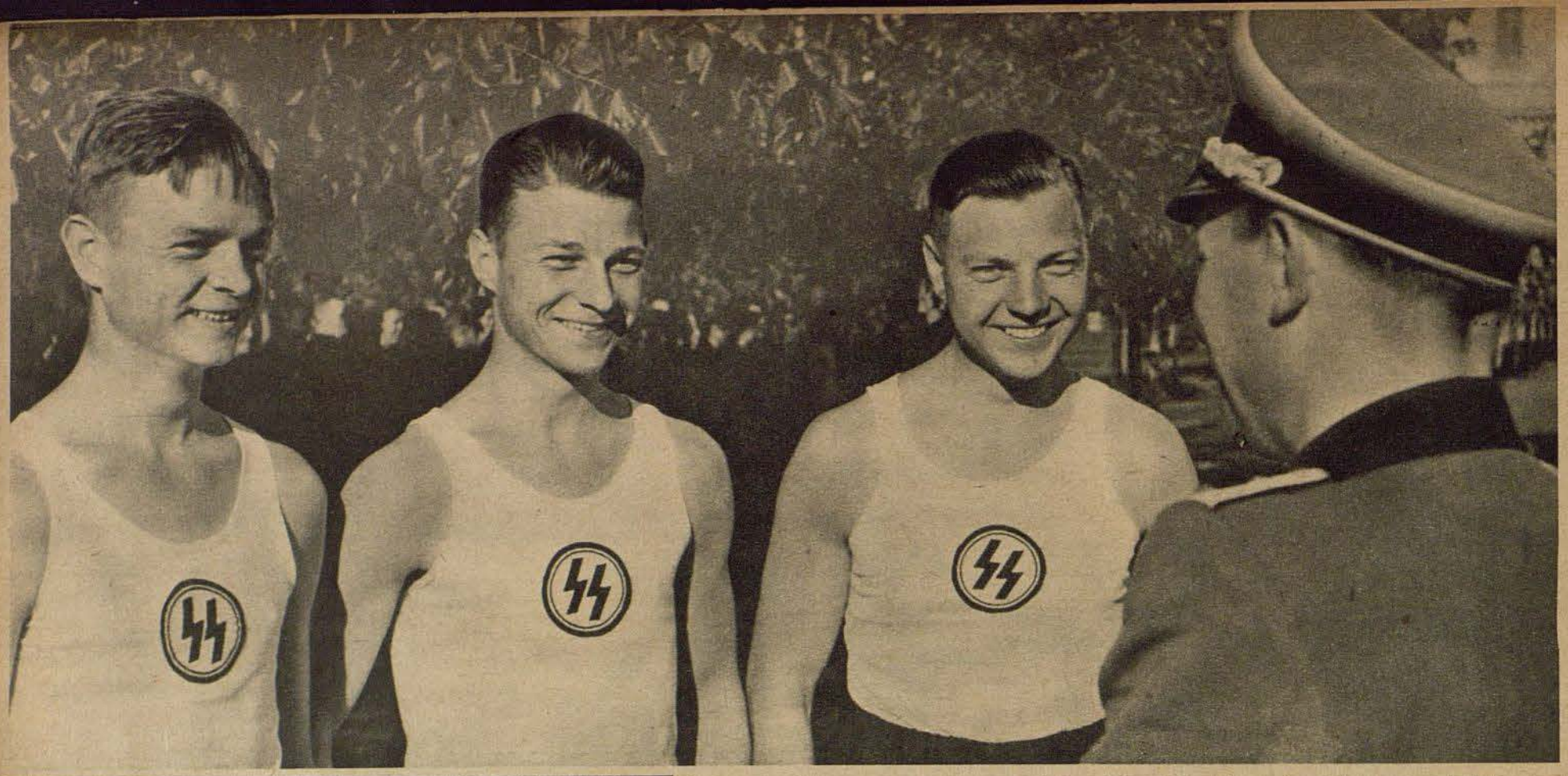
Londres en flammes
Feu d'artifice sur Malte

A travers le capot de son appareil, l'aviateur allemand aperçoit au loin, dans la nuit profonde, des incendies semblables à des fournaises ardentes. Ils servent de guide aux vagues d'assaut qui se suivent. Jour et nuit, la cloche infernale retentit sur l'Angleterre. Les coups impitoyables des forces aériennes allemandes paralysent l'énergie combattive de l'ennemi. — En bas : une prise de vue exceptionnelle de l'île de Malte, citadelle britannique dans le bassin méditerranéen. Les longues stries de la DCA anglaise sont causées par des projectiles lumineux qui croisent le ciel dans le noir de la nuit. Toutes les batteries de la DCA ennemie font feu et s'efforcent de capturer les appareils allemands dans le filet de leurs rayons de mort. Mais, sans relâche, les aviateurs allemands poursuivent leur raid, et ce n'est qu'après avoir jeté par-dessus bord leur cargaison meurtrière qu'ils prennent le chemin du retour Clichés: PK Martin et PK Elsne

Voilà vraiment une fière devise, une devise qui ne s'est pas imposée du jour au lendemain. L'histoire et le progrès ont fait de Cologne et de "4711" une unité indissoluble. C'est ainsi que la réputation de la haute qualité de "4711" est parvenue en même temps que le nom de la ville de Cologne jusqu'aux confins de la terre; car la qualité s'exprime dans sa langue propre qui est compréhensible de tout habitant de notre planète.

"4711" Par sa qualité – la marque mondiale!

De la Glockengasse **№ 4711.** dans le monde entier!



« **Nous sommes heureux, mon capitaine !** » *Trois frères de Copenhague, devant leur commandant de compagnie, dans un camp d'entraînement, en haute Alsace. Ils ont rempli les conditions raciales et sanitaires indispensables à l'admission dans la S.S., et se trouvent tout heureux, maintenant, de mener cette vie des camps, mâle et saine, au milieu des bois, au grand air, au soleil et dans l'eau*

« Je veux combattre pour l'Europe nouvelle! »

«Signal» a rendu visite aux Germains engagés volontaires dans la SS : des Flamands, des Hollandais, des Danois, des Norvégiens et des originaires d'autres pays germaniques

C'est sur l'épée d'un officier de la SS *que les engagés volontaires prêtent serment. Ils jurent fidélité à Adolphe Hitler, le chef des destinées communes de tous les Germains, dans sa lutte pour une nouvelle Europe. A gauche : Björn J..., secrétaire au ministère norvégien du Travail; à droite : E. H., électricien de Copenhague*

Au camp d'entraînement, une grande partie de la journée est consacrée au sport. *On y pratique presque toutes les épreuves des jeux olympiques. Le vainqueur de cette course nous déclare : « Nous vivons ici comme dans un camp de vacances. Nous suivons un sérieux entraînement physique. C'est la discipline prussienne; mais l'esprit d'ordre allemand nous satisfait pleinement »*

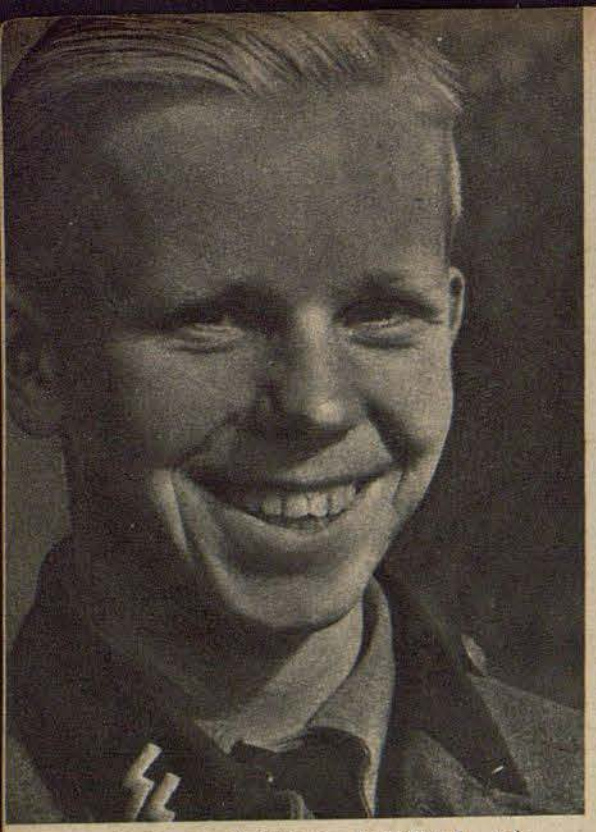
Cours pratique d'allemand. *A la première séance du cours, l'adjudant inscrit au mur, en allemand, les termes de commandement*

Pour la première fois : le salut germanique ! *La main levée pour le salut. Voici Karl F..., étudiant d'Anvers, un des meilleurs amateurs de Belgique, champion de boxe des poids mi-lourds*

Les Hollandais sont très doués pour le tir. *Joseles K..., de La Haye, ancien employé de commerce, instruit comme tireur d'elite, apprend à se servir de la lunette de visée*

L'éducation militaire *familiarise les engagés volontaires avec les exigences de la tactique moderne. La connaissance parfaite du terrain et l'art du camouflage sont les premières conditions du succès*

« Véronique » ou la plus belle heure du jour. *On apprend une chanson militaire allemande*



« Je veux aller au front d'Afrique », *dit Willem A..., mécanicien d'automobiles, à Apeldoorn, surnommé « Wittekop » (Tête blanche), à cause de ses cheveux blonds*

Odmund L..., charpentier de Norvège : *« C'est sur terre que je veux combattre pour la nouvelle Europe, car mon père est maître d'équipage à bord d'un croiseur anglais. »*

« Vous connaissez certainement ma petite sœur; *je suis Paul H..., constructeur-mécanicien à Helsingfors. Ma sœur Ragenhild est championne du monde de crawl. »*

La troisième strophe de l'hymne national allemand en flamand. *C'est à Héligoland que le poète Hoffmann de Fallersleben a écrit l'hymne national allemand. La troisième strophe est en flamand. C'est dans cette langue qu'elle a été reproduite au mur de la Salle d'Honneur, par des engagés volontaires, artistes dans la vie civile*

Clichés : Hanns Hubmann

Les pionniers à l'exercice, au beau milieu du fleuve. *Au premier plan, deux Hollandais: Evert de V... et Hendrik van D...*

Pleins d'enthousiasme, l'attention soutenue, *ces deux Flamands se sont mis à la tâche. Des S.S., dans une division de S.S. armés, font tout pour satisfaire leur commandant de compagnie. Ils veulent, comme lui, devenir des soldats modèles. C'est le premier lieutenant du groupement d'assaut K . . . décoré de la croix de Chevalier*

Un grand atelier est mis à la disposition *des artistes, engagés volontaires. Après leur service, ils y trouvent tout ce qu'il faut pour s'adonner à leur art*

Le plus jeune canonnier, *Olaf H., de Rena, en Norvège, qui, à l'âge de 17 ans, et tout de suite après avoir quitté l'école, a contracté un engagement volontaire dans les S.S.* Clichés Hanns Hubmann

« Signal » présente aujourd'hui :

DIX MINUTES DE STRATÉGIE

Les mots « stratégie » et « tactique » sont, pour la plupart des hommes, « à vague signification ». C'est du reste pour cela que chacun voudrait bien en comprendre quelque chose. Les Allemands croient à leur victoire; car leur stratégie est la meilleure. Mais alors, y a-t-il des stratégies différentes, d'un côté une stratégie allemande et de l'autre une stratégie anglaise? Les spécialistes de la question disent : oui. Au cours de quelques articles, « Signal » introduira ses lecteurs dans les laboratoires des stratèges en leur révélant les secrets de l'art militaire

Il y a moins de quatre-vingts ans, eurent lieu, sur la terre, deux grandes guerres ; chacune d'elles présentait des caractéristiques spéciales qui la distinguaient fondamentalement de l'autre. L'une de ces guerres était la guerre franco-allemande de 1870-71 ; l'autre, en Amérique, était la guerre de Sécession (de 1861 à 1865). C'est au sujet de ces deux guerres que les esprits des philosophes de l'art militaire et les esprits des stratèges ont commencé à diverger. Chacune de ces deux guerres a été, dans tous les sens, approfondie et éclaircie, et chacune des théories a été développée.

La vie humaine a des limites, mais la pensée vit éternellement ; et, ainsi, on peut retrouver dans l'histoire lointaine de l'humanité les modèles de la conception de chacune de ces deux guerres. Toutefois, ce qui est à expliquer devient plus clair dès qu'il s'agit non plus des guerres antiques, mais de la guerre franco-allemande et de la guerre de Sécession, dans lesquelles on distingue la grande divergence des esprits. Pour la première fois dans l'histoire moderne de l'humanité, la guerre de Sécession montre, avec une précision brutale, l'emploi de la stratégie anglo-saxonne ; tandis que la guerre de 1870 fait briller dans sa perfection l'idée prusso-allemande, l'idée européenne de la bataille.

Un neutre explique la différence

Une telle affirmation reste toujours une surprise pour le profane qui a tendance à croire que la guerre est éternellement la même et qu'une différence entre la conception allemande des buts de guerre et celle des Anglo-Saxons n'existe point. Cette conception du profane est inexacte. Dans son livre *La Guerre sans merci* (1937), le colonel divisionnaire Eugène Bircher, de l'armée suisse, a exprimé d'une façon frappante les deux conceptions des buts de guerre. Il dit que la base de la conception de la guerre change d'une façon décisive selon qu'on la regarde du point de vue anglo-saxon ou du point de vue prussien classique, c'est-à-dire selon les idées du philosophe militaire allemand Clausewitz. La conception prussienne du but de guerre veut l'anéantissement de l'armée ennemie ; par contre, l'idée anglo-saxonne impose comme premier but de guerre l'anéantissement de l'économie ennemie, et seulement par la suite la défaite de l'armée ennemie.

La différence va jusqu'aux profondeurs du moral de l'homme. L'Allemand — et, avec lui, l'Européen continental — cherche la décision dans la bataille ouverte ; l'Anglo-Saxon évite cette bataille autant qu'il peut et cherche à forcer la décision par l'anéantissement de tous les approvisionnements de l'ennemi. Cette manière de combattre peut être considérée comme une lâcheté sans virilité, mais on n'y changera rien, étant donné que c'est un fait engendré, pourrait-on dire, par le caractère national qui en a fait un système.

Le système anglo-saxon de la conduite de la guerre a fait ses premières tentatives d'essai dans les batailles des colons américains contre les Peaux-Rouges. Malgré un mauvais équipement, les Indiens se montraient supérieurs à leurs adversaires par leur courage, leur volonté de sacrifice et leur unité. Ce n'est pas par une grêle de balles que fut brisé leur esprit de résistance. Comme on ne pouvait guère forcer une décision par l'action militaire, une nouvelle idée se fit jour. Nul ne sait de qui elle émana. Pourtant, l'un des exécutants s'appelait Cody, un colonel américain, qui a acquis une triste célébrité dans l'histoire sous le nom de « Buffalo Bill ». Avec un groupe de tirailleurs à cheval, il envahit les pâturages des Indiens et abattit avec ses hommes tous les buffles qu'ils purent attraper. Le buffle était la nourriture des Indiens ; or, sans cette nourriture, ils devaient mettre bas les armes. Le colonel Cody aimait se faire photographier devant les pyramides de cadavres de buffles, ce qui lui valut sa gloire ; et plus tard, avec un cirque américain ambulant, il a fait le tour du monde.

La déclaration de guerre au pain quotidien

Plus tard, pendant la guerre américaine de Sécession, le nouveau système fut élevé à la hauteur d'une « atrocité grandiose ». Le général Grant se voyait dans l'impossibilité d'obtenir la décision militaire. Il chercha un autre moyen et c'est dans le blocus qu'il le trouva. D'abord, tout se passa militairement. L'amiral Farradit conquit la Nouvelle-Orléans et s'empara des bouches du Mississipi, puis il remonta le fleuve, coupant ainsi les Etats du Sud du ravitaillement qu'ils recevaient par la mer. Pourtant, les Etats du Sud avaient prévu le cas et ils avaient abandonné leurs plantations de tabac pour cultiver du blé.

Ils auraient donc pu continuer la lutte ; mais un événement nouveau, jusque-là inconnu, se produisit dans l'histoire de cette guerre et, ainsi, dans celle de l'Humanité. Avec 55.000 hommes, le général Shermann s'avança du Mississipi moyen vers l'Atlantique. Ce général ne voulait pas combattre, il ne voulait pas couper le chemin aux troupes ; mais il avait l'ordre d'incendier et il obéit. Ses instructions aux troupes — pour autant qu'on pût les appeler « troupes », au sens européen — disaient : « Detruisez les routes, tuez gens et chevaux ! » Dans ses Mémoires, il raconte sa « campagne » : « Avant de sortir de la Caroline du Sud, les soldats étaient tellement habitués à détruire tout ce qu'ils trouvaient en route, que la maison où je couchais la nuit brûlait souvent avant que j'en fusse sorti. »

Les conséquences pour les Etats du Sud étaient abominables. Le pays était abandonné à la famine ; des épidémies éclataient partout dans les camps de prisonniers. On assassina Lincoln, le président des Etats-Unis, qui, n'ayant pas voulu cette guerre sans merci, cherchait une paix de compromis ; et, pour éviter les horreurs de la famine, les Etats du Sud durent mettre bas les armes.

Cette guerre horrible devint un modèle pour la stratégie anglo-saxonne, et elle a trouvé un théoricien réputé dans le capitaine anglais Liddel Hart. M. Hart prescrit aux Anglais de ne plus faire, par principe, que ce genre de guerres, au moyen desquelles on essaie de démoraliser le peuple ennemi à un point tel que la bataille ouverte n'ait plus aucun sens pour la troupe combattante.

C'est pendant la Grande Guerre que la nouvelle théorie fut, pour la première fois, mise en application en Europe. Le succès en est connu. Vingt-six Etats se trouvaient dans l'incapacité d'infliger à l'Allemagne une défaite militaire. Et le blocus dut réaliser ce que les armées alliées ne pouvaient atteindre. Jamais le peuple allemand n'oubliera les mots que le ministre des Affaires étrangères d'Allemagne et représentant de la nation allemande à Versailles, le comte von Brockdorff-Rantzau, lança à Clemenceau, quand celui-ci lui reprocha la soi-disant inhumanité de la stratégie allemande : « Si l'on veut discuter ici la question d'inhumanité, l'Allemagne aurait encore davantage le droit de vous reprocher, Messieurs, le nombre des enfants allemands, des mères et des vieillards morts de faim à la suite de votre cruel blocus. »

L'Angleterre met fin à la vie civile

La stratégie anglo-saxonne a aboli la conception de « population civile ». Elle ne fait pas de différence entre militaires et citoyens, hommes et femmes ; les enfants et les vieillards jouent dans cette stratégie le même rôle que le soldat combattant. Ils doivent mourir de faim pour que le militaire cesse de lutter. Dans *Wallenstein*, le poète national allemand, Friedrich Schiller, fait dire à un soldat : « Mais la guerre aussi a son honneur ; c'est le grand moteur du destin humain ! » Cet honneur de la guerre n'a plus de place dans la stratégie anglo-saxonne, dont le but est la guerre totale. Celle-ci est une invention anglo-saxonne ; et les peuples doivent s'y résigner, selon la volonté de l'Angleterre. L'étrange insensibilité des Britanniques envers tout ce qui n'est pas anglais permettrait aux théoriciens de leur stratégie de réaliser des rêves infernaux. Selon Liddel Hart, une guerre moderne doit commencer par l'intoxication de la capitale ennemie.

Pourquoi l'Allemagne ne pense pas à « l'anglaise »

Ce serait une tâche pour l'observateur de la vie humaine que de rechercher, ces faits étant donnés, pour quelles raisons les Allemands n'ont pas, eux aussi, suivi la théorie anglo-saxonne de la conduite de la guerre. On pourrait écrire des volumes pour démontrer les raisons de caractère et d'éthique qui défendent aux Allemands de succomber aux tentations de la stratégie anglo-saxonne. Pourtant, la dernière raison peut s'exprimer en une seule phrase : « Les Allemands devraient s'abandonner eux-mêmes, s'ils voulaient laisser là les traditions de leur science militaire. » Ils ne réussiraient pas à mener la guerre sans merci et sans honneur, parce que, ni moralement ni mentalement, ils ne pourraient la soutenir.

Les contributions des penseurs allemands à la philosophie de l'humanité ont apporté la preuve que leurs compatriotes sont capables de tout concevoir et de tout analyser. Ainsi, ils ont compris la stratégie anglo-saxonne. Il n'est guère difficile de la percer à jour et d'en reconnaître les bases. Par conséquent, si l'on dit que la mentalité allemande ne peut pas assimiler la stratégie anglaise, ceci doit jeter une lumière sur un côté spécial du caractère germanique. L'Allemand ne sépare son intellect ni de son corps ni de son âme. Cet intellect lui permet de tout comprendre ; mais il ne lui permet pas d'agir dans n'importe quel sens. Et, particulièrement, selon une conception qui lui est étrangère. S'il le fait, il meurt ; mais si, par contre, il conserve son caractère propre, il persiste à vivre. C'est dans cette simple constatation qu'est incluse la certitude de la supériorité de la stratégie allemande.

Pour l'Allemagne, le « cimetière de l'humanité » n'est pas un but

Selon Clausewitz, le philosophe militaire allemand, la paix est le but de toute guerre. C'est à ce but que tend la stratégie. La stratégie anglo-saxonne désire la paix des cimetières. La stratégie allemande veut forcer l'adversaire vivant, et non pas l'adversaire affamé ou asphyxié, à faire la paix. Elle veut lui donner une paix qu'il ne soit pas nécessaire de faire reposer sur des tombeaux. Depuis son créateur, Scharnhorst, jusqu'à ce jour, l'état-major allemand a uniquement enseigné de telles méthodes et les a appliquées en vue d'atteindre ce but. La victoire allemande permettant aux peuples soumis — après 1870 aussi bien qu'après la guerre actuelle — de reprendre rapidement leur travail et les œuvres de la paix, voilà la récompense de ces efforts.

Dans notre prochain article, nous jetterons un coup d'œil dans un laboratoire de stratèges allemands. Aujourd'hui, ajoutons seulement ceci : les Anglais prétendent que les conséquences de l'application de leur stratégie mènera à l'Humanité, parce que la paix qui suivra leur guerre de blocus durera beaucoup plus longtemps que n'importe quelle autre. Cela est vrai, parce que la paix anglo-saxonne doit affaiblir pour longtemps la force du vaincu réduit à la misère, de façon qu'il lui soit impossible de reconquérir sa liberté. Mais l'écrivain français Romain Rolland a dit le dernier mot sur ce genre d'« humanité » dans son drame *Danton*. Saint-Just se réjouit de la folie froide des théories vertueuses de l'incorruptible Robespierre et veut trancher les têtes pour que, finalement, les hommes deviennent vertueux ; et il termine par cette phrase horrible : « Les nations doivent mourir pour que Dieu puisse vivre ! »

Suite au prochain numéro

De l'autre côté de la Méditerranée

Dans les glaces septentrionales, dans les Balkans et sous les palmiers de l'Afrique du Nord, partout les soldats allemands sont entourés de jeunes admirateurs. Ils trouvent surtout des experts bénévoles dans la jeunesse arabe qui assiège chacun des véhicules de l'armée, en quelque endroit qu'il apparaisse. Ces rencontres dans le désert sont, pour nos vaillants soldats, l'occasion d'une agréable distraction et d'un beau cliché à prendre. Cliché: Sturm, de la PK

Le romantisme militaire n'est pas mort...

A considérer les machines allemandes modernes de combat, les rangées interminables de tanks et autres engins motorisés, on jurerait que le bruit des moteurs a étouffé le vieil esprit chevaleresque et fait évanouir la vie colorée du soldat. En réalité, l'armée allemande a mille visages: aujourd'hui encore elle dégage toujours ce charme vivant, qui était seul naguère apparent. C'est le piétinement et le hennissement des chevaux, le départ au galop des attelages, où hommes et bêtes collaborent à la même tâche; ce sont des soldats qui, à chaque difficulté du terrain, poussent à la roue en jouant des pieds et des mains; c'est la chevauchée effrénée des estafettes, tableau romantique s'il en fut, où l'on retrouve le feu du bivouac, et qui n'aurait pas été possible sans de longues marches où les hommes suaient sang et eau. Et c'est, en fait, l'image sensible d'un événement où les cœurs des soldats battent plus fort, cependant que retentit l'appel du tambour et que les roues grincent dans la nuit froide ou dans les feux de l'aurore. Cliché Bauer, de la PK

Le plus célèbre des Don Juan :

« D'Andrade aperçoit le Convive de pierre. » Le maître allemand de l'impressionisme Max Slevogt a estimé que le chanteur espagnol d'Andrade était le plus parfait Don Juan de la scène. Il l'a immortalisé dans plusieurs tableaux. Voici la reproduction en couleurs d'un des derniers portraits d'Andrade, propriété de la Galerie Nationale de Berlin

Cliché : Signal

DON JUAN,

l'éternel incompris

DRAPÉ dans sa cape, l'épée au côté, Don Juan saute dans la chambre d'une dame ; derrière lui, les fontaines de Séville murmurent et les guitares chantent. Il aime, il lutte, il tue ; il ment et il séduit. Pour séduire, il ment ; il profane religieuses et tombeaux. Il hait les blondes, quand il embrasse les brunes ; auprès des rousses, ce sont elles qu'il désire. Il rit, il boit, et il invite au festin la statue d'un homme qu'il a tué. Le Convive de pierre arrive pour venger l'honneur de sa fille. Don Juan, coupe de champagne en main, saisit son épée, il blasphème et, pour perpétrer un second meurtre, il se rue sur le fantôme : il s'abîme dans l'infini. Dans le bruit du tonnerre et à la lueur fulgurante des éclairs, la terre, avec fracas, s'entr'ouvre sous ses pieds. L'innocence est vengée, et il ne reste plus sur terre que le valet, dépité de n'avoir pu vendre à son maître la liste de ses amoureuses conquêtes.

Don Juan a-t-il jamais vécu?

Ainsi, le grand séducteur castillan, depuis trois siècles, va, dansant, chantant à travers les rêves des poètes du vieux Monde. Qui fut son modèle ? A-t-il seulement vécu ? C'est une légende de Séville ; voilà tout ce que l'on en sait. De temps à autre, l'archiviste d'une petite ville proclame à grands cris qu'il vient de découvrir l'origine du véritable Don Juan ; et, à cette clameur, tous les roquets de la littérature aboient à qui mieux mieux ; puis le vacarme s'apaise jusqu'à ce que le jeu recommence et qu'un autre archiviste, en quelque autre coin, élève à son tour la voix.

Au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle, quand le catholicisme et la Science, en sa jeunesse, engagèrent leur querelle ; à l'époque des alchimistes et des premiers techniciens ; au moment de la découverte des Amériques, quand le baromètre et la lunette marine furent inventés et que les nouvelles découvertes astronomiques furent déclarées œuvres diaboliques ; au moment où tout savant sentait le fagot, c'est alors que le peuple d'Europe imagina ces deux personnages étranges : Don Juan et Faust. Tous deux étaient des héros fabuleux ; mais pour chacun il a existé de vivants modèles, aventuriers et charlatans pour la plupart, apparentés de très loin seulement aux personnages de la légende. Ils ont été enfantés à l'ère de l'Inquisition et on ne peut les imaginer sans le Diable tentateur auquel ils se vendirent corps et âme.

Le Diable et le Merveilleux

Comme la plupart des cruautés humaines, l'Inquisition est née d'une excellente idée : le chrétien baptisé est bon par lui-même ; mais le péché héréditaire, auquel succombèrent Adam et Eve, a fait de lui une proie possible pour le Démon, ce Démon qui, au fond, n'est rien autre que le Serpent du Paradis. C'est pourquoi l'Inquisition demandait à chaque criminel d'avouer ses relations avec Satan. La torture également ne visait qu'au bien ; elle avait pour but de délivrer les obstinés de l'emprise du Diable. S'ils disaient oui, s'ils confessaient avoir eu affaire avec le Malin, on les libérait aussitôt de leurs entraves ; on recommandait leurs âmes à Dieu, en livrant le seul corps mortel au tribunal laïque.

Le Diable hantait les gens qui aspiraient au Merveilleux ; mais le Merveilleux tient du pouvoir divin, et ce pouvoir s'étend tant aux hommes qu'aux choses. Cela implique la recherche d'un trésor, tout autant que le philtre d'amour. Mais, dès que cette puissance ne vient pas de Dieu, il s'agit de magie, et cette magie est d'origine diabolique.

La recherche du bonheur, voilà le crime!

Le crime de Faust et de Don Juan, c'est d'avoir voulu dominer. Faust brûle du désir d'omniscience ; Don Juan veut être aimé de tous. Tous deux ont besoin de l'amour féminin ; mais Faust, le cabaliste nordique, satisfait d'avoir retrouvé sa jeunesse, se contente d'une seule jeune fille, tandis que le romanesque Don Juan désire toutes les femmes et les possède toutes. Ces deux hommes exigeants ont excité l'imagination de nos ancêtres aussi bien que la nôtre ; car, à franchement parler, qui de nous ne voudrait connaître le secret d'être irrésistible et qui ne voudrait pas tenir dans sa main la pierre philosophale qu'il suffit de tourner pour tout connaître, tout savoir et tout posséder ? Les poètes ne se sont jamais lassés de peindre et de repeindre les aventures de ces deux insatisfaits et de les analyser sans relâche.

De tout ceci, il ressort une chose frappante : le Nord protestant s'en est tenu plus fidèlement que le Sud catholique à l'origine chrétienne de la légende. On n'a qu'à examiner le rôle du Diable. Dans toutes les versions du Faust légendaire, le compagnon de l'ambitieux professeur est toujours Méphistophélès ; tandis que Don Juan n'est suivi que de son laquais Leporello, un simple mortel, un sot entremetteur, qui ne songe qu'à ses propres intérêts. A l'origine, cependant, les deux suivants étaient de même rang : deux grands seigneurs du Royaume des Enfers.

« *Avez-vous du feu, s'il vous plaît?* »

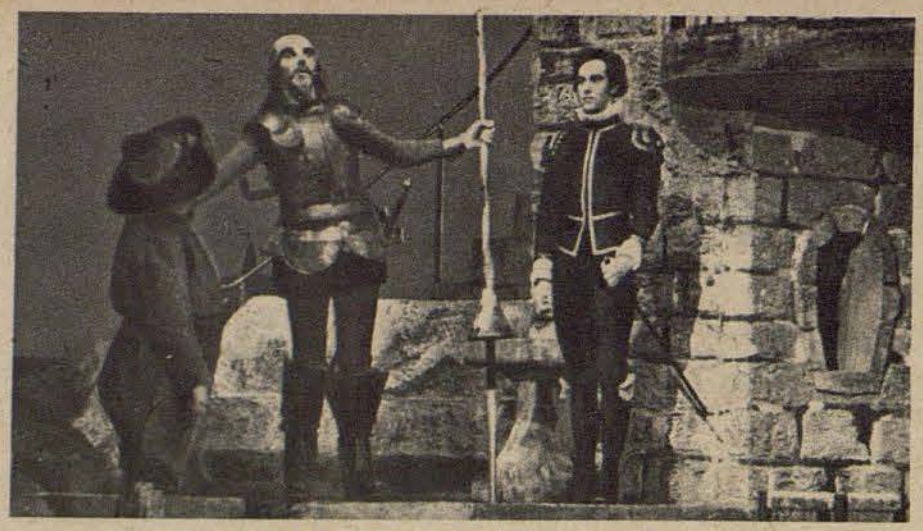
A l'origine des deux légendes, le Diable apparaît, à Faust aussi bien qu'à Don Juan, au cours d'une promenade. C'est à Pâques, Faust passe devant les portes d'une ville médiévale allemande, quand vient le rejoindre un barbet qui, plus tard, se révélera être le Malin. Don Juan de Marana — ainsi s'appelle l'un des séducteurs légendaires — se promène au bord du Guadalquivir. Il demande à un passant du feu pour son cigare. Trait assez piquant, du reste, car c'est justement à cette époque, peu de temps après la découverte de l'Amérique, que le cigare venait d'être importé en Espagne. Mais l'homme auquel Don Juan a demandé du feu est Satan ; et à peine a-t-il formulé son désir qu'un bras démesuré lui tend la flamme au travers du fleuve. Avec le plus grand sang-froid, Don Juan allume son cigare au brasier de l'Enfer. Le Diable en est tout étonné ; il demande à l'élégant fumeur s'il n'a pas d'autres désirs.

— Je veux tout pouvoir sur les femmes.

Leporello, c'est le Diable!

Nous autres, venus plus tard — et surtout ceux qui ne sont pas Latins — pourrions nous imaginer maintenant que la seule sensualité avait poussé Don Juan à formuler son désir. Ce

Don Juan devient séducteur *parce qu'il se rend compte que les femmes mortelles ne ressemblent pas à sa conception idéale de la Vierge. C'est ainsi que le Danois Svend Borberg voit le problème de Don Juan. Nos photos ont été prises au cours d'une représentation de sa tragédie « Pécheur et Saint » qui se joue actuellement à Hambourg. L'essai danois de cette nouvelle façon de présenter le drame, vous en trouverez l'analyse dans le cadre de notre article, qui traite de toutes les œuvres littéraires consacrées à Don Juan*



Dans la tragédie de Svend Borberg, Don Juan, profondément ému, reconnaît son contraste dans Don Quichotte, Chevalier de la Triste Figure, qu'aucune femme ne peut décevoir parce qu'il n'aime que leur image de rêve

n'est pourtant pas exact ; il veut également posséder les saintes filles ; mais ceci, uniquement pour pénétrer le secret de la puissance divine. Aussitôt le Diable se rend à ses désirs et il conclut un pacte avec Don Juan : il lui procurera toutes les femmes et il le fera en entrant comme laquais au service du noble Castillan. Mais, un jour, il lui présentera la note ; ce sera l'énumération de toutes les conquêtes et Don Juan sera obligé à payer.

L'insouciant amateur de femmes promet tout au Démon ; c'est l'origine de la fameuse liste de Leporello. Fait étrange : plus les poètes ont chanté ce mythe de Don Juan, plus le rôle de Leporello a diminué graduellement et, en fin de compte, de son origine noble, le laquais est descendu au rang d'un plat personnage. (C'est intentionnellement que j'ai choisi le terme « origine noble », car Satan est un ange déchu du Ciel.) Aujourd'hui, Leporello n'est plus qu'un coquin sans pudeur, qui exige un salaire pour ses services d'entremetteur. Il veut de l'or terrestre, la poudre vermeille, alors que Satan ne voulait que l'âme généreuse de Don Juan.

Pourquoi Leporello doit être un dupeur dupé

On est tenté de croire que les poètes du XVIII[e] siècle, tous catholiques, avaient honte du Diable. Ceci pourrait être un trait du siècle des philosophes, car, à cette époque, on aimait mêler la raison à la discussion religieuse. Ici, ce n'est pourtant pas le cas, car tous les auteurs, même Molière, finissent par envoyer Don Juan en Enfer ; ce qui prouve qu'ils croient tout de même au Démon. C'est cependant une déformation de la légende que d'envoyer Don Juan en Enfer. Il doit aller au Ciel ; sans quoi, Leporello ne pourrait pas demeurer là, dupé et confus.

Tous les poètes du XVIII[e] siècle, espagnols, français ou italiens, plantent là Leporello trompé, tandis que son maître descend aux Enfers. Le protestant Goethe est beaucoup plus logique, car son Faust monte au Paradis, alors que Méphistophélès reste dupé. C'est ainsi que cela doit être ; cette version seule correspond à l'esprit de l'époque où sont nés Don Juan et Faust.

L'Inquisition même ne faisait que martyriser le corps pour faire accéder plus sûrement l'âme au Ciel. Du reste, dans la légende allemande de Faust, au début du poème, le Diable engage un pari avec Dieu pour l'âme de Faust. Si étrange que puisse paraître l'idée de représenter Dieu comme un joueur, il accepte pourtant l'enjeu et dit : « Si, en ce moment, il (Faust) ne me sert que d'une façon confuse, je le mènerai bientôt vers la lumière ; le jardinier ne sait-il pas, en voyant l'arbre bourgeonner, que l'avenir y portera fleurs et fruits. »

Comme le Diable le contredit, Dieu répond : « Eh bien ! je te le livre, détourne donc cet esprit de la source première ; et, si tu le peux, dirige-le vers le chemin d'en bas ; mais reconnais ta honte, si tu vois qu'un honnête homme trouve inconsciemment le bon chemin. » Le Diable ne peut donc pas s'emparer de l'âme immortelle. Voilà le sens du drame, car le Démon de l'Inquisition veut l'âme. Plus tard, au début du siècle des philosophes, le laquais voudra être payé : « Mon argent, mon argent ! »

Ainsi, dans *Don Juan ou le Festin de Pierre*, Molière fait dire à Leporello qui, chez lui, s'appelle Sganarelle : « Mon argent, mon argent, mon argent ! » Cette conception matérielle déforme toute la personnalité de Don Juan qui veut plus que le corps des femmes. Il veut leur âme. Le Diable-Leporello aspire également à l'âme de Don Juan, cette âme qui lui échappe.

Les pécheurs font les meilleurs saints

Mais pourquoi Dieu souffre-t-il que Don Juan agisse d'une façon si criminelle envers les femmes ? Selon la théologie du XVII[e] siècle, Dieu veut des pécheurs pour avoir des saints. Saint Pierre aussi trahit son Seigneur et Maître quand dans la cour du Grand Pontife, effrayé par quelques pauvres servantes, il déclara : « Je ne connais pas cet homme ». Malgré cette lâcheté, Pierre est devenu le plus grand saint et la pierre angulaire de l'Eglise chrétienne ! C'est au seul moment où Dieu conduit les hommes dans les labyrinthes du péché qu'ils reconnaissent combien est peu de chose le pouvoir auquel ils aspirent.

Il existe une œuvre, d'un savant dominicain du XVII[e] siècle, qui analyse la question : pourquoi Don Juan doit-il aller au Ciel ? Il doit y accéder parce qu'il ne peut pas être purifié au Purgatoire, car toutes les femmes qu'il a séduites sont en Paradis. Elles sont innocentes, car c'est l'œuvre diabolique qui les a livrées au grand séducteur. Alors, au Ciel, Don Juan retrouve toutes celles qu'il a connues et toutes accourent à lui. Mais cette attirance n'a plus rien de sensuel, parce que toutes ces Thérèse, Anne et Dulcinée sont devenues des anges. Au milieu de ces fastes célestes, Don Juan se trouve purifié.

Don Juan regrette tout

Dans la légende castillane, sous sa forme première, la rédemption de Don Juan n'a rien à voir avec les discussions théologiques des coupeurs de cheveux en quatre. Don Juan est un bienheureux, tout simplement, parce que, de son vivant, sa mère a fait dire des messes pour lui. La mère est morte jeune. Elle tremblait pour son fils qui brûlait du désir de tout atteindre.

« Il voulait les plus belles étoiles du Ciel, et de la Terre les plus grandes joies, mais tout cela ne suffisait pas à apaiser les ardeurs de son âme tourmentée. » D'après la légende, Don Juan prend part aux guerres en Flandre, et il meurt, moine converti. A la dernière heure, il demande à être enterré sous le seuil d'une église de Séville, afin que les croyants puissent, pour toujours, fouler les cendres de l'Indigne.

Gœthe fait mourir Faust en bienheureux, parce que son amour pour les femmes a toujours été désintéressé. « L'éternel féminin nous élève. » Les chœurs célestes chantent : « L'homme de bonne volonté, voilà celui que nous pouvons délivrer ! » Don Juan, lui aussi, tend vers les grandes choses quand il signe le pacte. Il provoque Dieu et Dieu accepte cette provocation en lui dépêchant le Diable.

Don Juan et Don Quichotte

Le rire est le propre des Latins : et c'est peut-être ici la raison pour laquelle on s'est éloigné de plus en plus de la légende castillane, obscure et grave, et qu'on a fait du grand séducteur et de son compagnon un couple assez terre à terre, rappelant de loin Don Quichotte et Sancho Pança. Le Chevalier de la Triste Figure court désespérément après un idéal. Il défend constamment l'honneur d'une dame qu'il croit riche et noble et qui, précisément, en est l'image opposée.

Le XIX[e] siècle, tout matérialiste qu'il a été, n'a fait que transposer le personnage de Don Juan, en l'orientant du côté humoristique ; mais il l'a repris avec tous les contresens des anciens poètes. Les hommes ne songeaient même pas que le grand séducteur, le grand pécheur, le délicat chanteur d'ariettes, l'impénitent buveur de champagne, pût devenir un saint. Seul l'Allemand Dietrich Grabbe en eut l'idée, quand il créa « Don Juan et Faust », mais il a lui-même reconnu que sa pièce en est restée à l'ébauche. Les auteurs dramatiques ont de plus en plus déformé le personnage et seul notre siècle est prêt, de nouveau, à entrevoir l'idée première. Nous avons fini par nous méfier du sex-appeal de Don Juan. Nous ne croyons pas aux banales déclarations de Hollywood : « Le séducteur castillan n'a été rien d'autre qu'un athlète d'amour, une espèce de Clark Gable ou de Rudolph Valentino. »

Une pièce danoise sur Don Juan

On joue actuellement, à Hambourg une tragédie du Danois Svend Borberg : *Pécheur et Saint*. Don Juan y apparaît en scène avec Don Quichotte. Le maigre chevalier, ridiculement armé, le preux combattant des moulins à vent et des barbiers, s'y oppose à l'image de Don Juan, le grand insatisfait, qui devient pécheur parce qu'il n'a pas la sagesse de comprendre qu'un homme ne trouvera jamais la réalisation de son idéal confus dans la femme, qui n'est qu'un être mortel doué cependant d'une âme divine.

Le Don Juan de Borberg est un beau ténébreux, tout comme son modèle espagnol. De toute façon, le Danois essaye de s'en tenir à l'action de la vieille légende : son Don Juan tue le Commandeur et convie sa statue au banquet. Seulement ce n'est plus le spectre du vieillard qui se rend au festin, mais bien Don Quichotte, égaré près du tombeau de famille. Le poète danois essaye ainsi d'expliquer l'action fabuleuse aux hommes de notre temps, tout en lui laissant son charme. La force dramatique de l'auteur danois qui s'était déjà révélée dans son drame *Aucun* — qui traite du retour au pays natal — se retrouve encore dans son Don Juan. Toutefois, la solution qu'il nous offre ne nous contente pas. Son Don Juan présente le cas très particulier d'un homme resté jeune et rêveur. Il lui manque le diabolique : son Don Juan n'allume pas son cigare aux flammes infernales. Il lui manque la joie de vivre. C'est un grand mécontent, mais non pas un grand exigeant. Son domestique, Leporello, n'est qu'un pauvre homme, mesquin et ladre, dont le Maître des Enfers ne voudrait pas pour cirer ses bottes.

Le mérite de Svend Borberg

Cependant, c'est pour une autre raison que Borberg est bien supérieur aux auteurs du XVIII[e] siècle. Suivant la tradition de l'ancienne légende, il donne un prologue à son drame. Ce prologue doit exposer le crime tragique ou l'innocence de Don Juan, faire con-

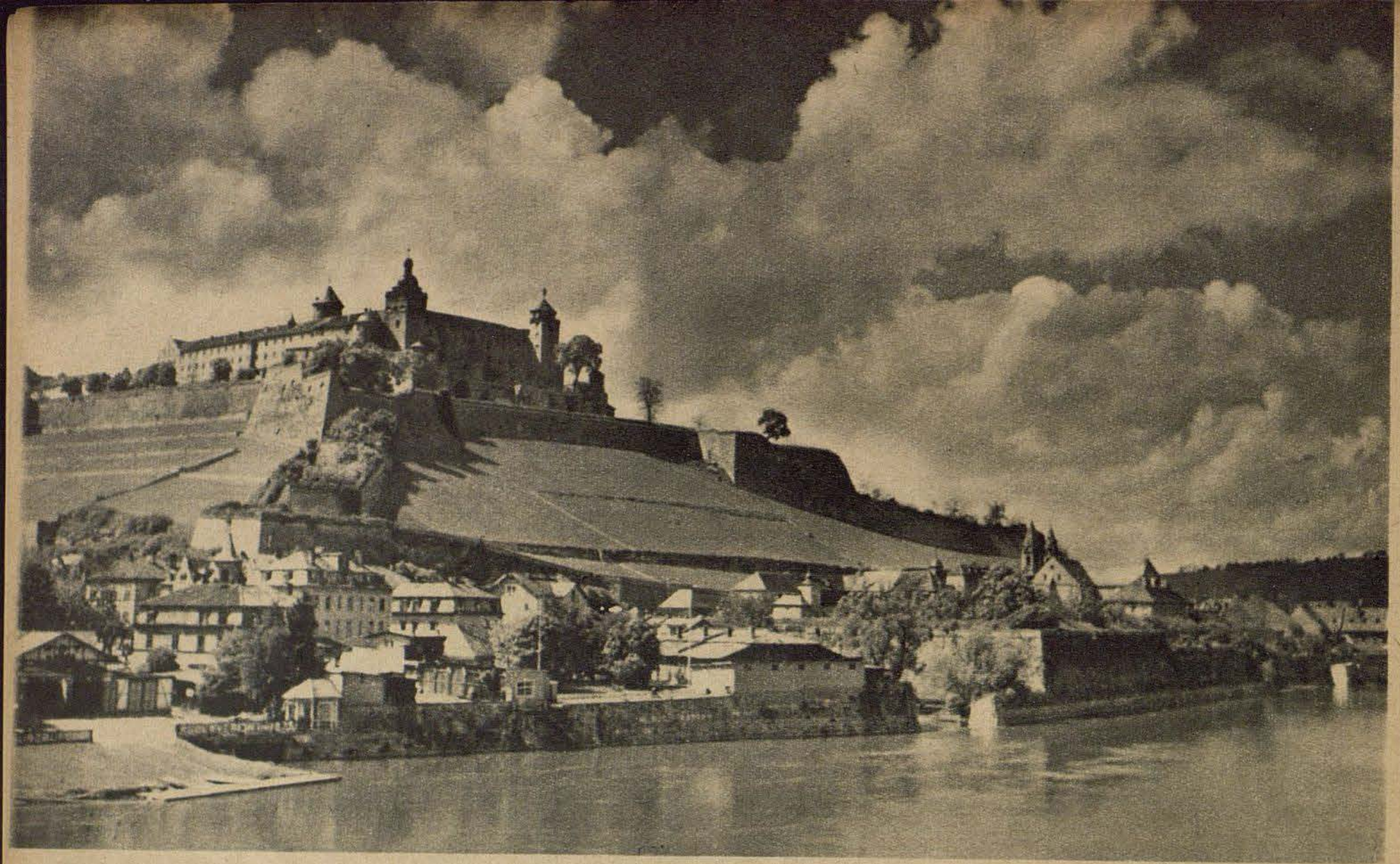
Suite page 35

Mine par la peste, secoué par la fièvre, Don Juan mourant reçoit le viatique de la main de l'homme dont il a volé la maîtresse et qui, pour cette raison, est entré dans les ordres

DON JUAN DANS LA CHAMBRE INTERDITE

Un point culminant de la tragedie de Svend Borberg. Thérésa, le grand amour de Don Juan, promise à un autre homme, entrera au couvent parce que Don Juan a tué son père d'un coup d'épée. Là, elle succombe à la peste. Don Juan embrasse son cadavre et il en meurt

Clichés : Weidenbaum

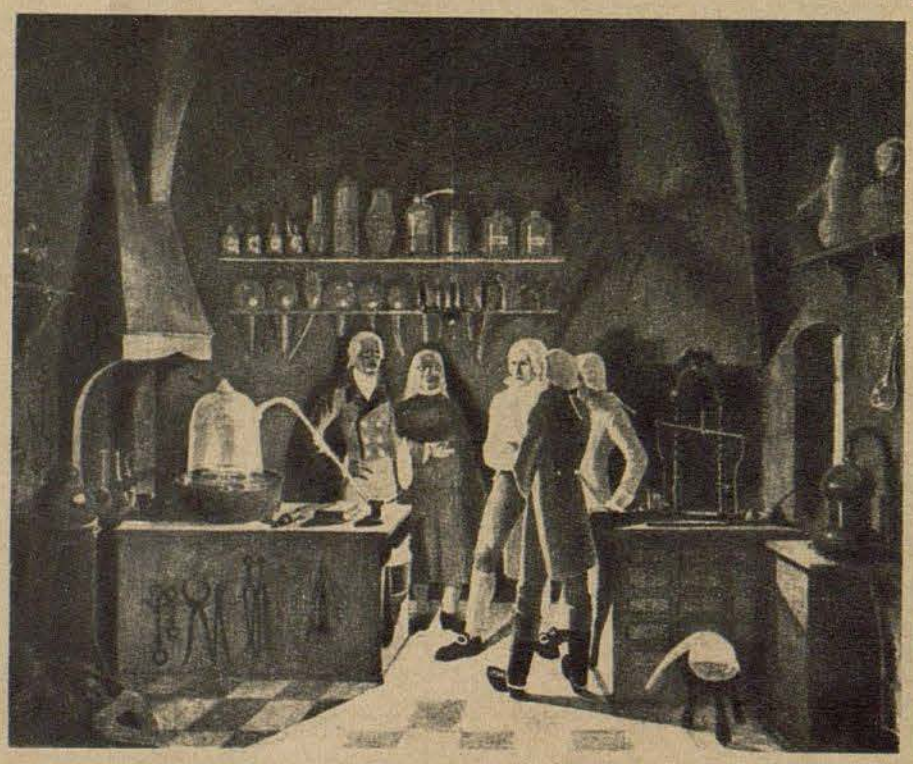


Wurzbourg, ville des lumières. *Au cœur de l'Allemagne, une vieille ville royale s'étale sur les rives d'un fleuve aux eaux vertes et limpides, le Main. En face d'elle, s'élève le château fort de Marienveste, couronnant un coteau dont les flancs portent un cru renommé, de l'illustre famille des « vins de pierre », appelés ainsi parce qu'ils croissent sur un sol de calcaire blanc. Les troubadours en ont déjà chanté le bouquet. Tout, dans cette ville rend hommage à la lumière : le ciel radieux, le fleuve miroitant, les roches calcaires scintillant dans leur blancheur et les tours des cathédrales qui s'élancent droit au ciel. Plus que partout ailleurs, à Wurzbourg, les artistes ont célébré la lumière et les savants s'y sont livrés à son exploration*

Wurzbourg

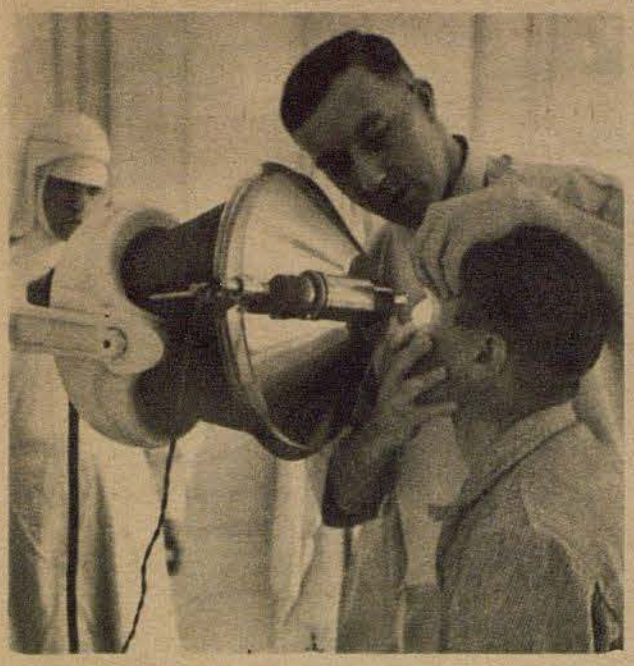
ville des lumières

Clichés: Baumann



Les os, source de lumière. *C'est en 1786, dans son laboratoire de Wurzbourg, que le professeur J. G. Pickel réussit à enflammer un bec de gaz dont le carburant provenait de la distillation d'ossements animaux. Il fut d'abord pris pour un sorcier et l'opinion publique ne se calma que plus tard, lorsque d'Angleterre arriva la nouvelle que ce gaz était également obtenu par la distillation de la houille*

Les secrets du corps humain *ont été pour la première fois pénétrés dans cette maison par le professeur wurzbourgeois Roentgen, en 1895. Les rayons X qu'il venait de découvrir offraient des horizons nouveaux à la médecine et à la physique*



La lumière *fut rendue aux yeux de bien des hommes dans les services ophtalmologiques de l'Université de Wurzbourg. Nombre de cataractes y furent traitées avec un tel succès que la renommée de ces opérations fut portée bien au delà de l'Europe. Au moyen d'un gigantesque électro-aimant, on procède ici à l'extraction d'un éclat d'obus de l'œil d'un blessé de guerre*

La lumière du ciel *fut peinte par Johann Zick en 1750, au plafond du salon d'un pavillon de la Résidence de Wurzbourg. Les couleurs éclatantes de la fresque « Phœbus conduisant le char du Soleil» n'ont rien perdu de leur fraîcheur première. Zick est un fils du pays de Wurzbourg; mais les maîtres appelés de l'étranger, comme Giacomo Tiepolo, subirent également le charme de la ville de lumière, et le secret de son ciel leur fut révélé. D'après les connaisseurs, l'intensité lumineuse des couleurs aux plafonds peints par Tiepolo à la Résidence de Wurzbourg est telle que l'on croirait assister à un lever de soleil*

*

Les angelets eux-mêmes, *aux candélabres des jardins du château, tendent, pleins d'admiration, leurs petites mains vers la lumière*

Le scintillement de Wurzbourg. *C'est de l'autre côté du fleuve, au sommet de la colline dominée par le château fort, que le célèbre jeu de lumière, dans les rues, s'offre dans toute sa splendeur. De cette hauteur, si l'on regarde la ville par une belle journée de printemps, une lumière enchanteresse auréole la cité. Il ne semble plus que ce soit le reflet du ciel. On dirait d'un rayonnement secret, émanant du cœur même de la ville*

Sculpture, architecture...

arts de la lumière

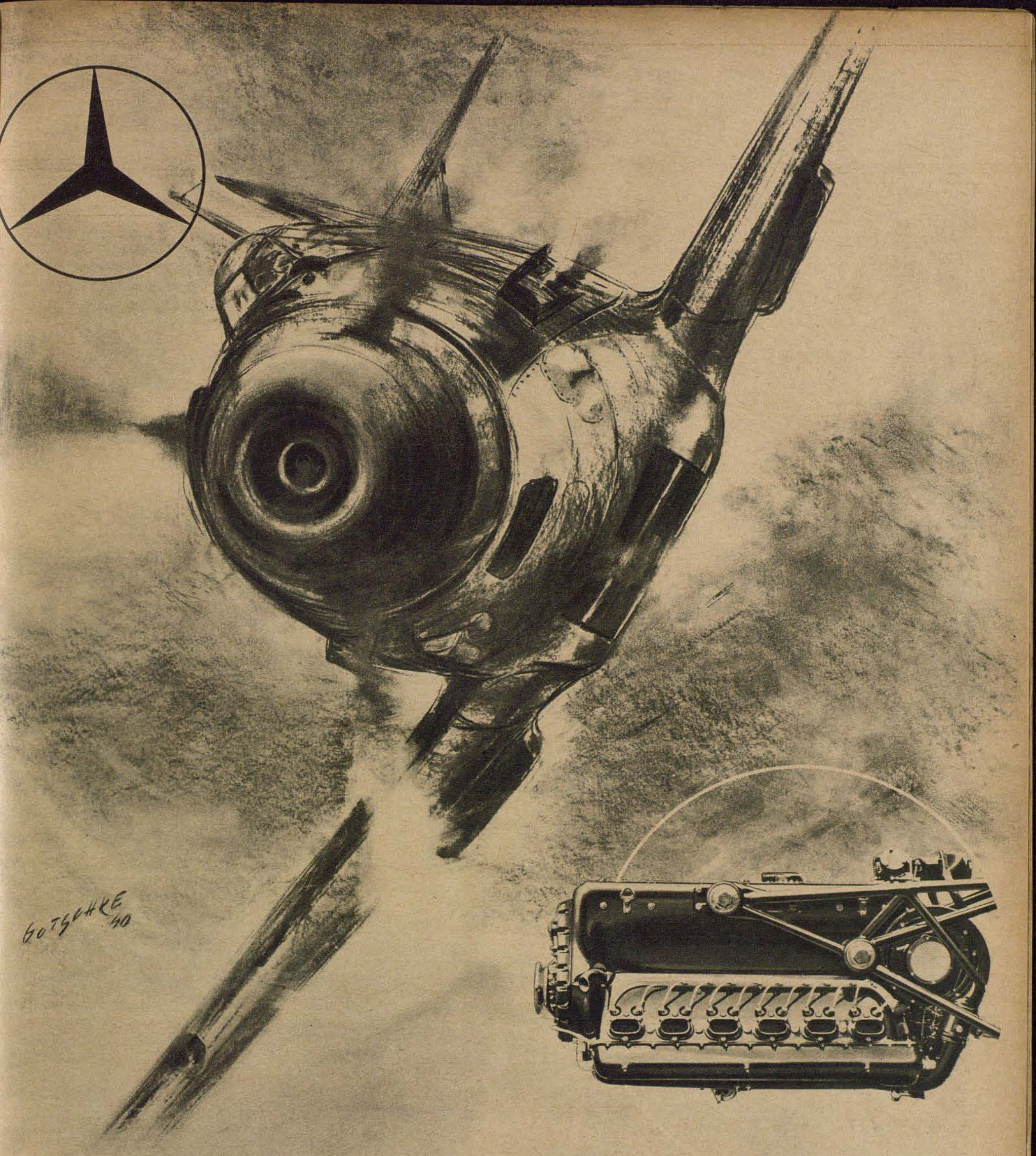
Abîmée dans l'affliction, *éclairée par la lumière de la Connaissance, la célèbre «Eve», du sculpteur wurzbourgeois de madones Tilman Riemenschneider, fixe l'infini de ses yeux de pierre. Cette statue ornait le portail de l'église de la Vierge Marie. Endommagée par les lapidations subies au cours des précédents siècles, elle a dû être transportée dans un musée*

Baignée dans la lumière et la sérénité, *entourée de jardins et de sculptures, s'élève la Résidence de Wurzbourg, lieu de pèlerinage pour les amateurs d'art du monde entier. Cette pure merveille de l'architecture rococo, le plus grand palais d'Allemagne dans ce style, est l'œuvre d'un officier d'artillerie. Le seul jeu de la lumière et de l'ombre donne à l'édifice un rythme et un élan sans pareils*

Du soleil en bouteilles ! *Ne sont-ils pas là, dans ces vins de Wurzbourg, le Randersacker, le Horstein, les joyeux rayons qui portent leur gaîté dans le sang du buveur ?*

La lumière resplendit aussi dans les ténèbres *des profonds celliers de Wurzbourg dont les caveaux ne sont pas moins admirés que les œuvres d'art de la ville*

Ce monument *fut élevé en l'honneur du sculpteur de madones Tilman Riemenschneider qui, au XV siècle, fut bourgmestre de la bonne ville de Wurzbourg*



MERCEDES-BENZ

moteurs d'avion

Suite de la page 5

La diplomatie de la faim

avait diminué de plus d'un tiers, conséquence de la diminution du prix de vente des céréales, à la fin du siècle dernier. La surface de ces ensemencements, de 935.000 hectares en 1880, était tombée à 607.000 hectares en 1929, au profit des cultures fourragères et des pâturages. En augmentant immédiatement la surface des emblavements et la culture des pommes de terre, on pourra couvrir une grosse part du déficit en denrées alimentaires.

En France la production nationale est susceptible d'augmentations très considérables. Ce pays si riche a pu jusqu'ici se permettre de laisser en friche 5 millions et demi d'hectares d'un sol fécond et de les laisser lentement se transformer en steppes. Les autorités allemandes d'occupation ont pris d'énergiques mesures pour que fussent immédiatement augmentées les surfaces cultivées. On constate déjà les effets des résultats obtenus : les emblavements d'hiver ont pu, en automne 1940, être augmentés de 20 % environ par rapport à 1939. Au total, en France, on a cultivé un million d'hectares de céréales de plus qu'en 1940. Pour préciser, les surfaces de culture de céréales sont passées de 3,17 millions d'hectares à 4,10 millions d'hectares. Cette augmentation d'un million d'hectares portera ses fruits.

Assurément, les conditions naturelles ne permettent point d'augmenter partout la production dans une telle mesure. Nous songeons à la Norvège. Pour ce pays, il faudra, de plus en plus, équilibrer les échanges européens. La Roumanie, la Bulgarie, la Hongrie, la Croatie étaient et sont encore d'importants exportateurs de denrées alimentaires. Avec l'aide de l'Allemagne, la production agricole sera intensifiée dans ces pays. Au bout d'un temps déterminé, elle aboutira à un accroissement pratiquement utilisable de la production et par conséquent des quantités exportables. L'auto-ravitaillement du continent, évalué à 94 % des besoins européens, dans le domaine alimentaire, pourra ainsi être réalisé de façon plus ordonnée. Même en Grèce, le déficit alimentaire pourra être réduit à des proportions supportables, si l'on y applique une économie sévère, et si l'on y épuise toutes les possibilités de production.

L'Allemagne, centre des forces continentales

Depuis le début du blocus dirigé par l'Angleterre contre les territoires occupés, l'Allemagne a incontestablement — les observateurs raisonnables le reconnaissent d'ailleurs sans réserve — tout fait pour rendre ce blocus inopérant. Elle a contribué à cette défense du continent tant par ses conseils que par ses propres actes. Conseils et actes ont été d'importance égale pour les pays touchés par le blocus. Il leur manquait à la fois la méthode et la pratique pour se défendre contre la guerre de la faim et pour mettre à profit leurs propres forces économiques. Les autorités allemandes d'occupation, assistées des compétences économiques les plus autorisées et les plus expérimentées d'Allemagne, ont pu faire bénéficier de leurs suggestions et de leurs plans les administrations autonomes restées en place dans les différents pays. Par des mesures immédiates, elles ont assuré une réglementation de l'économie en s'inspirant des considérations actuelles et en tenant compte des nouvelles nécessités.

Mais les services officiels allemands ne se bornent pas à donner des conseils et à publier des décrets. Immédiatement après la fin des hostilités, toutes les forces ont été mises en œuvre pour ranimer l'économie et particulièrement l'agriculture dans les pays intéressés. Les délégués agricoles près des commandants militaires et des autres services officiels allemands ont pris, en Belgique et en France, des mesures pour que la moisson fût rentrée et le sol immédiatement remis en exploitation. Ces autorités ont eu recours à la main-d'œuvre fournie, en partie par les prisonniers de guerre, en partie par les soldats allemands. Elles ont mis à la disposition de ces pays des machines, des camions, des tracteurs et même de l'essence et d'autres carburants en grande quantité. Indubitablement, c'est grâce à l'énergie des Allemands, à leur don d'organisation extrêmement rapide que la production agricole, dans les territoires où la guerre avait passé, n'a pas subi d'interruption trop brutale. Les tracteurs qui venaient de remorquer les canons de campagne furent attelés aux charrues, spectacle bien connu de tous ceux qui furent dans l'Ouest.

Ce que l'Allemagne a fait pour les territoires occupés apparaît clairement, en quelques lignes, si l'on se reporte à l'exemple de la France et de la Belgique.

En France, les autorités militaires allemandes ont mis à la disposition du pays, pour la moisson d'été 1940, 500.000 prisonniers de guerre et des milliers de soldats allemands. Pour les semailles d'automne, outre la main-d'œuvre nécessaire, les Allemands ont prêté 40.000 chevaux et attelages correspondants. Il en a été de même pour la récolte de printemps, cette année. La France a reçu de l'Allemagne, pour assurer l'existence de sa population et pour les besoins de la culture, environ 500.000 tonnes de pommes de terre.

En Belgique, l'Allemagne a pareillement aidé à la récolte et aux semailles. L'Allemagne a également envoyé à la Belgique, jusqu'à la moitié de mai, 55.000 tonnes de pommes de terre à consommer; en outre, 38.000 tonnes de pommes de terre à planter.

Si le commerce général extérieur de ces Etats a pu et peut encore être maintenu dans une large mesure, c'est à l'intervention active de l'économie du Grand Reich qu'on le doit. Les achats effectués par l'Allemagne, ses livraisons en tant que fournisseur, son activité comme intermédiaire se sont révélés de telle importance que le commerce extérieur norvégien en octobre 1940 a atteint les chiffres de 1939. Au Danemark, l'importation et l'exportation sont sensiblement égales à celles de l'année précédente. Les Pays-Bas eux-mêmes, avec leurs exportations spécialisées, ont maintenu leur commerce extérieur à un niveau plus élevé qu'on ne l'avait espéré. Pour ne citer qu'un exemple caractéristique de la capacité économique et du commerce extérieur de l'Allemagne pen-

dant la guerre, signalons ses achats en Hollande non seulement de fruits, de légumes et autres produits alimentaires, mais encore de fleurs, et cela à des prix et dans des proportions (ces dernières volontairement restreintes) tels qu'un journal hollandais, l'*Algemeen Handelsblad*, d'Amsterdam, déclare que les « éleveurs et exportateurs hollandais peuvent être satisfaits ».

Pour finir, il convient de signaler que, dans le domaine des matières premières, on s'efforce d'assurer une plus grande indépendance à l'égard des importations d'outre-mer. En France, en Belgique et en Norvège, par exemple, on a introduit la fabrication de la cellulose, nouvelle matière textile qui possède entre maints autres avantages celui d'être à l'abri du blocus.

Bilan et faillite du blocus anglais

Tout cela ne peut évidemment pas s'accomplir assez vite pour pallier totalement l'effet du blocus. Sur les pays bloqués par l'Angleterre a passé la guerre, ce terrible rouleau de feu. Ces pays ont perdu leurs importations. Ce sont là des facteurs dont on ne peut immédiatement compenser la perte. Mais il y avait moyen d'atténuer les conséquences de cette situation et on y a réussi. On a commencé une politique d'assainissements progressifs qui rend absurdes les calculs à longue échéance des Anglais. En coupant le continent de ses exportations d'outre-mer, les Anglais ont abouti à un résultat contraire à celui qu'ils espéraient. En effet, le continent européen prend conscience de ses forces et les mobilise pour en tirer le maximum de rendement. Les pays bloqués se solidarisent et se groupent en une communauté pour assurer eux-mêmes leur existence, et cette solidarité s'avérera toujours plus féconde.

Cette évolution se manifeste si clairement que, tout récemment, on a pu lire, dans un rapport du ministère de l'Agriculture des Etats-Unis, que la plupart des pays européens semblent avoir assez de vivres pour pouvoir subsister jusqu'à la prochaine récolte, les restrictions restant les mêmes. Et le délégué de M. Hoover, ancien président des Etats-Unis, qui a longtemps séjourné, pour le Comité d'alimentation Hoover, dans les territoires occupés d'Europe, formule cette constatation impartiale : « La Grande-Bretagne et l'Amérique, en refusant de livrer des denrées alimentaires à la population civile, n'ont pas abouti à autre chose que rallier les petits pays à l'ordre nouveau de Hitler. »

De fait, il est rare qu'un belligérant se soit, sur les effets de ses méthodes de guerre, aussi lourdement trompé que l'Angleterre en décrétant le blocus des territoires occupés. Car ce que l'on commence déjà à reconnaître dans différents milieux d'observateurs neutres, l'Angleterre elle-même devra le reconnaître un jour : elle constatera que cette extension du blocus, loin de porter à l'Allemagne un coup décisif, n'a abouti qu'à hâter l'union du continent européen et à constituer une solidarité économique entre les peuples d'Europe.

Fin

Suite de la page 28

DON JUAN, l'éternel incompris

naître son caractère et écarter toute interprétation matérialiste. Seulement ce n'est pas le Diable qui est représenté dans le prologue ; mais l'Idée romantique incarnée dans Don Quichotte. Le chevalier errant est témoin des péchés de jeunesse du petit Don Juan. Dans l'avant-propos, Juan est un jeune enfant qui dérobe une statue de la Vierge de la niche d'un couvent, face à l'auberge que Don Quichotte prend pour un château. Il commet ce vol car il croit que la statue est un être surhumain ; mais il constate un peu plus tard qu'elle n'est faite que de cire, de bois et de chiffons. Le petit Juan doit être puni pour son larcin; mais Don Quichotte l'embrasse tendrement et lui dit :

« Mon cher petit Juan, c'était un charme, vois-tu ! Cela arrive très souvent. Un chevalier veut embrasser celle qu'il adore, et tout à coup il la voit métamorphosée en idole de bois ou en poupée bariolée. Ne l'oublie jamais, Juan. Cela te fera connaître qu'il vaut mieux bien espérer que mal posséder. »

Cette opinion mélancolique, qui n'est rien d'autre, au fond, que le conflit entre l'idée romantique et la réalité, est l'essence du drame. Don Juan, déçu par toutes les femmes, trouve finalement dans les bras d'une Madeleine repentante la réalisation de ses désirs, et la paix ; mais, en vérité, il ne fait que se duper lui-même.

La conception romantique de Don Quichotte peut-elle remplacer celle du Diable ? L'auteur danois essaye, avec la plus grande maîtrise, de nous rendre ce changement agréable. Il n'y réussit pas, car nous autres fils du XX[e] siècle, connaissons beaucoup trop du secret des troubles psychiques pour accepter ce fou de Don Quichotte comme le type absolu du romantique sentimental. Non, seul Satan aurait pu nous convaincre, même si ce n'eût été qu'un essai d'ironie, une sorte de musique d'accompagnement, en sourdine, du thème éternel de la Castille. Remercions pourtant Borberg : il a mis beaucoup de philosophie et beaucoup d'art dans son œuvre.

Mozart, en maître, a résolu le problème

Cette fois — comme toujours au cours du siècle dernier — l'opéra de Mozart l'emporte. Des générations entières se sont plaintes avant nous de la pauvreté du livret sur lequel Mozart a écrit sa musique. Ce livret a trouvé son origine dans le modèle italien de Giliberto où Molière et Villiers avaient déjà puisé et dont se sont servis Dusmelin Rosimont et Corneille ; mais ce qui manquait au livret, le cœur de Mozart l'a ajouté. L'ouverture et le dernier acte, au moment où arrive le Convive de pierre, exhalent en vérité l'atmosphère grandiose de la Fin du Monde et celle de la Rédemption. Ainsi nous continuerons à rêver, à rêver ce rêve de Don Juan dans la musique de Mozart, jusqu'au jour où viendra le poète qui nous donnera, à nous Européens, un Don Juan digne du Faust de Gœthe.

LEHNAU.

Persévérance et fidélité . . .

caractérisent les avantages des

Kaweco

Stylos et des Porte-mines

Le vendeur spécialisé prendra soin de choisir le KAWECO qu'il faut pour vous.

Nous «Messieurs les Anglais» et la vieille de Bar-le-Duc

L'histoire tragi-comique, vécue par P. C. Ettighoffer lors de l'offensive de Juin 1940

SUR L'AISNE, le 11 juin, la ligne Weygand, réputée imprenable, avait été enfoncée par les chars d'assaut du général Guderian, à l'aide de brèches faites dans le dispositif, par l'infanterie allemande, et de ponts de secours jetés par les sapeurs sous la mitraille. Notre unité avançait dans un nuage de poussière sans fin, une poussière grise, qui recouvrait la Champagne du Nord. Près de Machault, nous rejoignîmes les chars ; car à Blanc-Mont, la lutte continuait. Le lendemain, nous laissions derrière nous les champs de bataille de la Grande Guerre. De là jusqu'à Bar-le-Duc, il n'y en avait plus que pour quelques heures de marche.

Ces visions lugubres des villes et des bourgs déserts, nous les connaissions déjà depuis le 10 mai ; mais Bar-le-Duc mettait le comble à cette désolation.

Nous traversâmes d'abord la ville d'un bout à l'autre, en longeant la montagne et la citadelle, jusqu'à ce que nous eussions repéré la sortie sud, en direction de Saint-Dizier. Il fallait compter sur une halte de 24 heures. Mais avant de préparer notre cantonnement dans la ville déserte, nous avions un triste devoir à remplir : l'enterrement de deux éclaireurs motocyclistes. Nos camarades reposeraient désormais dans un jardin. Deux croix de bois furent équarries tant bien que mal, et deux inscriptions peintes en blanc sur le bois foncé indiquèrent les noms et la formation de ces braves. Une minute de recueillement. Nous tenions nos casques à la main. et ce fut tout. Puis, aussitôt, nos véhicules reprirent leur course vers le centre de la ville, où nous devions prendre nos quartiers. Il était encore de bonne heure. Le soleil se leva à travers les nuages laiteux. Nous sortîmes pour jeter un coup d'œil sur Bar-le-Duc abandonné.

A l'entrée de la préfecture, accroupi entre un mur et une pierre d'encoignure, nous découvrîmes un être humain.

« Une morte ! », dit l'un de nous, et il toucha une capeline noire que serraient deux maigres mains parcheminées, semblant encore se défendre contre des coups. Du visage, on ne voyait rien. Dès qu'elle fut touchée, la femme tressaillit, laissa retomber ses mains, tout en levant lentement la tête.

— Bonjour, grand'mère, lui dîmes-nous d'un ton amical et avec le sourire qu'il fallait, bonjour ! Il y a donc quelque chose qui ne va pas ? A-t-on idée de se blottir contre un mur aussi inconfortable ! Pourquoi n'avez-vous pas fui avec les autres ? Ou vous aurait-on oubliée et laissée en plan ici, toute seule ? Vous souffrez ; pouvons-nous vous aider ?

Elle se força à sourire :

— Merci bien, Messieurs les Anglais ! dit-elle, cela va beaucoup mieux depuis que vous êtes là. Je craignais tellement l'arrivée des Allemands. Eh oui ! le bon Dieu n'abandonne pas la France ; il vous a envoyés à notre secours.

Nous n'en croyions pas nos oreilles : cette vieille femme nous prenait pour des Anglais authentiques. Nous nous donnâmes aussitôt le mot : il s'agissait de jouer son rôle jusqu'au bout, sans que personne s'avisât de faire revenir la vieille de son erreur. Pour elle, nous restions « Messieurs les Anglais ».

— Oui, vous avez tout à fait raison, chère grand'mère, répondîmes-nous avec un sérieux imperturbable; cette fois, nous avons été plus rapides que l'adversaire, et nous voici ! Mais dites-nous à votre tour ce que vous faites là ?

Ses yeux s'étaient remplis de larmes :

— Ce que je fais ici, Messieurs les Anglais ? On m'a oubliée, tout simplement oubliée dans mon petit logement à l'entrée de la ville. J'ai perdu deux fils à la dernière guerre, j'ai près de 86 ans et mon seul désir est de mourir au plus tôt.

Nous nous regardâmes, en proie à de nouvelles réflexions. Etait-il Dieu possible ! Une ville tout entière prend la fuite, M. le Préfet détale, M. le Maire se met en sûreté, d'innombrables fonctionnaires, soi-disant serviteurs de l'Etat et par conséquent du peuple, vivant des deniers de ce peuple, sauvent leurs précieuses existences, et une vieille femme, une mère, qui a fait don de ses deux fils à la France, a été oubliée sans plus, livrée à un destin incertain.

— Pauvre grand'mère, la plaignîmes-nous ; allons, faites un effort pour vous lever, venez, nous vous aiderons... Là, cela y est presque ! A quelque chose malheur est bon; vous en avez une de chance que ce soit nous qui soyons venus, au lieu de ces vilains Allemands. Mais dites-nous donc comment il se fait qu'on vous ait traitée de la sorte ?

— Je suis si peu de chose, Messieurs les Anglais, une misérable vieille femme privée de ses fils. Avant-hier, en ouvrant la porte de bon matin, j'ai bien aperçu mon pot au lait, mais il était vide, et le pain, lui aussi, avait été oublié ; je me suis traînée jusqu'au bas des escaliers, jusqu'à la ville, sans rencontrer âme qui vive ; les boulangeries étaient fermées, il n'y avait rien ni personne. Que me restait-il à faire ? Je me suis rendue à la mairie. Sûrement, me disais-je, qu'ils ne se sont pas enfuis, ceux-là ; ils n'ont pas eu peur des Allemands, et que M. le Maire pourvoira aux besoins d'une vieille femme et qu'elle ne lui demandera pas en vain la goutte de lait et la miche de pain qu'il lui faut pour vivre. Mais la mairie était fermée, il n'y avait qu'un chien qui grinçait des dents. Alors je suis venue ici, dans l'espoir d'y rencontrer M. le Préfet, mais lui aussi était parti. J'ai été prise d'un malaise ; plus moyen de bouger de place, il ne me restait plus qu'à attendre. Et voilà que vous êtes venus, Messieurs les Anglais !

— Vous êtes en bonnes mains, grand'mère, lui dîmes-nous en l'emmenant.

Notre cantonnement n'était pas loin; du lait frais, nous n'en avions pas, mais nous avions du lait condensé. L'un de nous apporta deux œufs et une noix de beurre. Dans la cuisine de cet appartement cossu, vide de ses habitants, nous trouvâmes de la farine, du café et du sucre, ainsi qu'un pain blanc entamé. Nous avions installé la vieille femme dans un fauteuil. Elle s'était d'abord assise sur le coin, à la manière des femmes de la campagne en visite chez le curé ou chez le notaire. Ce n'est que peu à peu qu'elle se risqua à s'asseoir plus commodément, à la grande satisfaction de son dos tors qui devait apprécier le moelleux des ressorts. Elle avait croisé ses petites mains de cire dans l'attitude de la prière, et ses yeux suivaient attentivement les gestes de nos camarades qui recouvraient la table d'une nappe fleurant bon la lavande.

En toute solennité, on apporta une crêpe des plus savoureuses, suivie bientôt d'une cafetière géante et la tasse de grand'mère fut remplie copieusement du précieux liquide. La vieille but avidement, se régala de la crêpe, et but encore. Ses joues plissées rougissaient que c'était plaisir à voir. Chacun de nous éprouvait une joie enfantine à mettre la main à la pâte en riant dans sa barbe.

— A présent, dites-nous, grand'mère, à quoi avez-vous reconnu que nous étions des Anglais ? lui demandâmes-nous, lorsque, rassasiée, elle s'appuyait commodément contre le dossier de son siège. Vous n'aviez pas peur, des fois, que nous pussions être des Allemands ?

Notre question la fit sourire :

— Mais non, voyons, je sais bien comment ils sont, les Allemands ; je les ai vus en 70, ils avaient de tout autres uniformes, bleus, noirs et rouges, donc pas du tout comme les vôtres. Vous n'allez tout de même pas m'apprendre comment ils sont, les soldats allemands ! Et puis, croyez-vous que les Allemands auraient eu pitié d'une vieille femme, d'une mère de soldats, par-dessus le marché, délaissée et à demi-morte de faim ! On n'entend dire que du mal des Allemands.

Nous avions peine à réprimer notre rire... Nous composâmes une pancarte de la teneur suivante : « Ici habite une mère de soldats, une vieille femme que les autorités françaises, en fuite, ont abondonnée à son sort. » Cela suffisait. Chaque soldat allemand comprendrait tout de suite.

Dans la cuisine, nos camarades venaient de découvrir un sac plein de provisions ; avec cela, il y avait de quoi voir venir jusqu'au retour des gens de Bar-le-Duc. Ensuite nous ramenâmes la vieille femme chez elle ; c'est-à-dire tout près du jardin où reposaient nos camarades. Quant à notre pancarte, nous l'apposâmes à la porte de la maison.

Le soir même, les premiers civils réintégrèrent leurs demeures ; ils s'étaient cachés dans les bois situés à l'est de la route de Saint-Dizier, et ils y étaient restés tout le temps que le flot des chars d'assaut allemands déferlait vers le sud-ouest. Avant la tombée de la nuit, Bar-le-Duc avait retrouvé une bonne douzaine de ses habitants, et il y en avait plus d'une centaine qui étaient en route.

En juin, les soirées sont longues. Avant même que d'avoir fini notre travail, nous conduisîmes l'un des civils à la demeure de la vieille. Il aurait désormais charge d'âme, et elle n'attendrait plus en vain son pain et son lait. Nous trouvâmes la vieille là où nous l'avions laissée, assise sur un banc de son petit jardin. Ses yeux fatigués clignotaient dans la demi-obscurité.

— Bonjour, la grand'mère, tout va bien, lui dîmes-nous joyeusement ; la population regagne ses foyers, et demain matin il y aura du lait bien frais et du pain idem. Et puis voici le nouveau maire, il aura soin de vous.'

— Ah ! vouz avez bien de la bonté pour moi, dit la vieille en s'essuyant les yeux et en joignant les mains.

Elle hocha la tête et dit au noveau maire:

— Vous ne sauriez croire à quel point Messieurs les Anglais se sont montrés bons à mon égard ; ils ont été jusqu'à me préparer une crêpe.

— Hein, quoi ? Des Anglais, avez-vous dit ? s'exclama le Français.

— Ben oui, les Messieurs que voici, Messieurs les Anglais. Ils sont arrivés ce matin. Ah ! que serais-je devenue sans eux, pauvre vieille que je suis...

Nous riions à gorge déployée. Le civil comprit tout, et s'adressant à la vieille :

— Ces Messieurs, lui dit-il, ne sont nullement des Anglais, mais bel et bien des Allemands. Les Anglais... ah ! là là, il y a beau jeu qu'ils ont pris le large, qu'ils ont faussé compagnie à nos pauvres poilus... En un mot, les Anglais se sont rembarqués à Dunkerque, et pour le moment ils sont en sûreté à Londres.

— A Londres ?... fit la vieille au comble de la stupéfaction, mais alors... mais alors, ces soldats étrangers, ici, à Bar-le-Duc, mais ce sont des Boches Faites excuse, Monsieur l'Officier, mes paroles ne portent pas à conséquence : qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son...

Au lever du soleil nous fûmes alertés par un nouvel ordre de marche ; un but lointain, quelque part dans le Midi. Notre unité se mit en route.

A l'orée de la ville, nous aperçûmes une dernière fois la tombe des deux camarades dont c'était le premier sommeil en terre française. Leurs noms ressortaient sur les croix de bois foncé. Sur la terre encore humide de la rosée, une vieille femme agenouillée plantait des fleurs. A notre approche, elle se redressa. C'était l'aïeule de la maison voisine, c'était la mère des deux soldats morts pour la France, que ses propres compatriotes avaient abandonnée, et qui avait été trouvée et soignée à temps par des Anglais malgré eux.

Zarah Leander

Der Weg ins Freie

UFA

Un film de la UFA avec

Hans Stüwe / Siegfried Breuer / Eva Immermann

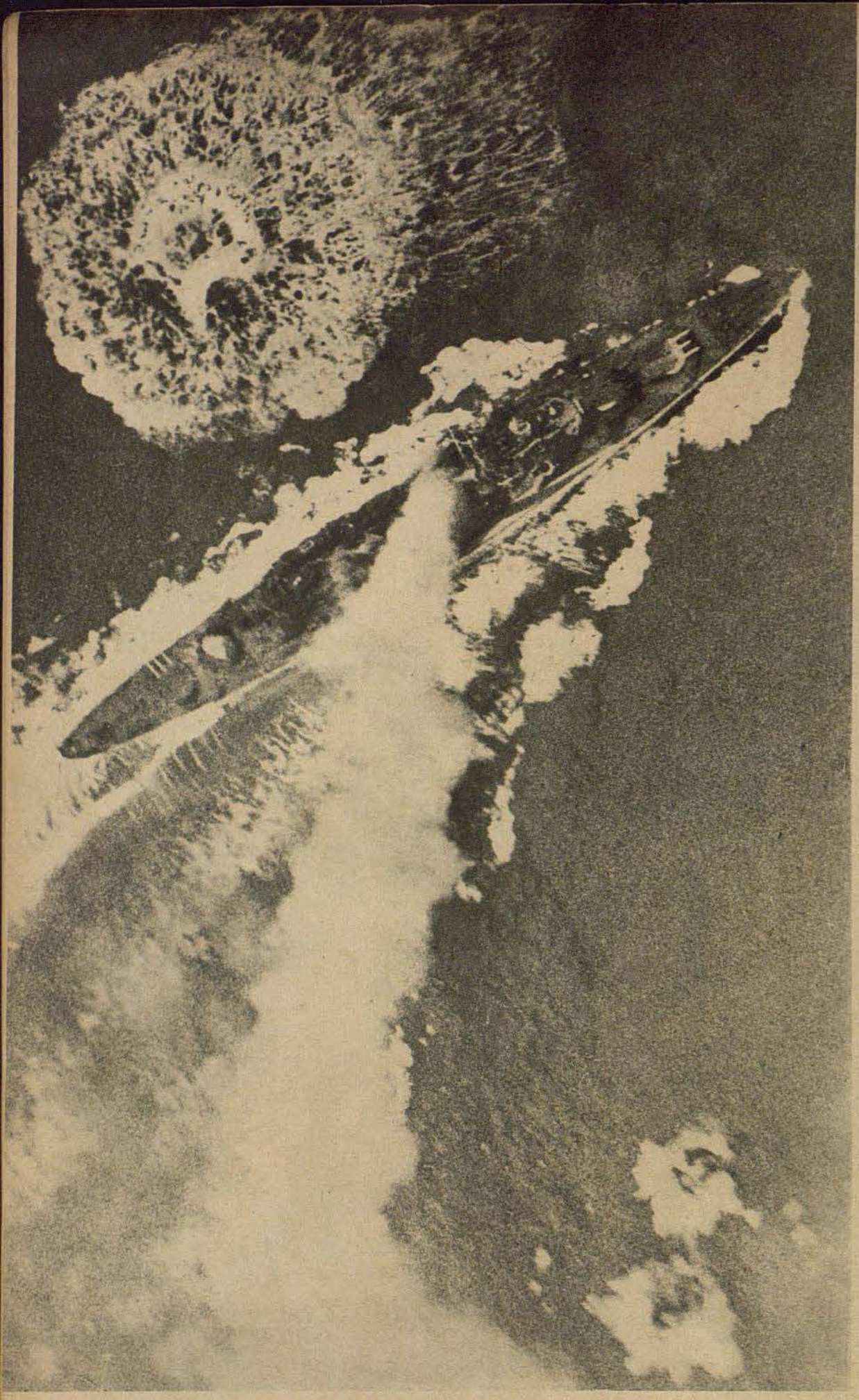
Hedwig Wangel / Walther Ludwig / Herbert Hübner / Leo Peukert

Hilde von Stolz / Emil Hess

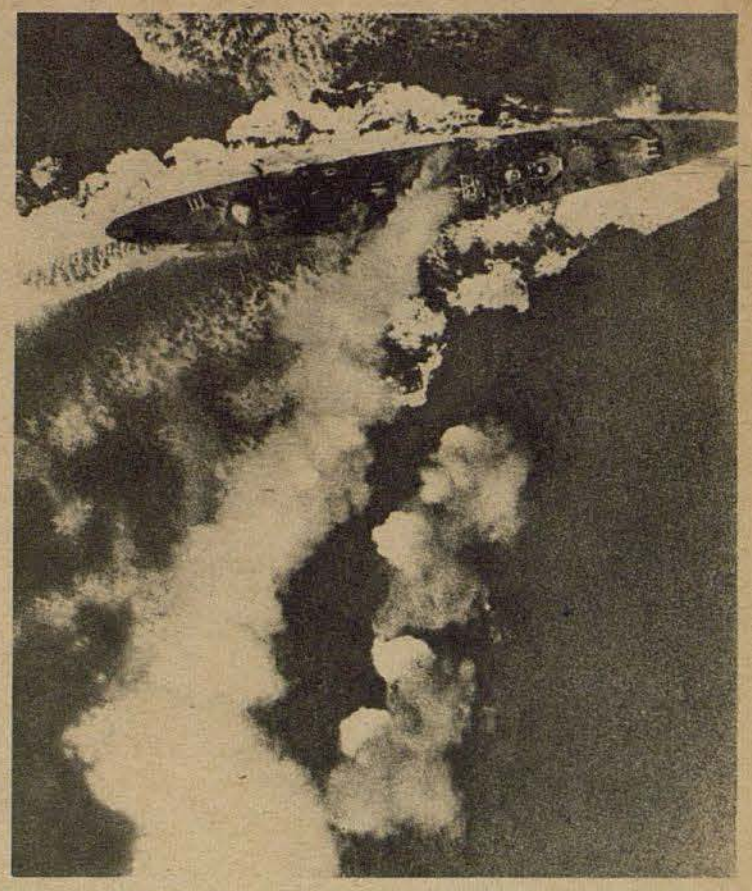
Scénario: Harald Braun, Jacob Geis, Rolf Hansen / Musique: Theo Mackeben

Producer: Froelich-Studio / Production dirigée par Friedrich Pflughaupt

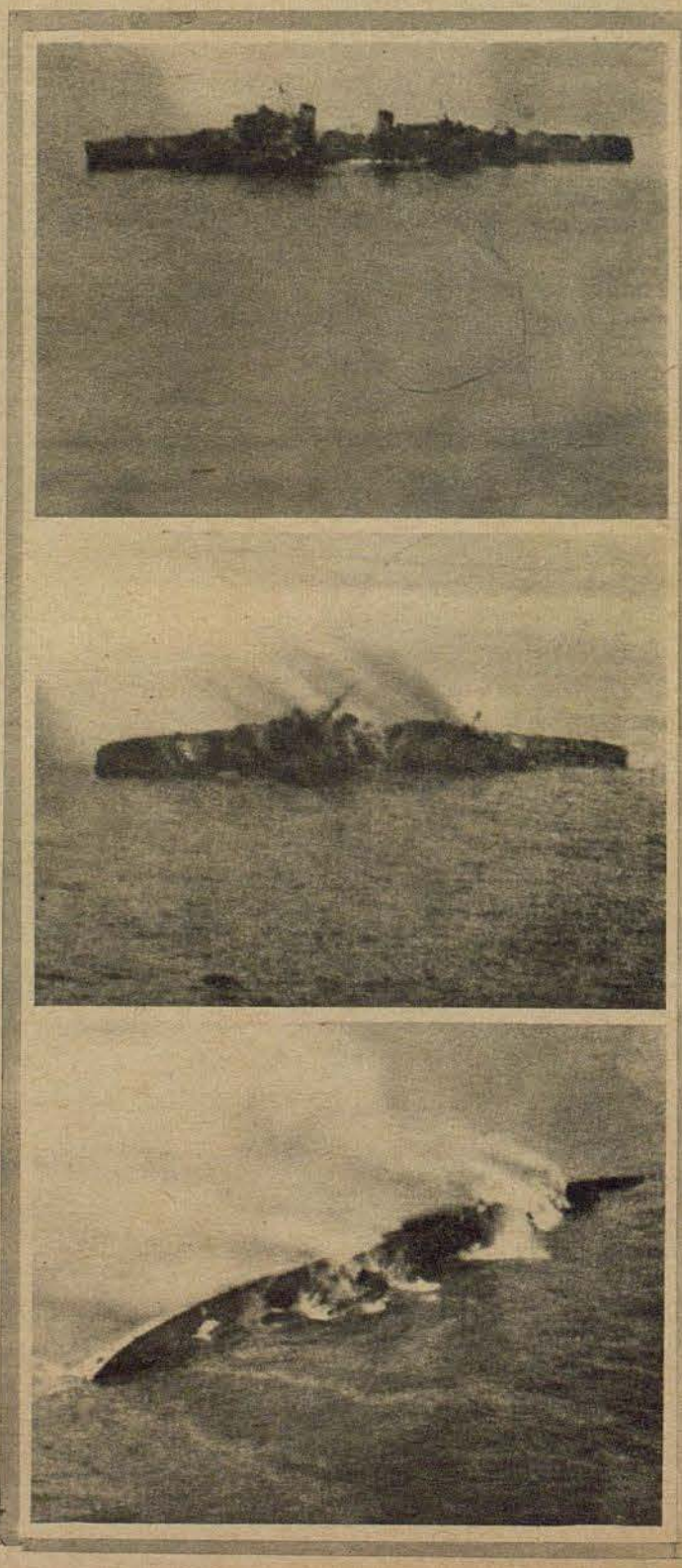
REGISSEUR ET AUTEUR DU MANUSRCIT: ROLF HANSEN



Le signal de la mort : *Une bombe de « Stuka » qui soulève d'énormes trombes d'eau le long du navire. En vain, le croiseur met en action toute la puissance de ses moteurs pour gagner le large. Il n'échappera pas à sa destinée*



Plus de salut possible *quand les « Stukas », comme des oiseaux de proie, se jettent sur leur victime. Déjà, les assaillants, virant de bord, s'approchent ; les réservoirs de bombes s'ouvrent de nouveau. On reconnaît distinctement dans l'eau la ligne des points d'impact qui s'approche du croiseur. Inutiles, tous les efforts de manœuvre ! Mortellement touché, il donne de la bande, chavire, et quelques instants plus tard disparaît dans les flots*



La fin du « Gloucester »

Une série de photos dramatiques

illustrant la fin du croiseur britannique, près de la Crète

En juin 1940, déjà, le G.Q.G. italien annonça que le grand croiseur britannique *Gloucester*, jaugeant 9.300 tonnes, avait été atteint en plusieurs endroits. Peu de temps après, le navire de guerre avarié, accompagné d'autres unités, jeta l'ancre dans la rade d'Alexandrie. Maintenant, les "Stukas" allemands l'ont anéanti définitivement. Ils le croisèrent dans les eaux de la Crète où ils le coulèrent avec 10 autres croiseurs, 8 destroyers, 1 sous-marin et 5 torpilleurs rapides, qui reposent désormais au fond de la Méditerranée

La vie et la force d'un peintre allemand

Le peintre Paul-Mathias Padua, dans son foyer intellectuel de Munich. Un petit château ancien, les antiques et jolies choses dont il est peuplé ont créé l'atmosphère dans laquelle il vit et travaille. Sa jeune femme est actrice au Théâtre de la Résidence de Munich. Les jours et le milieu, les distractions, offrent à l'inspiration de fréquentes occasions de se manifester. On dirait que dans cette ambiance la vie est une joie perpétuelle! Mais tout cela ne comble pas les derniers vœux de notre artiste, d'origine paysanne. Aujourd'hui, comme autrefois...

... plus que jamais, il reste attaché à sa terre natale. Bien au-dessus de Gmund, aux bords du lac de Teger, dans les contreforts alpestres de Bavière, se trouve une vraie ferme qui appartient au peintre Padua. Là, il est paysan parmi les paysans. Il soigne les bêtes, il empoigne la faux, comme autrefois, quand il était jeune et ne savait faire que cela. Ce fut plus tard, après la Grande Guerre, où il partit comme engagé volontaire, que le désir de peindre se manifesta violemment chez lui. C'est ainsi qu'un génie naturel fraye son chemin

Son épouse l'actrice est aussi heureuse que lui d'être loin de la ville. Le vieux domaine rural du XVIIe siècle a trouvé en elle une bonne fermière

Au travail. Paul-Mathias Padua, qui s'est fait un nom en représentant des types paysans, a depuis quelques années donné sa préférence aux scènes mythologiques. Il est intéressant d'observer comment, avec des yeux de campagnard naïf, il voit et crée ces choses. Regardez la déesse que représente la photographie: la tête, les joues vermeilles du visage sont celles d'une jeune paysanne de haute Bavière et le corps ferme n'en indique pas moins l'origine rurale. Le peintre est né à Salzbourg. Il est resté fidète à lui-même et le pays dont il se réclame lui a permis de conserver cette bienheureuse vigueur. *Clichés Baumann*

Que représente le bureau pour un chien ?

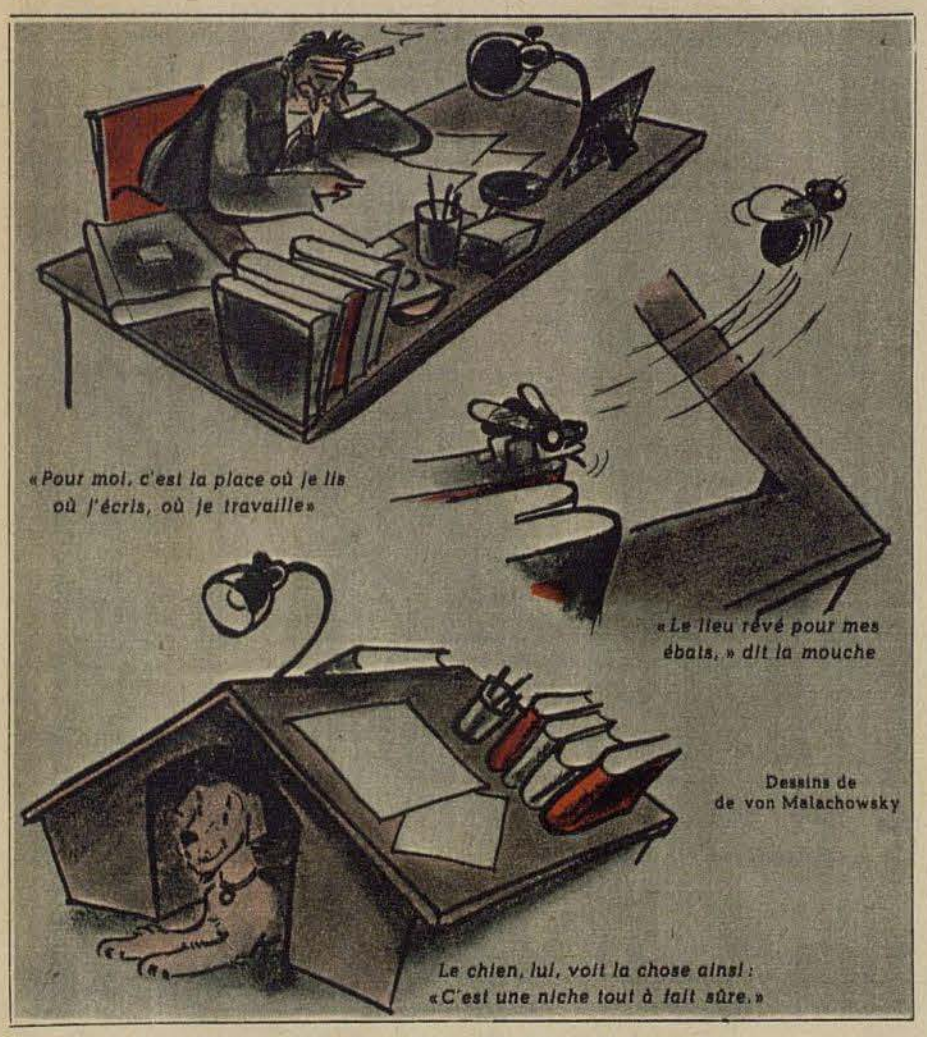
Et l'échelle pour un singe ?

Chaque animal voit le monde sous un angle différent

UNE mouche se promène sur le bureau où je compose ces lignes. Elle semble considérer mon bureau uniquement comme piste d'envol pour ses ébats. Et mon chien, de même, dédaigne le lieu de mon travail. Il se couche sous la table spacieuse et la regarde comme une niche où il est en sûreté.

L'observation de ces trois êtres qui utilisent ma table à écrire — mouche, chien et moi-même — ne découle pas de quelque spéculation oiseuse. Elle contribue, tout au contraire, à l'étude d'une branche très importante de la biologie moderne : celle de la « doctrine du propre milieu », fondée par le savant hambourgeois baron Uexhull, un des esprits les plus originaux et les plus indépendants de notre siècle.

Chaque être, dit Uexhull, se trouve enfermé dans son propre milieu. C'est ainsi que nous pouvons parler d'un milieu-homme, d'un milieu-chien, d'un milieu-mouche. Dans chacun de ces milieux n'existent que les choses se rapportant à la vie de la créature en question, rien d'autre.



Trois fois le même bureau — Trois aspects différents

Le milieu le plus simple que nous connaissions à fond est celui d'un parasite des plus désagréables : la tique. Après l'accouplement, son milieu ne lui fournit plus que les excitations suivantes : la tique aveugle — elle n'a pas d'yeux — jouit cependant d'un organe sensoriel particulier, sensible à la lumière qui l'attire à l'extrémité de la branche saillante d'un arbuste. En embuscade, elle attend le passage d'un mammifère. Les glandes sébacées de cette classe d'animaux secrètent l'acide butyrique. L'odeur de celui-ci sert de signal à la tique : elle se laisse tomber. Si elle tombe sur quelque chose de chaud, elle y plonge son proboscide pour sucer le sang. Les expériences ont démontré que la tique est capable de percer n'importe quelle membrane et qu'elle suce n'importe quel liquide, pourvu que la température lui convienne. Le sens du goût lui fait défaut. Ainsi, pendant cette période de la vie, son milieu ne se compose que de lumière, d'acide butyrique et de chaleur. Si la tique tombe sur quelque chose de froid, c'est-à-dire si elle ne rencontre pas un mammifère, la lumière l'entraîne de nouveau sur une branche.

Dans leurs milieux respectifs, les objets de ce monde acquièrent donc, selon l'expression d'Uexhull, une « note » déterminée. La table à écrire a pour moi la « note-travail » ; pour la mouche, la « note-envol » ; pour le chien, la « note-abri ». Pour moi, il n'existe que ce qui se passe sur la table du bureau ; pour le chien, la table ne signifie rien qu'une toiture. Ainsi, chaque objet change de destination selon le milieu dont il fait partie.

Par conséquent, le monde que nos sens nous révèlent et que leurs sens révèlent à d'autres créatures doit avoir des aspects différents. Chaque être vivant se meut dans son milieu propre, comme sous une cloche de verre, milieu qui n'a rien de commun avec le monde d'une autre créature.

Uexkull nous rapporte que les nègres de l'Afrique centrale, au moment de descendre dans les mines de diamants, tentèrent de glisser sur l'échelle, à plat-ventre, la tête en avant. Lorsqu'on leur montra comment s'en servir, l'échelle changea de signification dans le milieu nègre, en acquérant la « note ascension et descente ». Pour mon chien, l'échelle adossée à un arbre n'est rien qu'un obstacle. Les chimpanzés se servent de l'échelle, selon le célèbre savant Wolfgang Köhler, grand connaisseur des singes, non comme d'une échelle, mais comme d'un arbre.

La doctrine du propre milieu, étudiée de plus près, nous révèle un aspect original et logique de notre propre vie. Voici un exemple. Nous assistons à une séance de cinéma, lorsque, soudain, la projection se fait plus lente par suite d'un accident technique. Les images projetées ne donnent plus sur l'écran l'impression de mouvement continu, elles se décomposent en vues détachées. Au lieu de l'image en mouvement, on ne distingue plus qu'une série de simples photos qui se suivent rapidement. Si la projection se fait à une vitesse de dix-huit images par seconde, celles-ci se fusionnent en nous donnant l'illusion d'un mouvement continu.

Ce dix-huitième de seconde nous apporte la notion de ce qu'on pourrait appeler le « moment humain », c'est-à-dire la plus petite fraction de temps indivisible à nos sens.

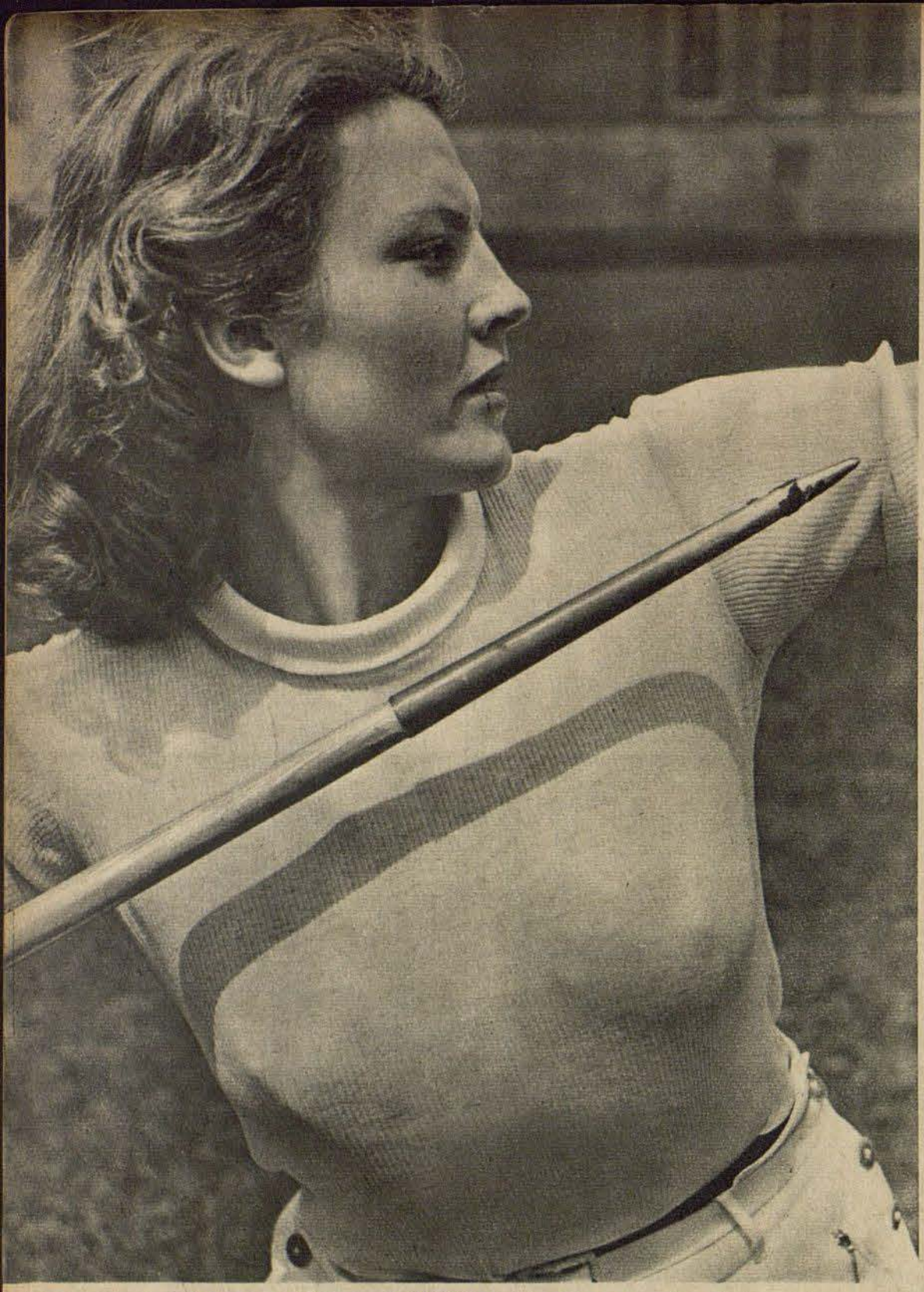
Une chaussée où circule toute une ville est aussi dangereuse qu'un cours d'eau

Un jeune savant allemand a constaté indubitablement que le « moment de l'escargot » est fixé à un quart de seconde, tandis que celui du « poisson de combat » — un petit poisson d'aquarium extrêmement belliqueux aux mouvements prodigieusement rapides — n'est que d'un cinquantième de seconde. On peut donc en déduire que l'escargot n'éprouve pas, dans son milieu, l'impression particulière de cette lenteur devenue proverbiale et caractéristique à nos yeux. Et les volte-face extravagantes de son rival ne paraîtront pas spécialement rapides au petit poisson coléreux, parce que son « moment biologique » est beaucoup plus bref que le nôtre.

Comme le démontre le problème du « moment biologique », nous autres, humains, avons toute raison de nous occuper de notre propre milieu. L'anatomiste Petersen a approfondi, dans un petit essai, la doctrine d'Uexkull sur les milieux en l'appliquant au nôtre. N'en citons qu'un exemple. Le piéton date de l'âge de pierre. La voiture, l'homme la connaît depuis quelques milliers d'années ; mais l'automobile depuis quelques décades seulement. De ces simples faits, il résulte que l'homme doit considérer comme une partie récente de son milieu la chaussée, au sujet de laquelle le piéton — datant de l'âge de pierre — ne réagit pas encore selon un « rite » déterminé. Si la chaussée était un canal, — ainsi pense Petersen, — nul ne songerait à quitter subitement le trottoir pour se rendre de l'autre côté de la rue. Chacun trouverait naturel d'aller jusqu'au prochain pont. Une chaussée où roule toute la circulation d'une grande ville est presque aussi dangereuse qu'un cours d'eau !

D'après la doctrine d'Uexkull, ce n'est donc pas l'« objectif », ce qui peut être constaté expérimentalement, qui importe, mais le « subjectif ». Matériellement, le bureau, pour la mouche, pour le chien et pour l'écrivain, c'est le même objet ; mais pour chacun d'eux, sa signification est toute différente. Le milieu est donc, d'après cette théorie, une création de celui qui l'habite.

La doctrine d'Uexkull placera-t-elle, comme l'affirme son auteur, la biologie sur une nouvelle base, ouvrira-t-elle une nouvelle ère de l'histoire de cette science ? Certainement, elle offre à la psychologie humaine et animale des perspectives inconnues jusqu'à présent et d'une importance capitale.



A chacun son emblème, — *Gerhild Weber a donc choisi le javelot, puisque Gerhild signifie « lanceuse de javelot ». Elle pratique le sport avec la même ferveur qui la distingue au studio et sur la scène, ce qui n'empêche pas...*

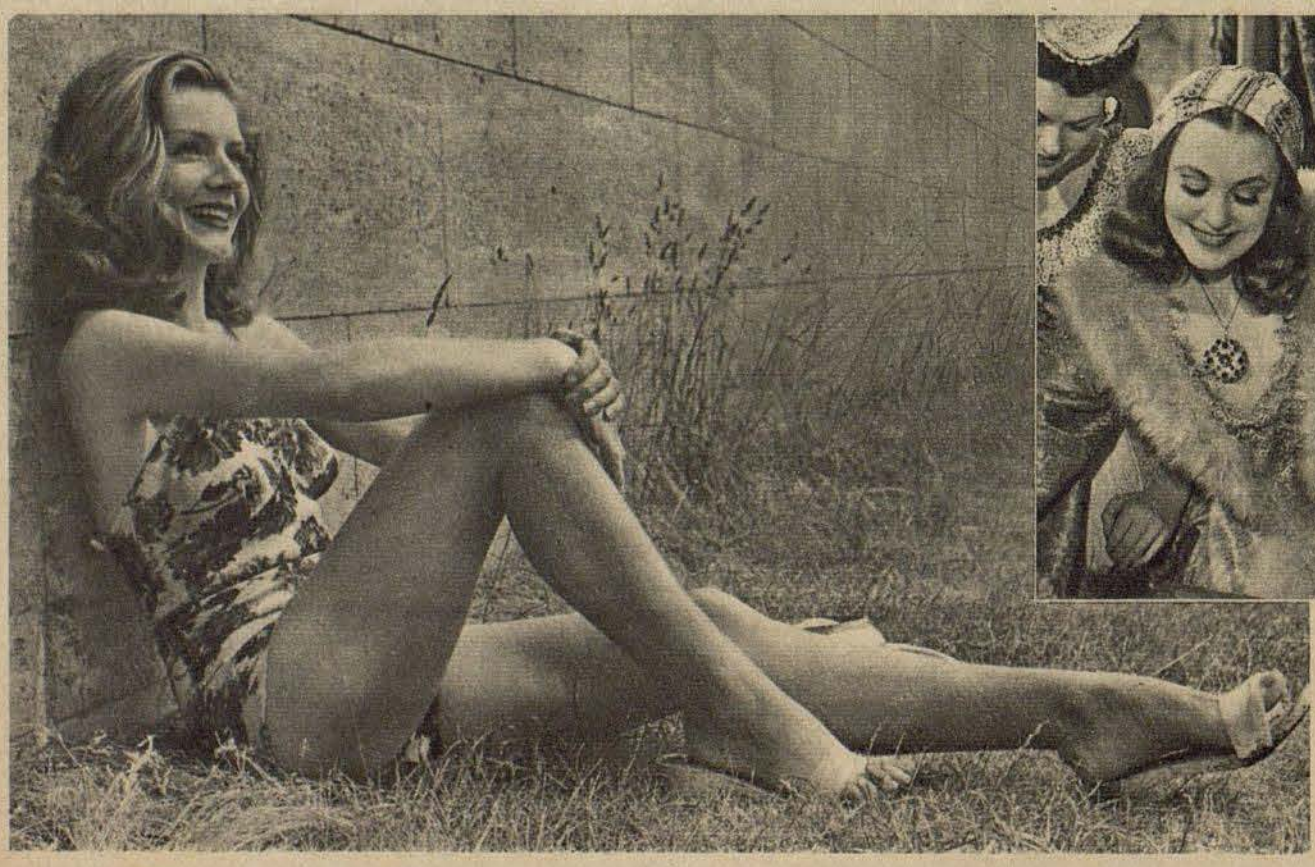
...Gerhild Weber *d'avoir un sourire enchanteur. Comme partenaire de Willy Birgel, dans le film de la Ufa «...Court pour l'Allemagne», elle sourit même de tout cœur*

Jour de repos au studio...

Vite, faisons du sport !

De jeunes vedettes du cinéma font un peu de training pour se reposer des fatigues du studio

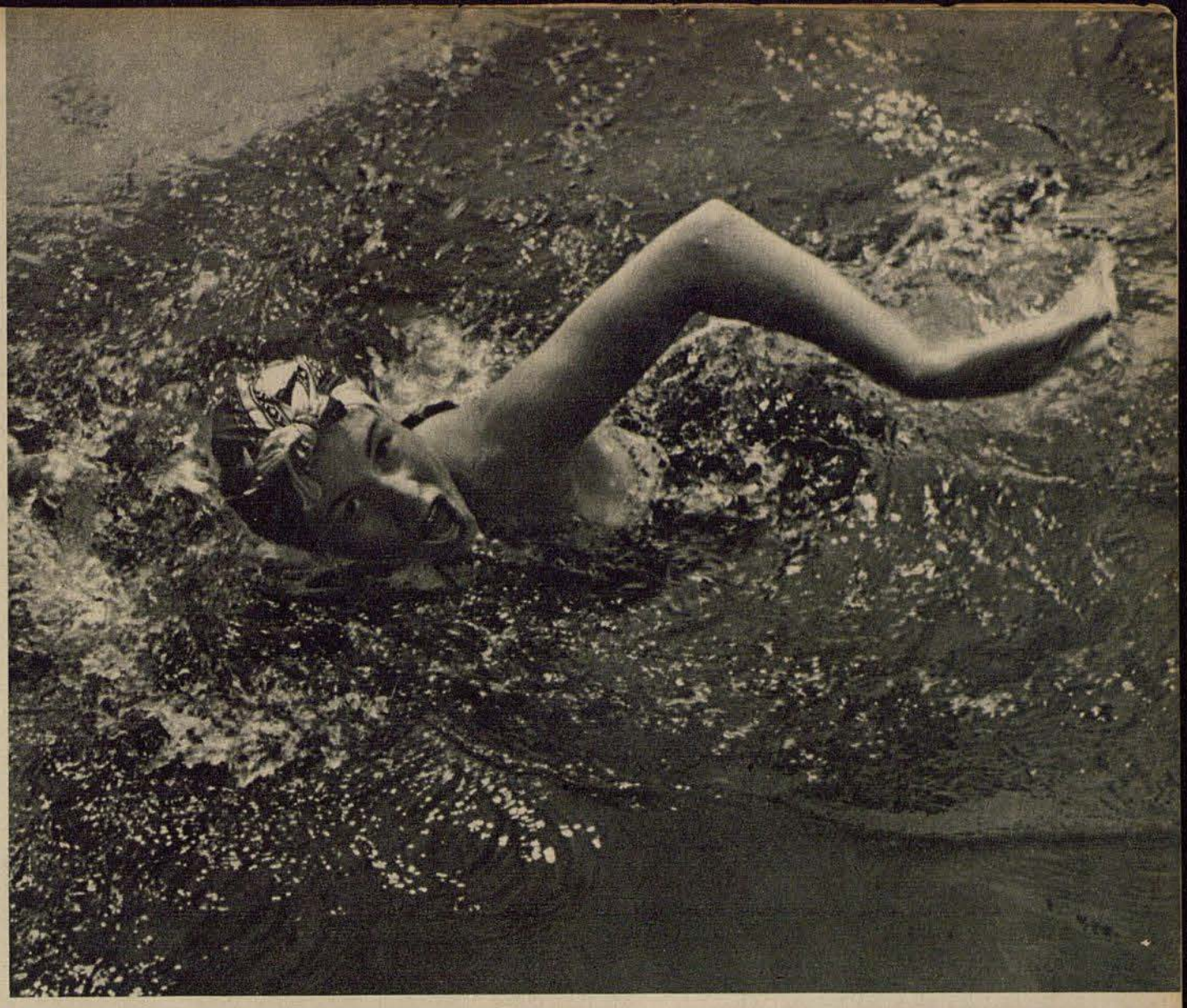
LE cinéma exige de ses vedettes plus que le talent et le charme physique. Le travail devant l'objectif est dur, épuisant parfois. Cependant, le spectateur ne désire voir sur l'écran ni traits fatigués ni gens harassés. Aussi ceux du cinéma recherchent-ils dans la pratique du sport la détente nécessaire à l'effort physique et à la concentration de l'esprit. Le jour où, au studio, l'on monte les décors offre l'occasion longtemps attendue dont aussitôt ont profité ces quatre jeunes filles, espoirs du cinéma. Elles sont venues au Reichssportfeld de Berlin chercher cette détente nécessaire

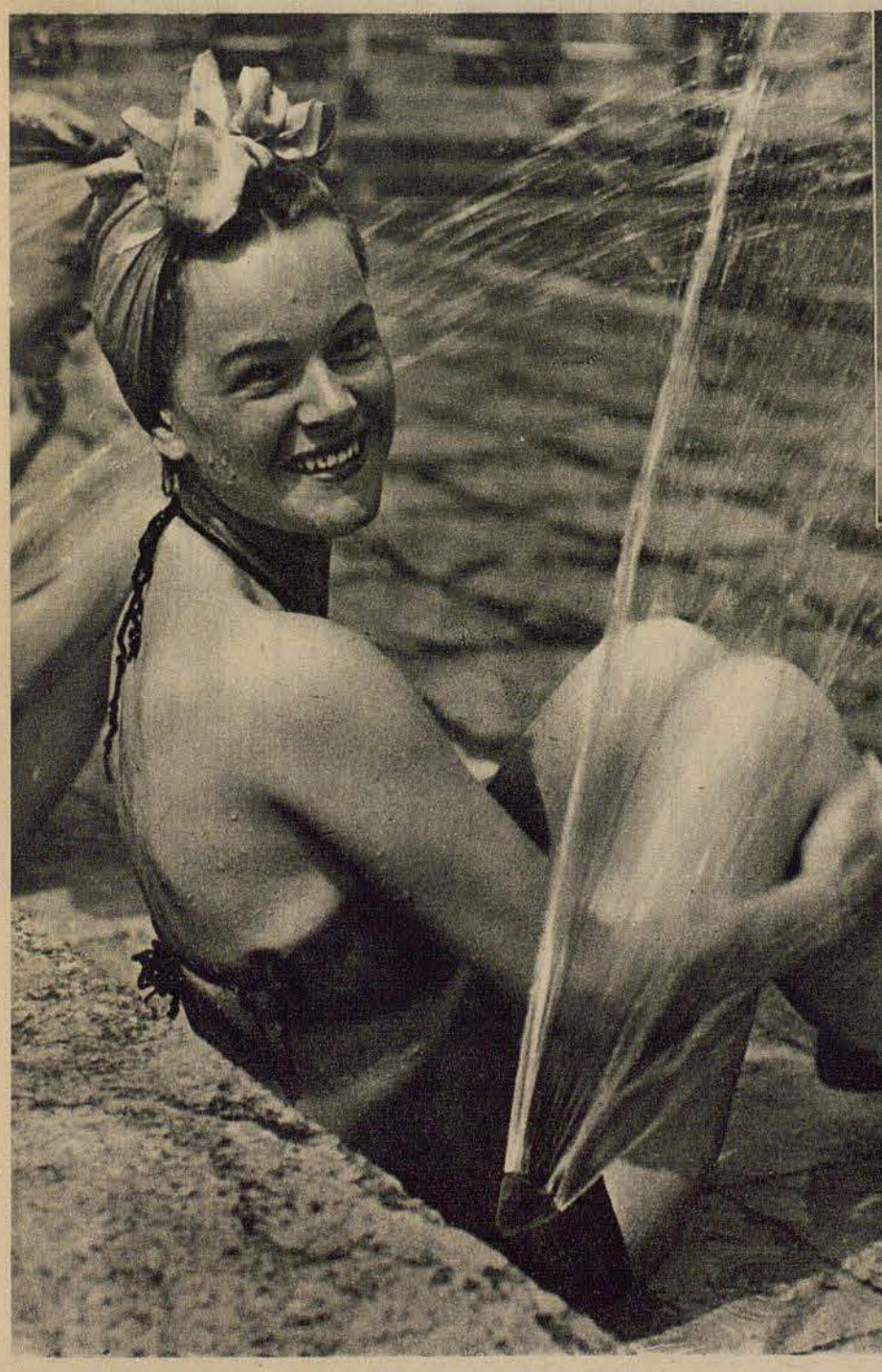


Le sport a aussi besoin d'arbitres. — *Annalise von Eschtruth s'est offerte à remplir cette fonction peu fatigante et assez amusante. Nous l'avons vue sur l'écran dans le film de Zarah Leander « Le Cœur de la reine », dans lequel elle était l'une des « quatre Marys »*

Marina Ried *montre, parmi nos quatre sportives « éphémères », un vrai talent universel. Non seulement elle est l'un des grands espoirs du cinéma, mais elle a remporté de beaux succès comme cantatrice, danseuse de ballet, danseuse acrobatique, etc. Elle pratique diverses catégories de sport. Nous la voyons ici s'exerçant au crawl*

Clichés: UFA





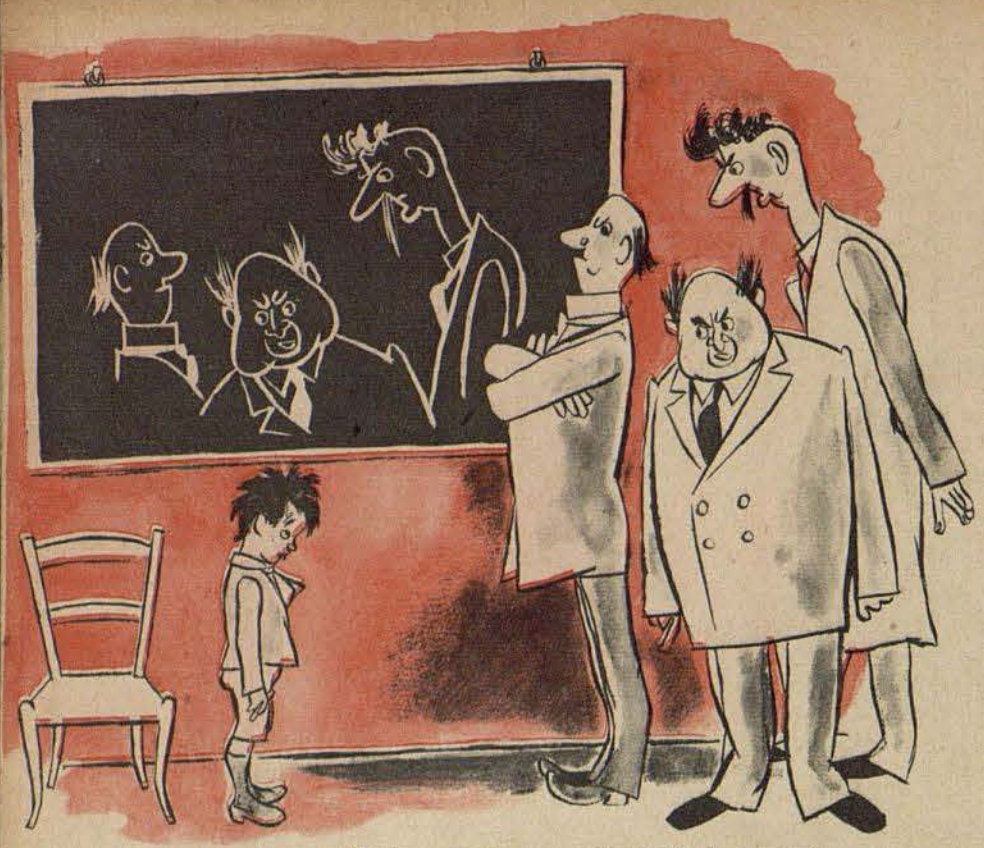
Et voici Edith Oss, *l'une de nos jeunes ingénues du cinéma. Nous avons pu l'admirer dernièrement dans le rôle de Lisette Siebenlist, fille du boulanger dans le film « Le Poète de la petite ville ». Elle est dans son élément aussi bien dans l'onde que sous les flots de lumière des projecteurs*

*

La précieuse journée d'entraînement touche à sa fin. *Notre quatuor prend cordialement congé de la maîtresse de sport. Demain, il faudra reprendre le travail à l'atelier : « Attention ! On tourne ! »*

Comment font-ils?

« Signal » continue ici la série de ses reportages sur le métier et la vie des caricaturistes, Aujourd'hui, c'est au tour de E.-O. Plauen, un dessinateur bien connu de nos lecteurs, à nous dévoiler les secrets de son art...



Plauen raconte: « A l'école, mon talent perçait déjà. Un jour, je fis le portrait de mes maîtres au tableau noir et ils me surprirent. Indignés, ils regardèrent mon œuvre, et le directeur déclara sévèrement: « Qui cela représente-t-il ? Il n'existe pas de personnes aussi laides ! »

C'est chez moi que je me sens le mieux. J'ai accroché au-dessus de mon lit tous les dessins qui n'ont pas trouvé acheteur. Mais, quand je suis malade chaque médecin me dit la même chose: « Hum!.. Vous devriez quitter votre milieu habituel. »

COMMENT le caricaturiste trouve-t-il ce qui est capital pour lui : la pointe? On lui pose souvent la question :

— Où décrochez-vous ces idées-là ? Vous arrive-t-il toujours des aventures aussi drôles ?

Certes non. Les aventures du caricaturiste sont exactement celles de tout le monde ; mais il est toujours à l'affût de la pointe. Selon Plauen, il s'agit surtout de pousser les idées à fond, jusqu'à l'absurde et, chose principale, d'y découvrir le côté comique. Pour rendre son idée plus compréhensible, Plauen a même inventé une petite histoire que nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs...

« *De l'humour véritable* » *par E.-O. Plauen*

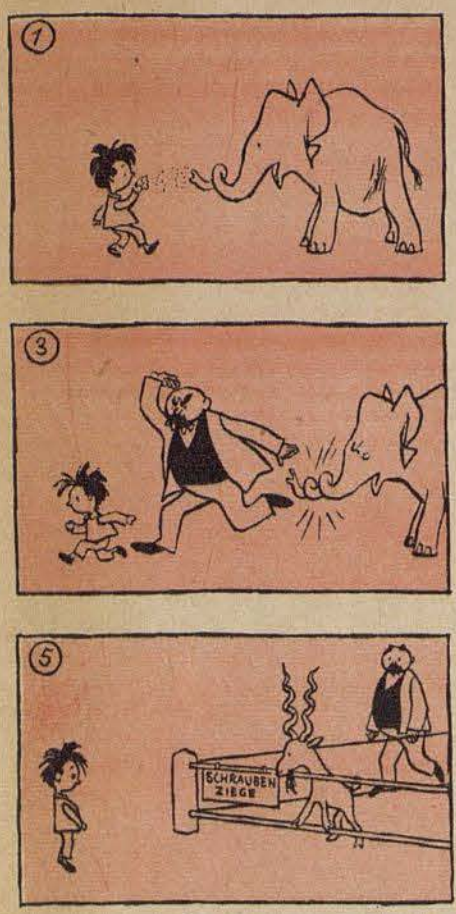
— Imaginez un pauvre caricaturiste, las de la vie, qui pose sa canne et son chapeau sur le parapet d'un pont et se jette à l'eau. Il est bien décidé à mourir ; mais l'eau est tellement humide et si froide ! Notre humoriste n'avait pas du tout prévu cela ; il regrette son acte un peu précipité et crie désespérément : « Au secours ! » Un passant vient et s'arrête. Il voit dans l'eau un homme qui se débat et, en glougloutant, s'essaye à lui faire entendre quelque chose ; il pousse jusqu'au pont, mais n'arrive malheureusement pas à comprendre ce que l'autre lui veut. Tout à coup, il aperçoit, posés sur le parapet, la canne et le chapeau et réalise immédiatement de quoi il retourne. Il les lance à l'eau avec un zèle exquis de courtoisie. Chapeau et canne font « plouff ! » à côté de notre artiste. A ce moment le caricaturiste saisit la «pointe». Il en éprouve un tel bonheur qu'il récupère les forces nécessaires pour se tirer du péril. Il court chez lui, et là sa macabre aventure se transforme en une série de dessins. Un journal les lui achète et, déduction faite du repassage de ses habits, il encaisse un gentil petit bénéfice net. Cette aventure prouve que l'artiste a un sens prononcé de l'humour. Comment un autre se fût-il comporté dans semblable situation ? En voyant arriver canne et chapeau, il se fût mis dans une épouvantable colère, et, de dépit, se fût infailliblement noyé.

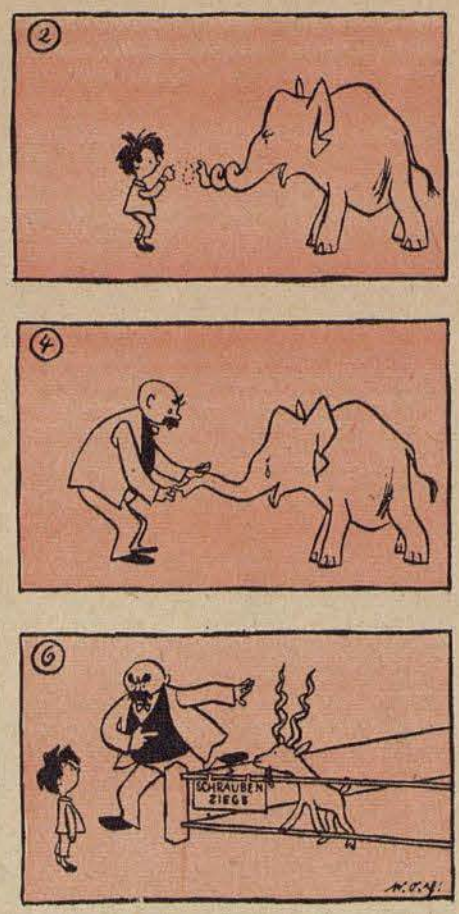
Tel est le récit d'un dessinateur qui, bénévolement, tâche d'expliquer ce qu'est l'humour. La moralité de son histoire est la suivante : un homme qui ne sait pas, de temps à autre, rire de lui-même, ne comprendra jamais rien à l'humour. Si une suite de dessins ne parvient pas à le dérider, c'est sans doute en lui qu'il faut en chercher la cause ; mais, bien entendu, il ne faudra jamais le lui dire, car il n'en deviendrait que plus maussade.

Oui, c'est bien difficile d'être caricaturiste. Néanmoins, Plauen est un homme très gai et qui connaît le succès. Il ne faut pas taire son passé, car il démontre qu'un vrai talent fraye toujours sa voie. Dans sa prime jeunesse, Plauen vécut de dures années, tout d'abord comme apprenti serrurier ; puis il travailla chez un couvreur qui le faisait monter et descendre les cheminées d'usine, parfois uniquement pour ramasser le marteau que les ouvriers avaient l'habitude de laisser tomber. A Leipzig, il quitta l'atelier pour s'inscrire à l'Académie des Beaux-Arts. Le soir, il travaillait comme copiste pour gagner les quelques sous dont un jeune homme de 18 ans a besoin pour vivre. Plus tard, ses voyages et ses randonnées lui faisaient connaître presque toute l'Europe. Ses dessins révèlent un sens de l'observation très aigu, souvent même impitoyable. A chacune de ses trouvailles, on sent le petit grain de sel. Son comique est tout en profondeur et en saillies ; pour l'apprécier, il faut avoir de l'esprit ; pour le comprendre, il faut prêter quelque attention ; mais la sensation d'humour qui compense cent fois ces efforts n'a vraiment pas de prix !

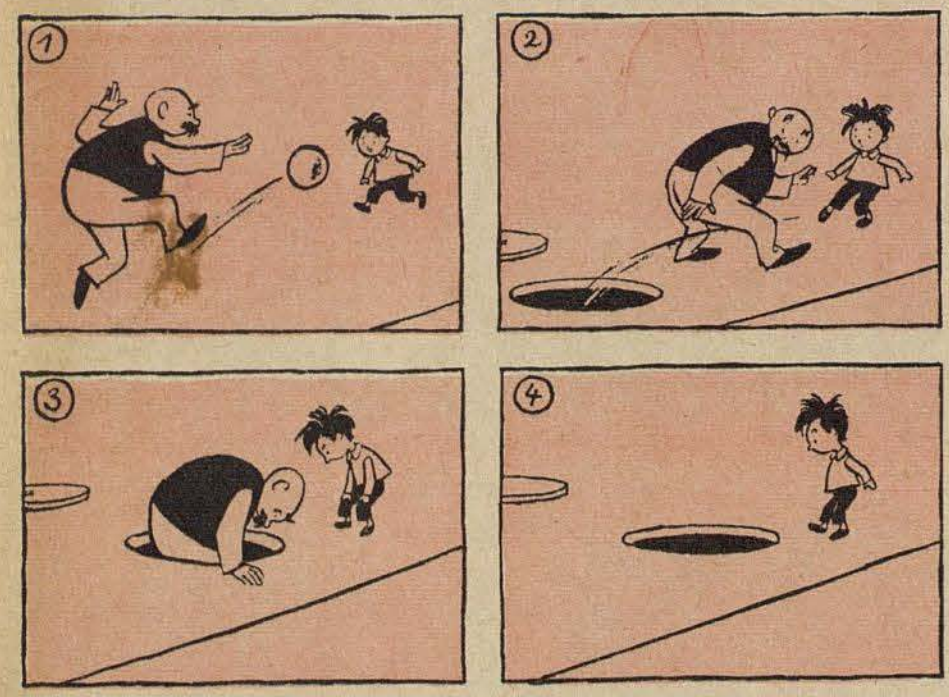
Un beau jour, j'étais à la montagne et j'en fus sévèrement puni : je me suis trouvé dans cette situation que d'habitude j'estimais plaisante à dessiner. Depuis lors, c'est uniquement en plaine que je cherche mes sujets humoristiques

Plus tard, je fis une croisière en mer: «Monsieur Plauen, me dit une jeune fille, soyez gentil, faites donc une caricature de l'horizon!» Depuis, c'en a été fini de son admiration pour moi. Dommage ! la jeune fille était si charmante

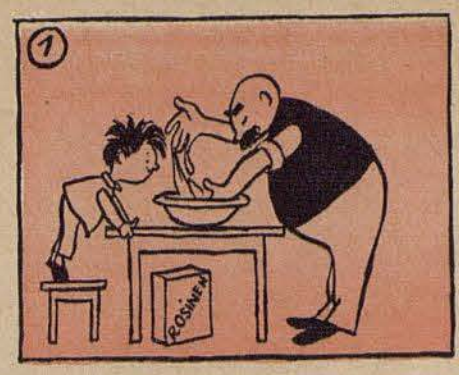


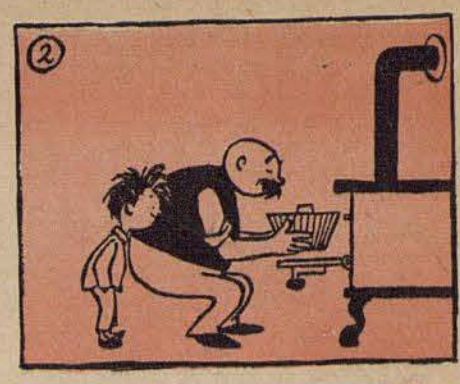


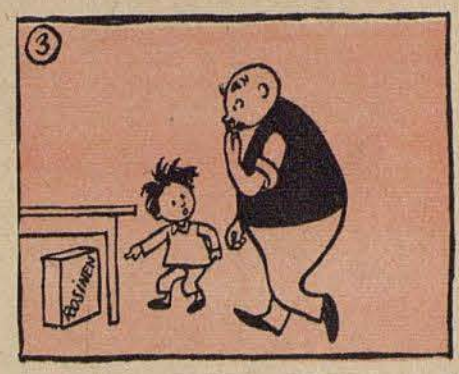
« **Le mouflon suspect** ». *Une aventure de « Père et Fils », deux personnages comiques qui, pendant des années, chaque semaine, ont diverti les lecteurs de la « Berliner Illustrierte Zeitung »*

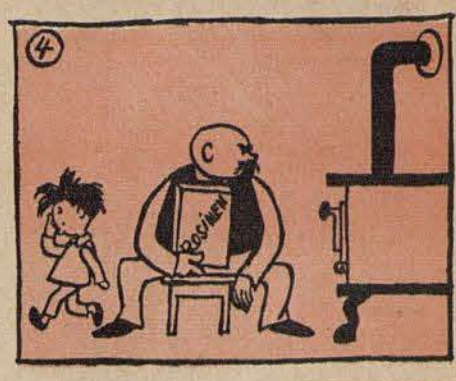


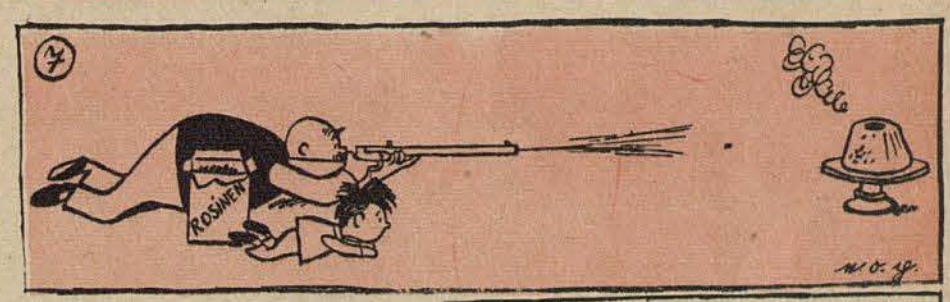
Le ballon égaré. *Une aventure de « Père et Fils », qui dépeint peut-être le mieux l'intimité affectueuse qui lie ces deux personnages. Le père se montre toujours bon camarade de son fils. Il est resté jeune, il joue avec son garçon, il est toujours prêt à n'importe quel bon tour; mais il sait en même temps garder son autorité et... pardonner*





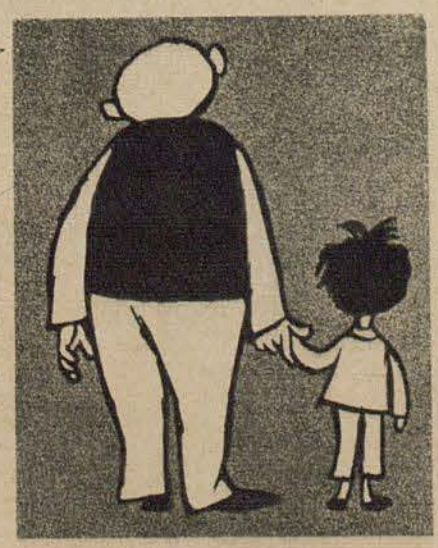






« Les raisins secs oubliés »

« Père et Fils » sont deux personnages comiques. Les aventures qu'ils vivent sont caractéristiques de l'humour allemand. La pointe ne surgit pas du burlesque, elle vient du cœur. L'élément humain y trouve son expression. L'affaire a beau se présenter étrangement, la tournure imprévue de la conclusion la rattache toujours à quelque coin de l'âme humaine. C'est la raison pour laquelle ces deux personnages ont conquis d'emblée la sympathie du public. Des milliers de lettres confirment au dessinateur que la série « Père et Fils » fait la joie des enfants grands et petits. « Père et Fils » sont devenus si populaires que les artistes de music-hall utilisent fréquemment leur masque.



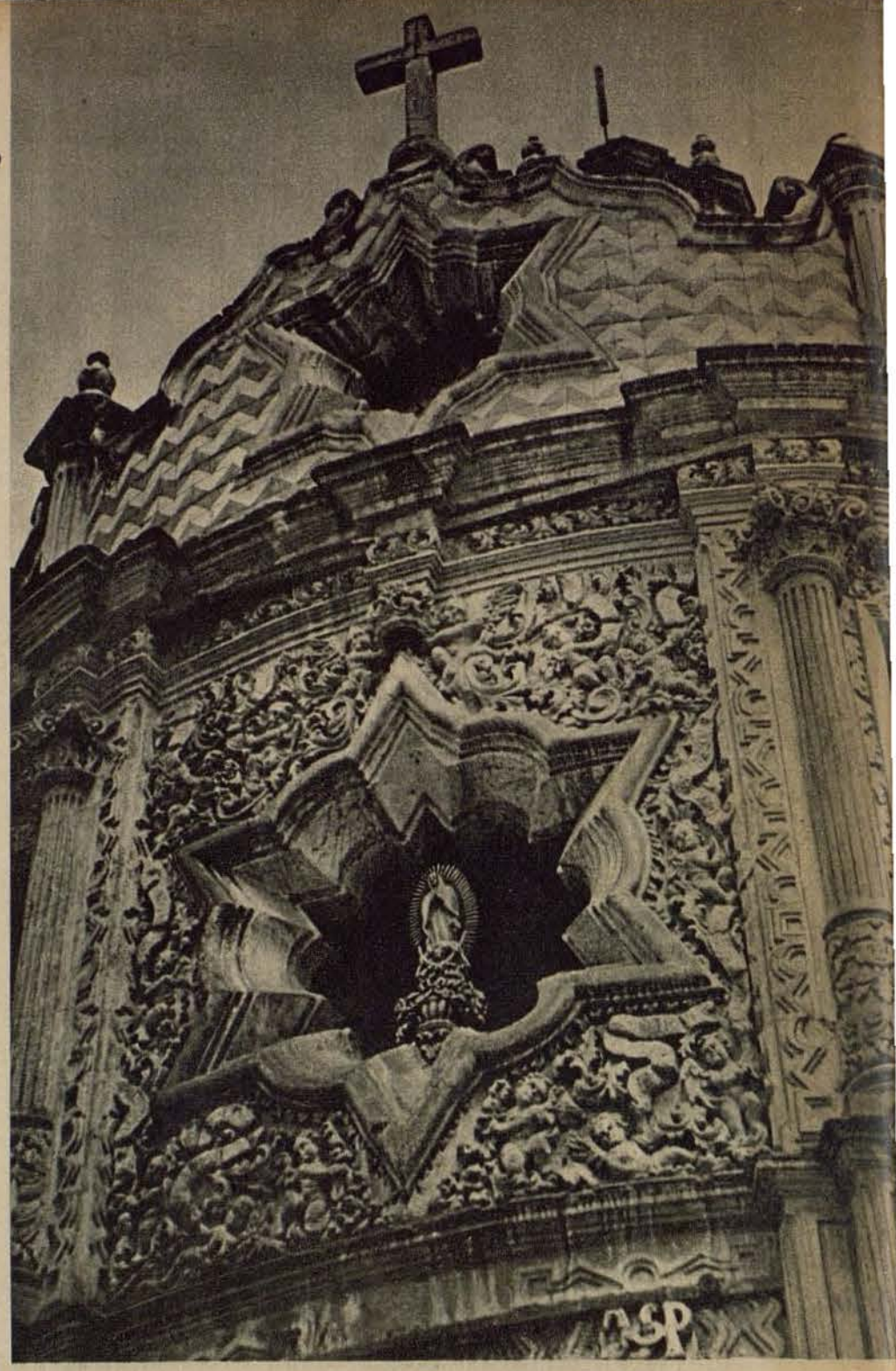
Plauen peint par lui-même

Figurez-vous la tête du Père, tant de fois dessiné par Plauen, enlevez-lui la moustache et fixez-la sur la tête, vous aurez le portrait exact de l'artiste

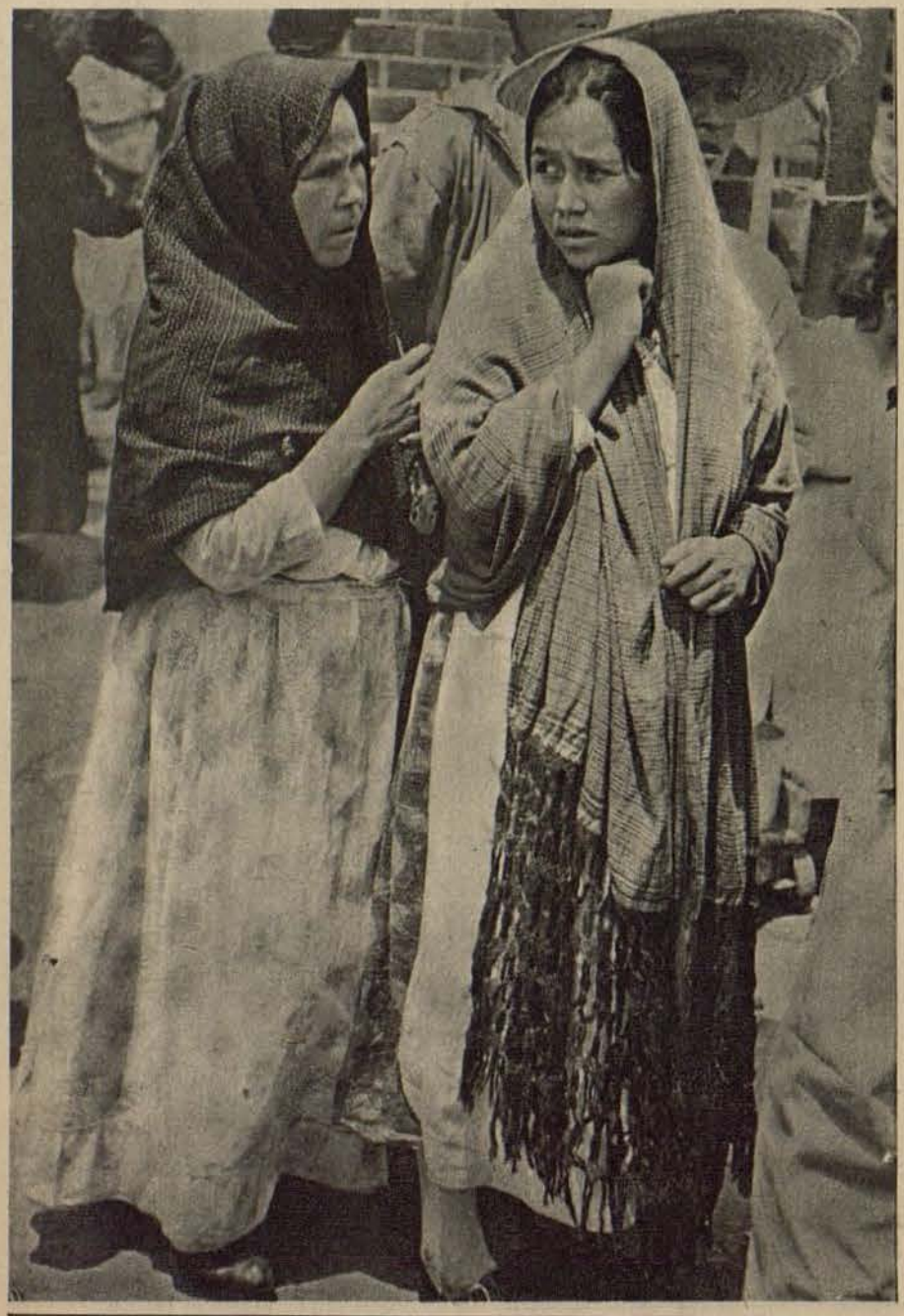
Elles demandent un bon mari...

L'église des Mariages à Mexico

Elles montent et descendent — *ce sont presque uniquement des femmes — les marches de l'église des Mariages, située dans un faubourg de Mexico, et prient la Madone de leur accorder un mari*



Construite dans le vieux style espagnol, *l'église est déjà fort renommée pour sa beauté architecturale. Depuis des siècles, elle est le but de pèlerinages des jeunes filles du Mexique*



De jeunes Indiennes, *enveloppées dans leurs grands châles, se rendent à l'église pour présenter leur offrande à la Madone. Elles viennent souvent de fort loin, car l'on croit que toutes les prières faites dans cette église sont exaucées*

Devant l'autel, *où toutes allument un cierge, on entend, murmurées à mi-voix, les prières des jeunes et des vieilles, des pauvres et des riches, qui confient à la Madone les secrets de leur cœur*

Clichés : Edith Boeck

Signal No 14. — Deuxième Numéro de Juillet 1941. Paraît tous les 14 jours / Harald Lechenperg, Rédacteur en chef; Rédacteur intérimaire: Heinz Medefind / Edition et impression: Deutscher Verlag, Kochstr. 22-26, Berlin S W 68, Allemagne / Tous droits de reproduction des textes et des photographies réservés pour tous pays / Entered as second class matter at the Postoffice at New York, N. Y.
Imprimé à Paris chez Curial-Archereau

On annonce...

Il se passe bien des choses à Croydon

Le *News Chronicle* du 20 mai communique que la police a dû prendre des mesures énergiques pour mettre fin à une rixe entre soldats canadiens, dans la rue principale de Croydon, près de Londres. Deux belligérants, assez sérieusement blessés, durent être transportés à l'hôpital. Le commissaire de police Tasker déclara devant le juge : « A Croydon, de telles bagarres sont à l'ordre du jour, tous les samedis. Pour assurer une police à peine suffisante, nous sommes obligés d'avoir recours à un grand nombre d'agents qui auraient des tâches beaucoup plus importantes à remplir. D'honnêtes gens ont peur de sortir dans les rues pendant l'obscurcissement. » La besogne du tribunal semble être maintenant un véritable travail à la chaîne. Leslie James Smith, du régiment de la Nouvelle-Ecosse Occidentale, a dû payer 12 livres 3 shillings 3 pence pour avoir, en état d'ivresse, attaqué un gardien de la paix et détérioré les protège-phares d'une auto de la police. L'agent Hollingsworth fut, dans un café, assommé à coups de verre à bière.

N'est-ce pas là un malentendu épouvantable? D'abord la bonne vieille mère-patrie fait venir ses braves petits Canadiens afin qu'ils puissent prouver leur ardeur belliqueuse et, une fois prouvée cette ardeur, elle leur extorque leur argent et les fourre même au violon !

La guerre éducatrice

Le *Daily Herald* nous fait savoir que Robert MacGowen Dawick, de Manchester, a dû payer une amende de 5 livres pour avoir acheté à un garçonnet de 10 ans des objets volés. Le policier qui amena MacGowen Dawick devant le juge déclara : « Cela vous fendrait le cœur si vous pouviez voir avec quel empressement les enfants pénètrent dans les maisons détruites par les bombes et saccagent délibérément tout ce qu'on ne peut emporter. Et beaucoup de parents ne font rien pour empêcher leurs enfants de piller!»

Eh bien! nous ne pensons pas qu'un cœur anglais se brise aussi facilement. Et d'ailleurs, même cent cœurs brisés, cela n'est rien pour l'homme au front d'airain, celui qui a promis au peuple anglais une « guerre charmante » et qui a tenu promesse.

Trois bravos pour M. Roy, d'Arizona!...

Ignorer que la ville de Tucson, en Arizona (U.S.A.), est un des plus grands centres de civilisation, c'est être analphabète ou illettré total. Il suffirait de lire la revue *Life* pour être au courant de tout ce qui concerne Tucson (Ariz.). Voici ce dont il s'agit : Tucson (Ariz.) est situé au beau milieu d'un désert de cactus, et Tucson (Ariz) possède un « club de climat solaire ». Conformément aux statuts, ce club doit signifier au monde entier l'importance de Tucson (Ariz.) Il a engagé dans ce but un agent de publicité professionnel, un certain M. Roy Drachmann, qui, du reste, n'est pas du pays. Mais ceci est sans importance, car M. Drachmann a de la tête. Il traversa Tucson (Ariz.) de long en large pour y découvrir quelque chose qui pût faire dresser l'oreille au monde entier. Il ne trouva rien.

Il ne lui restait donc plus que le désert de cactus. M. Drachmann choisit deux jolies filles, bien faites, les amena au désert et les fit se déshabiller. Puis il tailla en deux une boule de cactus et des deux coupes fit un soutien-gorge (il avait autrefois travaillé dans la lingerie de confection). Il ceignit les reins de ces deux belles d'un pagne fabriqué des feuilles hérissées de piquants. Il les photographia dans cet accoutrement et répandit les copies dans le monde entier. « La reproduction n'est autorisée qu'avec mention du nom de Roy Drachmann et de la ville de Tucson (Ariz.) » Plus de 500 journaux, entre autres des journaux de Chine et d'Afrique du Sud, reproduisirent photos et texte. Tout Tucson fut au comble de la joie.

Mais nous autres, Européens, en éprouvons un certain malaise. Sans vouloir diminuer les charmes de Tucson, nous sommes bien obligés de constater qu'en Europe aussi il y a des villes remarquables qui méritent d'être signalées dans la presse de la Chine et de l'Afrique du Sud. Seulement, il nous faudrait un homme tel que M. Roy, de l'Arizona, un homme d'une rare culture et d'un goût sûr ; mais nous craignons que le « Club du climat solaire » de Tucson (Ariz.) ne nous le cède pas.

Proposition amiable

« Il faudrait imprimer davantage de billets de banque », écrit d'Enfield au *Daily Herald* une de ces pauvres maîtresses de maison qui ne savent plus où donner de la tête. Elle s'explique sur les raisons de sa proposition d'une façon très judicieuse : « Avec une livre par semaine, je n'arrive pas à joindre les deux bouts et je suis bien obligée de constater chaque jour que j'ai besoin d'argent, lorsque je n'en ai plus! »

La bonne dame ne sait pas ce qu'est l'argent, comme la plupart de ceux qui ne le voient que rarement et en petites quantités Mais qu'elle se console : on en imprime pas mal en Angleterre ; seulement, la majeure partie de ces précieux petits bouts de papier s'égare en route, avant d'arriver à Enfield.

Ai-je bien «diaphragmé»?

Telle était la question que se posaient autrefois les amateurs photographes soucieux de réussir des clichés d'une netteté parfaite sur tous les plans. Celle-ci n'était réalisable qu'en «diaphragmant» fortement, même au prix d'un temps de pose exagérément prolongé. Avec le Tenax de poche 24×24, ce souci n'existe plus, car, grâce à son court foyer, la profondeur de champ est suffisamment grande et telle qu'elle équivaut, pour l'ouverture 1:3,5 par exemple, à celle d'un appareil 6×9 «diaphragmé» à 1:8! On peut avec le Tenax, sans inconvénient aucun, profiter de l'avantage que représente la grande ouverture et obtenir de façon constante en instantanés des photos nettes. Le système "arme-vite" de l'obturateur Compur, l'avancement automatique du film, le poids restreint de l'appareil complètentl es avantages du Tenax de poche. Demander les imprimés sans engagement à la Zeiss Ikon A.G. Dresde.

Les trois éléments du succès : Appareil Zeiss Ikon, Objectif Zeiss, Film Zeiss Ikon.

Pour recevoir des imprimés, prière de s'adresser aux représentants de Zeiss Ikon A.G., Dresde :

n France : "Ikonta" S.A.R.L. Paris XIe, 18-20, Rue du Faubourg-du-Temple - en Suisse : Merk, Zurich, Bahnhofstr. 57 b - en Belgique : H. Nieraad, Bruxelles-Schaerbeck, 14, Rue Fraikin

L'avion transparent

Une vue aérienne de l'Afrique du Nord. Le sol jaunâtre est moucheté de taches d'un gris verdâtre. Il s'agit là de la maigre végétation du désert. L'avion allemand qui le survole, ne dirait-on pas qu'il est en verre? On jurerait voir, au travers des ailes et du fuselage, le sable du désert bien loin au-dessous. En réalité, l'avion a été camouflé de telle sorte que sa couleur se fond admirablement dans le paysage Cliché Sturm (PK.)